

Faculté de philosophie, arts et lettres

# Ad augusta per angusta

Étude sur l'expérience de guerre du génie militaire belge sur le front de l'Yser durant la Grande Guerre

Auteur : Titouan Boulanger  
Promoteurs : Vincent Dujardin et Bruno Colson  
Lectrice : Laurence Van Ypersele  
Année académique 2019-2020  
Master en histoire à finalité didactique



ANNÉE ACADÉMIQUE : 2019-2020

SESSION : Septembre

NOM : Boulanger

PRÉNOM : Titouan

TITRE DU MÉMOIRE : Ad augusta per angusta : Étude sur l'expérience de guerre du génie militaire belge sur le front de l'Yser durant la Grande Guerre

PROMOTEUR : Vincent Dujardin et Bruno Colson

**Résumé du mémoire en 12 lignes :**

L'expérience du génie militaire belge durant la Grande Guerre demeure, à l'heure actuelle encore, très absente de l'historiographie ayant pour thème la Première Guerre mondiale en Belgique. Nous avons donc supposé que les troupes du génie avaient dû connaître une autre guerre, à la temporalité et à la logique bien distinctes. C'est pourquoi, au cours de ce mémoire, nous souhaitons retrouver et retracer cette « guerre du génie », en décrypter les codes, la logique et analyser ses impacts – positifs comme négatifs – sur les géniaques.

Afin de mener à bien ce travail, nous avons utilisé principalement des carnets de guerre d'hommes ayant servi au génie entre 1914 et 1918 ainsi que de nombreux cours théoriques dispensés à l'E.R.M. Afin d'étayer nos recherches, nous avons eu recours à la presse officielle de l'armée belge (*Le Courrier de l'Armée*) dont quelques rubriques nous permettaient d'approcher de plus près la vie quotidienne des combattants. Ces informations ont ensuite été recoupées au moyen de quelques travaux sources portant sur la même période.

La confrontation de ces informations a révélé qu'au cours de la guerre, l'image et le rôle du génie avaient fortement évolué. En effet, l'arme passe d'une fonction essentiellement défensive à une aide indispensable pour la réussite d'offensives, collaborant étroitement avec l'artillerie et l'infanterie. De ce fait, l'arme, décriée et sous-développée au début de la guerre, connaît une fulgurante ascension. Sa capacité d'adaptation à une guerre qu'aucune armée moderne n'avait anticipée est saluée par l'ensemble des hautes autorités militaires. Cette reconnaissance se traduit, pour les hommes du génie, par une valorisation progressive de leurs missions tout au long du conflit.

Il est demandé aux étudiants qui déposeront leur mémoire **en trois exemplaires** pour la prochaine session d'examens de bien vouloir rédiger un résumé (12 lignes maximum), à relier au début de chaque exemplaire. Ce résumé doit faire état de la problématique, des sources utilisées et des principaux résultats obtenus.



## Avant-propos

Nous tenons à remercier les personnes nous ayant aidé à réaliser ce travail de longue haleine :

-Tout d'abord, nos promoteurs ainsi que notre lectrice, les Professeurs Vincent Dujardin, Bruno Colson et Laurence Van Ypersele qui, par leur disponibilité et leurs remarques judicieuses, ont contribué à la réalisation de ce mémoire.

-Ensuite, les membres du Musée du génie d'Amay qui nous ont ouvert leurs archives avec générosité. Leurs conseils et leurs expérience de l'histoire du génie militaire belge ont apporté une réelle plus-value à cette étude. Qu'ils reçoivent ici l'expression de nos remerciements les plus sincères.

-N'oublions pas monsieur Éric Bastin, archiviste à l'École Royale Militaire, et historien passionné. Qu'il reçoive nos plus profonds remerciements pour son dévouement et sa bienveillance à notre égard.

-Que le personnel du centre de documentation du Musée Royal de l'Armée et de la bibliothèque de l'École Royale Militaire reçoivent notre gratitude pour leur disponibilité et leur gentillesse.

-Enfin, sans le concours de nos parents, notre famille, ainsi que la relecture attentive de nos grands-parents, notre « aventure » n'aurait certainement jamais vu le jour. Par leur soutien, ils nous ont permis de réaliser un objectif important : devenir historien.



## Table des abréviations

B.E.M. : Breveté d'État-Major

C.I.S.L.A.G. : Centre d'Instruction pour Sous-Lieutenants Auxiliaires du Génie

D.A. : Division d'Armée

D.I. : Division d'Infanterie

E.R.M. : École Royale Militaire

G.Q.G. : Grand Quartier Général

J.M.O. : Journal Militaire Officiel

M.R.A : Musée Royal de l'Armée

T.S.F. : Télégraphie Sans Fil



# Introduction

Le but des travaux des géniaux<sup>1</sup>, sur le champ de bataille, est de protéger les troupes alliées des coups de l'adversaire, tout en facilitant leur action en entravant celle de l'ennemi. Bien qu'en principe toute troupe soit appelée à réaliser elle-même les travaux relevant de sa sécurité, comme les tranchées ou les abris, les troupes du génie – auxiliaires techniques de l'ensemble des autres armes – exécutent les travaux exigeant l'utilisation d'un outillage spécifique ou relevant de l'intérêt général ; ce qui a pour conséquence qu'il n'est appelé à combattre qu'à titre tout à fait exceptionnel. En oubliant cette règle, l'armée s'exposerait à la disparition inéluctable de ces spécialistes. Cette mentalité militaire peut être très facilement expliquée par l'adage suivant : « *le géniaux est un outil, son fusil est l'accessoire ; le fantassin est un fusil, son outil est l'accessoire* »<sup>2</sup>.

## 1 Problématique

À part les combats de 1914, auxquels il prend part comme « *combattant d'infanterie en rase campagne* »<sup>3</sup>, le génie ne participe pas directement à la bataille. De manière générale, ce groupement militaire est réparti en petits détachements qui travaillent au profit des autres armes. Ses missions sont multiples : aménagement du champ de bataille, préparation et exécution des destructions, construction et lancement de moyens de passage pour l'infanterie ou pour l'artillerie, confection de chemins et de routes, ... . Son activité se répartit généralement par zone et non pas, comme pour les autres armes, par localité de combats.

Au cours du premier conflit mondial, le génie ne peut guère évoquer d'épisodes héroïques, à panache. Ainsi, son histoire se résume, bien souvent, à sa simple évocation dans la destruction, réussie ou non, des ouvrages d'art – durant la retraite de l'armée belge vers le réduit national d'Anvers – puis dans l'inondation salvatrice de la plaine de l'Yser au moyen des eaux du Noordvaart. Ensuite ... plus rien ou presque, car rares sont les mentions détaillées de l'activité de l'arme, plus spécialement du génie d'armée, durant les quatre années de guerre qui ont suivi l'invasion tant au sein de l'historiographie<sup>4</sup> que

---

<sup>1</sup> Le terme « géniaux » est utilisé dans l'armée belge pour désigner le soldat du génie.

<sup>2</sup> *Manuel aide-mémoire du sous-officier du génie en campagne*, Paris, 1916, p. 61.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Ayant pour objet l'armée belge et son expérience de la Grande Guerre.

dans les carnets de guerre des « Jasses »<sup>5</sup>. Ce qui a pour conséquence, selon Émile Badoux<sup>6</sup>, que « *les obscurs travailleurs du génie qui ont [pourtant] partagé bien des souffrances de nos héroïques fantassins, [ne connurent cependant pas], comme ces derniers, la gloire du combattant* »<sup>7</sup>.

Cette observation nous laisse songeur au regard des attributions de l'arme : il est difficile de croire que cette dernière, dont l'essence même réside dans son excellence en matière de poliorcétique<sup>8</sup> et de mise en œuvre des procédés techniques les plus novateurs de son temps (télégraphie, aérostation, chemin de fer, ...), ne soit pas impactée par la première guerre industrielle européenne. Nous avons donc supposé que les troupes du génie avait dû connaître une autre guerre, à la temporalité et à la logique bien distinctes. En effet, nous pensons que chaque arme a vécu la der des ders à sa manière. Chacune d'entre elles est appelée à remplir un rôle spécifique, imposant une série de contraintes, qui déforment partiellement les réalités de la guerre telles que nous avons tendance, généralement, à les décrire, c'est-à-dire – majoritairement – à travers les yeux des fantassins. Au cours de ce mémoire, nous souhaitons retrouver et retracer cette « guerre du génie », en décrypter les codes, sa logique et analyser ses impacts – positifs comme négatifs – sur ceux qui la vécurent afin de comprendre quelles expériences l'arme, et par voie de conséquence les hommes qui la composent, retirera de son baptême du feu. Nous tenons, cependant, à préciser d'emblée, que nous traiterons uniquement les bataillons attachés aux divisions d'armée (D.A.) ; les autres troupes techniques (télégraphistes, projecteurs, torpilleurs, ...), bien qu'étant rattachées à l'arme, connurent une expérience de guerre différente.

---

<sup>5</sup> Originellement, les soldats belges de la ligne de front se surnommaient les « Piottes » (les petits), terme qui marquait une différence avec les hommes des régiments prestigieux, tels ceux de la cavalerie. Cependant, les premiers mois de la guerre font voler en éclats cet ensemble, la boue de l'Yser les gommant très rapidement. Dans une armée belge qui ne connaît pas de régime linguistique particulier, le mot « Yass », « Jass » ou « Jasse » devient un terme argotique pour désigner les soldats puis, par extension, l'ensemble des unités combattantes du front. Ce terme tire son origine du mot flamand désignant le manteau de tranchée du fantassin : *de jas*

<sup>6</sup> Ancien officier du génie de la 2<sup>ème</sup> D.A. durant la Grande Guerre.

<sup>7</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia aanvulling*, Boite 20/1, n°4, *Badoux Émile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 28.

<sup>8</sup> L'art de mener à bien un siège

## 2 État de l'art

Afin de pouvoir appréhender au mieux cette problématique, il nous a semblé judicieux, au regard des travaux les plus récents sur le génie auxquels nous avons eu accès, de combiner les trois aspects suivants.

Tout d'abord, l'aspect militaire, le plus étudié et documenté, s'attache principalement à l'énumération et à l'analyse chronologique des événements dans une logique descriptive. Cette volonté se manifeste, dans notre cas, notamment dans les nombreuses publications des quelques associations de passionnés d'histoire militaire. C'est le cas particulièrement avec l'ASBL du Musée du génie d'Amay, qui, depuis le début du siècle, fournit un excellent aperçu de l'histoire mouvementée de l'arme au travers de sa série *Histoire du génie belge*. Cependant, cette dernière puise ses sources principalement dans les documents officiels (historiques de bataillons, carnets de campagne de certaines unités, le *Journal Militaire Officiel* (J.M.O), les *Annales parlementaires*, la presse civile et militaire, ...) sans pour autant faire appel – systématiquement – aux archives personnelles et théoriques.

Ensuite, l'aspect personnel constitue l'apanage des sciences humaines. Ces dernières, au travers de l'analyse des mémoires de soldats, des journaux de guerre, d'archives familiales, s'attachent à une étude plus personnelle du conflit. Ainsi les mémoires de Benoît Amez<sup>9</sup> et de Ludovic Dansart<sup>10</sup> étudient l'homme derrière son arme dans un conflit au caractère impersonnel. Cette quête entend de mettre en relief les facteurs de résistance qui ont permis « à des êtres que leur vie et leur éducation antérieures semblaient ne laisser aptes qu'aux occupations et aux préoccupations les plus pacifiques »<sup>11</sup> de tenir dans l'enfer des tranchées. Il est à remarquer ici que peu de chercheurs s'attardent véritablement sur l'analyse spécifique des comportements individuels et collectifs des soldats du génie. De plus, bien qu'ils utilisent l'aspect militaire comme trame de leurs travaux, ils sous-exploitent l'impact des cadres théoriques sur l'expérience de la guerre au sein de chaque arme.

Dés lors, l'aspect théorique sera également mobilisé. Il se donne pour objectif la compréhension des processus de transformation et d'apprentissage des armées en

---

<sup>9</sup> Docteur en Histoire depuis 2012, il est l'auteur de nombreuses publications ayant pour objet l'étude de la vie quotidienne des soldats belges durant la première guerre mondiale.

<sup>10</sup> Diplômé de la promotion 2007-2008 de l'E.R.M., il est l'auteur d'une étude sur la vie quotidienne des soldats de la première D.A. durant le premier conflit mondial.

<sup>11</sup> BOUVARD, H., *Les leçons militaires de la guerre*, Bruxelles, 1919, p. 56.

campagne. Cette étude s'effectue au travers des comptes rendus des D.A., des cours dispensés au sein de l'École royale militaire (E.R.M.), des différents centres de formation de l'armée et des écoles d'application ainsi que dans la presse spécialisée, telle que le *Bulletin belge des sciences militaires*. Au demeurant, ce champ de recherche reste en marge de l'historiographie ayant pour objet l'armée belge et ce, malgré le regain d'intérêt pour la discipline que suscitèrent les commémorations du centenaire de la Grande Guerre et l'impressionnant ouvrage de Tom Simoens<sup>12</sup> au sujet de la 1<sup>ère</sup> D.A. . Car, comme le précise ce dernier dans son livre, *Chaos van het slagveld* : « les mêmes clichés sont toujours répétés sans réel nouvel apport significatif. [ ... ] En effet, bien que les universités belges fassent des recherches autour de la Première Guerre mondiale, l'aspect militaire leur échappe largement : la complexité d'une armée en guerre est sans aucun doute l'une des raisons pour lesquelles peu se sentent appelés à faire la lumière sur la transformation de l'armée belge »<sup>13</sup>. Bien que cet aspect soit le plus important pour appréhender au mieux le déroulement des événements au travers de l'expérience de guerre de l'homme de troupe, ils le réalisent au détriment de la dimension humaine qu'ils édulcorent, la reléguant au rang de simple anecdote ou exemple illustratif.

Ces trois aspects, loin d'être antinomiques, ne sont que les composants d'une seule et même pièce. Cependant, et particulièrement dans le cadre de notre étude, ils nous semblent indispensables. En effet, comme nous l'avons déjà maintes fois mentionné, la guerre que connurent les hommes du génie s'inscrit dans une logique qui lui est propre : ignorer cette réalité reviendrait, dans ce cas, à la tronquer faute de nuances. De plus, les monographies que nous avons parcourues ont une forte tendance à privilégier soit l'aspect militaire, personnel ou théorique. Or ce travail a pour objectif de se situer au plus près de la confluence de ces trois regards afin de mieux décrypter les actes à la lumière des hommes.

Pour ce faire, nous aborderons, dans un premier temps, l'histoire du génie à la veille de la Grande Guerre. Dans cette partie, nous nous attacherons à décrire les grands jalons de son évolution afin de comprendre au mieux le rôle qui lui était assigné dans le cadre d'une Belgique fortement attachée à sa neutralité. Une fois ce « décor » planté, nous nous pencherons sur les acteurs de cette époque : les hommes du génie. Dans cette

---

<sup>12</sup> Officier et historien attaché à la chaire d'histoire de l'E.R.M..

<sup>13</sup> SIMOENS, T., *De chaos van het slagveld : het belgisch leger in de loopgraven 1914-1918*, Anvers, 2016, p. 21.

optique, nous tenterons de saisir au mieux l'univers matériel et social qui les entoure afin d'esquisser, le plus fidèlement possible, « la silhouette » de ce qu'était le géniaque d'août 1914.

Ensuite, nous aborderons, au travers des trois grands « actes » de la Première guerre mondiale (périodes de retraite vers l'Yser, de stabilisation du front et de l'offensive libératrice), ce que fut la « geste » du génie. Cette dernière sera analysée sous le prisme des trois aspects susmentionnés, afin de mieux appréhender l'impact qu'eut la première guerre industrielle de son histoire. Ainsi, à terme, nous pourrions approcher au plus près cette réalité indicible, qu'était la vie quotidienne des hommes du génie divisionnaire, acteurs majeurs des succès et déboires de l'arme.

### **3 Présentation des sources**

Dans le cadre de ce mémoire, nous avons opté pour l'analyse en profondeur de certains types d'archives qui, jusqu'à présent, n'avaient pas été exploitées à leur plein potentiel.

#### **3.1 Sources théoriques**

Dans un premier temps, et ce afin de dresser la trame dans laquelle allait s'inscrire notre travail, nous nous sommes procuré les cours prodigués, entre 1897 et 1921, à l'E.R.M. et au sein de l'école d'application du génie. Ces travaux nous permettent de comprendre la formation des officiers et des sous-officiers ainsi que les missions qui leur étaient assignées. De plus, nous avons pu avoir accès à certains ouvrages portant sur l'hygiène militaire, la collaboration interarmes et les conditions de recrutement des hommes (tant officiers que simples soldats). L'ensemble de ces archives, bien qu'une grande partie d'entre elles date de l'immédiat après-guerre, nous permettent d'appréhender l'intimité du soldat et de mieux comprendre l'impact de la Grande Guerre au sein de cette arme singulière. Enfin, il permet d'apprécier plus justement les quelques témoignages qui nous sont parvenus ainsi que l'expérience de guerre qui en a découlé.

#### **3.2 Sources privées**

Ces dernières forment le deuxième ensemble de sources que nous avons privilégié. Souvent sous-exploités du fait de leur rareté, les carnets de guerre, les lettres et les notes non publiées des hommes du génie nous plongent dans le quotidien de leur auteur. Une telle étude favorisera, dans un premier temps, l'accès à des renseignements

rarement évoqués dans les écrits officiels. Cette mise en perspective nous amènera, en croisant les différents aspects que nous avons développés plus haut, à comprendre comment ces hommes ont vécu et décrit leur expérience de guerre. À nouveau, il s'agit d'un outil pour pénétrer l'esprit du soldat, ce qui ouvre la voie, dans un second temps, à une interprétation plus nuancée de la mise en œuvre des différentes stratégies et pratiques de l'arme sur le théâtre des opérations.

### 3.2.1 Présentation des témoins

#### **ÉMILE BADOUX :**

Né le 21 mai 1879 à Saint-Mard, Émile Badoux est un officier de carrière au génie de la 2<sup>ème</sup> D.A. Nommé capitaine commandant le 26 mars 1915, il est promu au grade de major dès la fin de la guerre. Il termine sa brillante carrière, en 1934, en tant que major-général<sup>14</sup>. Il est l'auteur d'un ensemble de carnets de campagne dont nous ne possédons que le 5<sup>ème</sup> à ce jour. Ce dernier ne contient que de brèves notes journalières du 21 décembre 1917 au 31 juillet 1918 ainsi que quelques photographies et schémas des différentes réalisations qu'il a effectuées au cours de cette période<sup>15</sup>.

Ces carnets lui permirent probablement de consigner ses *Mémoires* de guerre où il rapporte « *l'emploi d'une petite unité du génie divisionnaire au cours des événements de la campagne 1914-1918* »<sup>16</sup>. Dans cet ensemble de 20 pages, l'auteur expose surtout des stratégies militaires, ne s'appesantissant que très peu sur ses sentiments au sujet des doctrines employées et de leur impact sur les hommes dont il a la charge. Son récit, étant constitué d'un ensemble d'anecdotes, ne permet pas de cerner clairement la personnalité de l'auteur.

#### **RENÉ DECKERS :**

Né le 14 avril 1894 à Liège, il passe une grande partie de sa vie à Uccle<sup>17</sup>. Issu d'un milieu aisé, il fait de brillantes études d'ingénieur civil au moment où éclate la Grande Guerre<sup>18</sup>.

---

<sup>14</sup> M.R.A., *Ministère de la Défense nationale. Dossier militaire d'officier*, n° 13 735, *Armée belge. Extrait de matricule d'Émile Badoux*.

<sup>15</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boite 20/29, n° 651, *Badoux Émile : 5<sup>e</sup> Journal de campagne, décembre 1917-juillet 1918*.

<sup>16</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boite 20/1, n° 4, *Badoux Émile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 1.

<sup>17</sup> AMEZ, B., *Vie des belges dans les tranchées*, Bruxelles-Paris, 2014, p. 13.

<sup>18</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boite 20/3, n° 16, *Deckers René : Journal de la campagne de 1914-1918*, 15/10/1914, p. 13.

Il s'engage comme simple soldat volontaire dans l'infanterie, puis intègre le génie de la 1<sup>ère</sup> D.A. du 2 juin 1916 au 2 janvier 1917, avant de rejoindre l'artillerie jusqu'à la fin de la guerre.<sup>19</sup> Son carnet de campagne (330 pages) se compose de nombreuses notes écrites dans un style direct que vient rehausser un vocabulaire riche. Ses notes sont souvent accompagnées de quelques photographies.

#### **HENRI LUCIEN GORREUX :**

Né le 29 mai 1890 à Molenbeek-Saint-Jean. Fils d'un marchand de charbon, Henri Lucien Gorreux est un monteur en bronze<sup>20</sup>. Il épouse le 18 janvier 1913 à Bruxelles, Christine Gemoet professant comme batteuse d'or<sup>21</sup>. Mobilisé, il sert du 5 août 1914 au 17 avril 1915 comme soldat au 2<sup>ème</sup> carabinier puis, du 18 avril 1915 au 15 juillet 1917, dans une compagnie du génie avant de finir la guerre dans le corps du génie cycliste<sup>22</sup>. Il quittera cependant prématurément la vie militaire, le 4 juillet 1918, suite à de graves blessures provoquées par des shrapnells<sup>23</sup>. Il est l'auteur d'une lettre de 8 pages écrite en 1934. Il y relate la douloureuse expérience qu'a constituée l'utilisation de sa compagnie du génie durant une attaque, et la riposte qui s'ensuivit, dans le « *boyau de la Mort* » au cours de l'année 1916<sup>24</sup>.

#### **MAURICE RUTTIENS :**

Né le 12 septembre 1889 à Bruxelles. Il obtient un diplôme de géomètre en 1907. Il travaille ensuite, pendant huit ans, au bureau d'un géomètre expert à Bruxelles. Le 26 juillet 1916, il est nommé sergent technicien dans une compagnie du génie<sup>25</sup>. Sa boîte, conservée au M.R.A. ne contient que sa lettre pour solliciter un poste de sous-officier au sein d'une compagnie du génie et la réponse des autorités militaires.

#### **GASPARD VANSAMILLIETTE :**

L'auteur est un sergent (sous-officier) du génie durant l'ensemble de la guerre. Son carnet

---

<sup>19</sup> AMEZ, B., *Vie des belges dans les tranchées, Bruxelles-Paris*, 2014, p. 13.

<sup>20</sup> ARCHIVE DE LA VILLE DE BRUXELLES, *Actes de mariage*, n° 63, Bruxelles, 18/01/1913.

<sup>21</sup> *Ibid.*.

<sup>22</sup> AMEZ, B., *Op. cit.*, p. 13.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>24</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boîte 20/7, n° 33, *Gorreux, Henri-Lucien, Lettre à Léonie Gorreux*, 6/01/1934, p. 1.

<sup>25</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boîte 20/16, n° 61, *Ruttiens, Maurice, Lettre au Ministre de la Guerre, 9 juillet 1916*.

de campagne, qui couvre l'intégralité de la guerre, expose ses pérégrinations tout au long du Premier conflit mondial dans un style clair et très souvent synthétique mais qui laisse transparaître, à de nombreuses reprises, ses sentiments. Il ne nous est pas parvenu en main-propre mais une copie dactylographiée (de 145 pages) a été réalisée par ses proches et donnée au Musée du génie<sup>26</sup>.

### 3.3 Sources officielles

Cependant, bien que ces deux ensembles constituent une importante source d'informations, celles-ci nous paraissent lacunaires. C'est pourquoi, nous les avons étayées au moyen de sources officielles. Ces dernières nous permettent de mieux nuancer le cadre que nous avons esquissé grâce aux traces précédemment citées. Malgré tout, elles ne constituent pas l'angle d'approche que nous avons privilégié pour comprendre la vie quotidienne des géniaux et elles ont déjà fait l'objet de nombreuses utilisations plus approfondies dans les travaux les plus récents auxquels nous avons eu accès. Dans cette situation, et dans un souci de rationaliser notre temps, nous n'avons pas réalisé de dépouillement systématique de ces sources, leur préférant quelques ajouts ou précisions, nous inspirant des interprétations que firent nos prédécesseurs.

Nous avons donc consulté la presse de tranchée. Nous pensons qu'elle recèlerait de précieuses informations au sujet de l'état d'esprit des hommes des bataillons du génie ou, à défaut, qu'elle nous procurerait un excellent moyen pour connaître leur vie quotidienne et les nombreux défis auxquels ils sont soumis. Il faut, cependant, garder à l'esprit que de tels journaux sont bien souvent écrits pour des publics assez précis (élèves d'une même école, habitants d'un même village, d'une même paroisse) et ne sont donc aucunement liés à la vie ou aux actions d'une seule et même unité<sup>27</sup>. Face à ce constat, nous nous sommes tourné vers la presse officielle : *Le Courrier de l'Armée*. Cet hebdomadaire bilingue, publié de 1914<sup>28</sup> à 1940, se donne pour mission « *d'animer l'esprit militaire et patriotique, en toute occasion, par tous les moyens, chez tous les belges* »<sup>29</sup>. Ses nombreuses rubriques traitent de sujets variés tels la commémoration d'un fait mémorable de la campagne de l'armée belge, d'un lieu, d'une unité, d'une personne

---

<sup>26</sup> MUSÉE DU GÉNIE, *Fonds 14-18*, Boîte 3, *Vansamilliette, Gaspard : journal de la campagne de 1914-1918*, p. 1.

<sup>27</sup> BERTRAND, F., *La presse francophone de tranchée au front belge, 1914-1918*, Bruxelles, 1971, p. 3.

<sup>28</sup> *Le Courrier de l'Armée*, n° 1, 8/09/1914, p. 1.

<sup>29</sup> *L'œuvre du « Courrier de l'Armée »* dans *Le Courrier de l'Armée*, n° 938, 1<sup>er</sup> décembre 1928, p. 254.

voire d'un objet. Il permet également d'approcher la vie quotidienne des Jasses au travers de certaines rubriques telles que « *Les notes d'un combattant* ». Il ne faut cependant pas perdre de vue que l'objectif de ce journal est de promouvoir l'esprit militaire et patriotique en soulignant des faits héroïques qui ne nous permettent pas d'avoir une vue d'ensemble sur les actions du génie.

Nous avons aussi tenté de dépouiller les différents fonds d'archives des D.A. conservés au M.R.A.. Cependant, il s'est vite révélé que les informations qu'ils contenaient ne constituaient pas une plus-value significative pour notre travail du fait que les mentions au sujet des actions du génie d'armée y sont rares et éparses. De plus, elles appartiennent au fonds Moscou, rapatrié récemment ; les spécialistes sont occupés à le répertorier. À l'heure actuelle, seules les actions du génie de la 1<sup>ère</sup> D.A. ont fait l'objet d'études approfondies et récentes. Ces dernières formeront la toile de fond de notre mémoire.



# Chapitre 1. Le génie à la veille de la Grande Guerre

Afin de pouvoir appréhender au mieux les témoignages et les manuels, il nous a semblé nécessaire de connaître le fonctionnement mais aussi la particularité de cette arme. Cette dernière doit être définie tant au sujet de ses spécificités techniques (organisation, objectifs, tactiques, ...), que de celles des hommes qui la composent.

Dans un premier temps, il faut comprendre dans quel cadre s'inscrit le génie à la veille du 4 août 1914. Existe-t-il dès la création des jeunes armées belges en 1830 ? Quelles sont les grandes périodes de restructuration de l'arme ? Quel bénéfice en a-t-elle tiré ? Il est également nécessaire de connaître les missions opérationnelles dédiées au génie. S'inscrit-il dans une stratégie essentiellement défensive ou, à l'inverse, offensive ? À quel matériel a-t-il accès et les unités du génie en sont-elles pourvues en suffisance ?

Dans un second temps, il est judicieux de s'interroger sur ses particularités humaines. Instaure-t-on des règles spécifiques concernant le recrutement (taille, stature, métier pratiqué dans le civil, niveau d'études, ...) ? Dans quelles proportions ? Quel parcours faut-il suivre ? Quelle en est la durée et quelles sont les perspectives d'avancement ?

Enfin, pour conclure ce chapitre, nous nous intéresserons aux relations que peut entretenir le génie avec les autres armes, et ce, afin d'appréhender au mieux l'état d'esprit qui imprègne les « *géniaques* » à la veille de la Première Guerre mondiale.

## 1 Les grands jalons de l'histoire du génie de 1830 à 1914

Ce sous-chapitre n'a pas pour but de présenter de manière détaillée l'histoire du génie, de sa fondation jusqu'à sa première réelle expérience de guerre, mais de fournir au lecteur les grands jalons de son histoire afin qu'il puisse se constituer un premier aperçu de son cheminement avant la Grande Guerre.

## 1.1 Des débuts difficiles (1830-1834)

L'histoire du génie belge ne commence pas, à proprement parler, avec les journées de septembre 1830 et la création de l'armée belge car, comme le souligne Michel Halon<sup>30</sup>, bien que présent, le génie « *ne figure pas sur le faire-part de naissance* » de l'armée nouvellement formée. En effet, aucun projet d'organisation ou même de création d'un embryon d'arme n'est soumis au Commissariat Général de la guerre alors que, dès le 7 octobre 1830, l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie font l'objet de plusieurs projets d'organisation<sup>31</sup>. Il faut attendre janvier 1831 pour qu'un bataillon de sapeurs-mineurs soit créé à Liège<sup>32</sup>.

Ce retard a pour origine l'absence criante de cadres compétents et loyaux au nouveau régime. En effet, d'après l'*Annuaire* de 1830, on ne compte que dix généraux belges sur 76 ; neuf officiers d'état-major sur 43 ; 263 officiers d'infanterie sur 1 454 (dont trois colonels sur 25) ; 93 officiers de cavalerie sur 316<sup>33</sup>. La situation au sein des armes dites « techniques » était beaucoup plus préoccupante : au sein de l'artillerie, on ne dénombre pas plus d'un officier belge pour six hollandais ; quant au génie, sur les 128 officiers, on ne comptabilise que neuf officiers belges (tous officiers subalternes) soit un ratio d'un pour quatorze<sup>34</sup>. Cette situation s'explique par le fait que le Gouvernement hollandais, qui recrute ses officiers parmi les promotions d'élèves issus de l'École d'artillerie et du génie de Delft (la seule du Royaume des Pays-Bas pour ces deux armes) puis, à partir de 1826, celles provenant de l'Académie Royale de Breda, veille à n'offrir qu'un accès restreint aux élèves d'origine belge<sup>35</sup>. Or, la partie belge du Royaume des Pays-Bas fournissait pourtant un important contingent pour le recrutement. Cependant, lorsque la Belgique devient indépendante, il lui faut trouver un moyen de combler provisoirement son manque d'effectifs militaires pour mettre sur pied une armée belge pouvant assurer la survie de son pays face aux velléités de ses anciens maîtres. Pour cela, le Gouvernement provisoire promulgue, le 17 février 1831, un arrêté qui marque un

---

<sup>30</sup> Colonel ingénieur issu de la 110<sup>ème</sup> Promotion Polytechnique de l'E.R.M., il effectua une brillante carrière au sein des forces armées belges. Retraité, il se mit au service de l'*ASBL Musée du Génie* pour laquelle il réalisa les trois premiers volumes de la série *Histoire du Génie militaire belge* ainsi que plusieurs dizaines d'articles publiés dans le *Génie Museum News*.

<sup>31</sup> HALON, M., *Histoire du Génie militaire belge de 1830 à 1870*, Jambes, 2009, p. 25.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>33</sup> WANTY, E., *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, Bruxelles, 1954, p. 6-7.

<sup>34</sup> HALON, M., *Op. cit.*, p. 28.

<sup>35</sup> *Histoire de l'École militaire, 1834-1934*, Bruxelles, 1935, p. 31.

précédent dans l'histoire du génie. En effet, pour la première fois, on fait appel à du personnel civil pour combler les nouveaux postes d'officier laissés vacants par une grave absence d'effectifs:

*« Le gouvernement provisoire, considérant que le corps du génie militaire est aujourd'hui tout à fait incomplet ;*

*Considérant que la défense de l'État exige impérieusement que le corps soit complété de suite au moyen d'hommes déjà expérimentés et susceptibles de rendre des services immédiats ;*

*Considérant que les travaux dont s'occupent en temps de paix les officiers du génie et les ingénieurs des Ponts et Chaussées sont identiques dans leurs éléments et ne diffèrent que par leurs formes et pas toujours par leur objet ;*

*Considérant que le corps actuel des Ponts et Chaussées renferme plusieurs officiers supérieurs et autres qui ont des services militaires rendus [...] dans le corps du génie militaire et maritime et d'artillerie ; que plusieurs autres ont reçu une instruction militaire, soit à l'École Polytechnique, soit à l'Académie de Delft et de Breda ; que la diversité des fonctions des officiers du génie n'exige pas chez tous une égale inclination pour la vie des armées et enfin, que les événements ont prouvé que pour la défense du pays les Belges sont tous soldats. »<sup>36</sup>*

Cet arrêté n'obtient cependant pas le résultat escompté. En effet, les quelques officiers de l'arme craignent d'être dépassés par des ingénieurs, qui revenus au civil, sont plus anciens en grade. Ce qui implique un remaniement de l'arrêté notamment au sujet des grades et de leur rémunération et un important retard dans le recrutement des nouveaux « *cuirs* » du génie<sup>37</sup>. Cette situation produit deux effets notables pour l'arme. D'une part, un très lent développement durant les premières années de l'indépendance, ce qui entraîne une faible participation aux campagnes de 1831-1832 ; et d'autre part, un recours à l'incorporation d'officiers étrangers, notamment français<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> HALON, M., *Op. cit.*, p. 30-31.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 39.

## 1.2 La structuration du génie (1834-1900)

Cependant, bien que la nécessité de fournir à l'armée un cadre national efficace et bien formé se fasse sentir dès les déboires de l'armée belge au cours de la campagne de 1831, il faudra attendre 1834 pour voir l'apparition de l'École militaire, sous l'impulsion du général Jean-Jacques Chapelié<sup>39</sup>. Ce dernier met d'ailleurs un point d'honneur, jusqu'en 1838, à recruter pour le corps professoral presque exclusivement des officiers pour les armes dites « savantes », la formation technique faisant tant défaut à l'armée belge. Il ne perd pourtant pas de vue l'importance de fournir à l'infanterie des cadres instruits<sup>40</sup>.

Au sein de la première promotion de l'École militaire (1834-1839) on trouve la répartition suivante : huit officiers du génie, dix de l'artillerie, un officier d'état-major, cinq officiers d'infanterie, quatre de cavalerie et un officier du train d'artillerie. Il est intéressant de mentionner ici que, dans un premier temps, d'autres officiers sont recrutés soit parmi les sous-officiers de carrière soit au sein des élèves de l'École militaire qui ont suivi leur cursus dans l'infanterie<sup>41</sup>.

Ce contexte, couplé à la signature, le 19 avril 1839, du traité de Londres met définitivement fin à l'état de guerre avec les Pays-Bas. Ce climat est propice à une première grande restructuration de l'armée, et du génie en particulier, en 1845 :

*« L'armée est divisée en deux grands ensembles: l'un destiné à tenir la campagne, l'autre à la défense des forteresses. L'effectif du génie fixé à 1/38<sup>e</sup> de celui de l'infanterie, est réparti à raison d'une compagnie par division de l'armée d'active, soit 600 hommes pour l'armée en campagne, et 6 compagnies de garnison d'un effectif total de 1.000 hommes. L'état-major du génie compterait 60 officiers, le régiment 46. [...]*

*L'emploi de sous-lieutenant à l'état-major du génie, doit être exclusivement réservé aux élèves de l'École militaire, et les emplois de sous-lieutenant au régiment sont destinés jusqu'à concurrence des 2/3, aux élèves de l'École militaire, l'autre 1/3 étant proposé aux sous-officiers qui, par un examen, prouveraient leur capacité à remplir ces emplois ; les lieutenants et capitaines de la seconde catégorie, ne peuvent être admis à*

---

<sup>39</sup> E.R.M., *Histoire de l'École militaire, 1834-1934*, Bruxelles, 1935, p. 32.

<sup>40</sup> E.R.M., *Gedenkboek-Mémorial: 1834-2009*, Bruxelles, 2010, p. 10.

<sup>41</sup> HALON, M., *Op. cit.*, p. 53.

*l'état-major qu'après un nouvel examen. »*<sup>42</sup>

Suite à ce remaniement, le génie a pour mission, au travers des inspecteurs généraux des fortifications et du corps du génie, la construction, l'entretien et la gestion des fortifications, des bâtiments militaires et du domaine militaire en général<sup>43</sup>. L'armée de campagne et l'armée de forteresse agissent, en cas d'agression, de concert : les troupes de forteresse doivent fournir l'assistance nécessaire aux unités de campagne jusqu'à l'arrivée des armées des puissances étrangères garantes de notre neutralité<sup>44</sup>. De fait, le rôle des différentes armes, en particulier celle du génie, s'inscrit essentiellement dans une optique défensive et ce jusqu'en 1914<sup>45</sup>.

Le nombre et l'équipement des hommes du génie suivent les grandes évolutions techniques et tactiques des guerres européennes. Par exemple, on note l'importante participation des corps de pontonniers pour la (re)construction d'ouvrages d'art et des réseaux de voies ferrées ainsi que pour la mise en place de la télégraphie avec fil au cours de la campagne d'Italie de 1859<sup>46</sup> ainsi que durant la guerre de Sécession (1861-1865). Ces missions eurent, pour conséquence, le renforcement des effectifs déjà existants mais également la constitution de nouveaux régiments plus spécialisés comme celui de la « brigade télégraphique », qui est créée en 1865 et attachée à la Position fortifiée d'Anvers<sup>47</sup>.

C'est donc avec un génie réorganisé, mieux encadré et au fait des grandes innovations techniques de son temps que l'armée belge se prépare, non sans une certaine présomption de ses forces, à faire face à l'un des grands événements de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : la guerre franco-prussienne de 1870-1871.

Pour la première fois depuis 1839, la Belgique peut mettre en branle son armée dont elle est si fière. Cependant, le tableau que nous avons dépeint au cours des deux sous chapitres précédents est le résultat d'une évolution, certes non négligeable, mais qui se déroule en vase clos. Or, comme le précise Émile Wanty<sup>48</sup>, « *une organisation militaire*

---

<sup>42</sup> HALON, M., *Op. cit.*, p. 55.

<sup>43</sup> SORGELOOS, C., *L'inspection générale des fortifications et du corps du génie (1831-1913)* dans *Revue belge d'histoire militaire*, n° XXIV-7, 1982, p. 662.

<sup>44</sup> WANTY, E., *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, Bruxelles, 1954, p. 03.

<sup>45</sup> MIGNOLET, P et SCARNIET, V., *Le Génie belge à la veille de la Grande guerre, 1911-1914*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014, p. 68.

<sup>46</sup> Guerre qui mit aux prises le royaume de Piémont-Sardaigne (allié à la France) à l'Autriche.

<sup>47</sup> HALON, M., *Op. cit.*, p. 65.

<sup>48</sup> Général-major et historien, Émile Wanty effectua une brillante carrière militaire au sein de l'infanterie.

*est toujours quelque peu une construction dans l'abstrait ; elle n'affirme réellement ses facteurs de solidité ou de faiblesse qu'à l'occasion d'une crise violente, d'une mobilisation suivie ou non de la guerre* »<sup>49</sup>. De ce fait, la campagne d'observation de 1870-1871 révèle l'abîme qui sépare les nombreuses réformes qui avaient affecté l'armée, et en particulier le génie, des réalités de la guerre.

En effet, et ce dès la fin du conflit, de nombreuses voix s'élèvent au sein de l'arme pour protester contre le manque criant de matériel, pointant du doigt le fait que, selon un officier du génie de l'époque, « *tous les commandants du génie, dans la campagne d'observation de 1870, ont déclaré que s'ils avaient eu un travail à effectuer, un pont à détruire ou à réparer, ils eussent été impuissants, faute d'outils* »<sup>50</sup>. À ce constat, s'ajoute l'insuffisance des effectifs, qui sont proportionnellement plus faibles que ceux des autres nations voisines.

Pour faire face à cette situation, une nouvelle restructuration des troupes du génie est effectuée en 1874. Cette dernière a eu deux retentissements notables : elle a marqué, à la fois, un nouveau pas vers une vue à la hausse des effectifs et une première avancée vers l'abandon de l'idée de pouvoir utiliser les troupes du génie comme de simples fantassins<sup>51</sup>.

### 1.3 *Le génie à la veille de la Grande Guerre (1900-1914)*

Le génie, à la veille de la Première Guerre mondiale, remplit deux grandes fonctions. Celles-ci étaient assignées à des unités aux rôles et aux commandements distincts.

La première, chargée de suppléer l'infanterie, regroupe les bataillons divisionnaires, qui relèvent des commandants respectifs des six D.A. qui composent l'armée belge à la veille du 4 août 1914. Ne bénéficiant d'aucune autonomie, rien ne les

---

Diplômé de l'E.R.M. et de l'École supérieure de Guerre de Paris, il réalisa de nombreux ouvrages ayant pour objet l'armée belge et plus particulièrement la recherche historique ainsi que l'étude de l'évolution de la pensée stratégique. Son ouvrage *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, reste selon Pierre Lierneux – assistant à la chaire d'histoire de l'E.R.M., collaborateur scientifique du Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire, dont il est devenu chef du service muséologie-expositions depuis 2012, il est également membre de l'Académie royale des Beaux-Arts depuis 2012 – et Luc De Vos – historien et chef du Département d'Art militaire à l'E.R.M. – « *un ouvrage de première main, peu référencé mais pourvu d'une abondante bibliographie. Sans introduire d'élément réellement inédit, l'auteur a réussi à y broser un tableau d'autant plus nuancé qu'il avait personnellement pu percevoir l'évolution des mentalités de plusieurs générations d'officiers* ».

<sup>49</sup> WANTY, E., *Op. cit.*, Bruxelles, 1954, p. 117.

<sup>50</sup> HALON, M., *Op. cit.*, Jambes, 2009, p. 72.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 17-18.

différencie fondamentalement de la troupe si ce n'est, selon le colonel Roland Giraldo<sup>52</sup>, « leur maîtrise particulière en matière d'explosifs, de pontages, de travaux de campagne, etc., matières où ils excellent »<sup>53</sup>. Cette méconnaissance des spécificités techniques des hommes du génie aura des conséquences lors des premiers mois de la guerre. En effet, les officiers des D.A. n'hésiteront pas à les utiliser comme de simples tirailleurs, les éparpillant dans les différents pelotons ; ce qui occasionne un grave gaspillage des ressources humaines de l'arme, déjà fortement mises à mal<sup>54</sup>.

La seconde fonction consiste en l'entretien des grands ouvrages défensifs du pays ou l'utilisation de matériel plus technique ; trois bataillons de forteresse et cinq unités spécialisées sont chargés de cette mission. Contrairement à leurs homologues divisionnaires, ces unités relèvent d'un état-major indépendant des six D.A. Le génie de forteresse est stationné dans les trois grandes positions fortifiées du pays (Anvers, Namur et Liège) au sein d'un bataillon de génie de forteresse formé d'un état-major et de quatre compagnies (deux d'active et deux de réserve)<sup>55</sup>. Le génie "spécial", quant à lui, est stationné à Anvers et se compose de cinq compagnies formées, respectivement, de télégraphistes, de torpilleurs, d'artificiers, de pontonniers, d'aérostiers et d'une compagnie de chemin de fer<sup>56</sup>.

Cette structure est le résultat des grandes réformes de 1913 qui répondent aux nombreuses craintes de l'opinion publique quant à la défense du territoire national. En effet, dès 1911, alors que l'Allemagne se montre de plus en plus menaçante suite à la crise d'Agadir, la possibilité d'une invasion de la Belgique se matérialise de plus en plus<sup>57</sup>. Or, l'armée belge souffre de nombreuses carences telles l'insuffisance des stocks de munitions et de matériel, la faiblesse ou l'obsolescence de certaines pièces d'artillerie des forts et, surtout, un manque criant d'effectifs notamment au niveau des cadres<sup>58</sup>. Pour résoudre la

---

<sup>52</sup> Colonel B.E.M. issu de la 111<sup>ème</sup> Promotion Polytechnique de l'E.R.M., il effectua une brillante carrière au sein des forces armées belges. Retraité, il se mit au service de l'ASBL Musée du génie pour laquelle il réalisa le quatrième et septième volume de la série *Histoire du génie militaire belge* ainsi que plusieurs dizaines d'articles publiés dans le *Génie Museum News*.

<sup>53</sup> GIRALDO, R., *Histoire du génie militaire belge : le génie pendant la Première guerre mondiale et l'entre-deux-guerres jusqu'en 1936*, Jambes, 2010, p. 10.

<sup>54</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia aanvulling*, Boîte 20/1, n° 4, *Badoux Émile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 3.

<sup>55</sup> MIGNOLET, P et SCARNIET, V., *Le génie belge à la veille de la Grande Guerre, 1911-1914*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014, p. 56.

<sup>56</sup> *Ibid.* p. 59.

<sup>57</sup> DE SHAEPDRIJVER, S., *La Belgique et la Première guerre mondiale*, Bruxelles, 2004, p. 45.

<sup>58</sup> WENKIN, H., *1914-1918, l'héroïsme des belges, t. 2 : Vivre et mourir sur l'Yser*, Longlier, 2018, p. 3.

pénurie d'effectifs, le Parlement belge vote, non sans certaines réticences, le 29 mai 1913, la mise en place du service militaire obligatoire. En prévision de cette augmentation de l'effectif global, l'état-major travaille à la restructuration de notre armée. Cette dernière reçoit son caractère officiel à partir du 11 novembre 1913<sup>59</sup>.

Le génie de l'armée de campagne s'en trouve renforcé. En effet, aux six bataillons divisionnaires, qui possèdent chacun deux compagnies (une de pionniers-pontoniers et une de pionniers), s'ajoute, pour la division de cavalerie, une compagnie de pionniers-pontoniers cyclistes. Cette réorganisation fait passer le nombre des sous-officiers et de la troupe, sur pied de paix, de 368 – en 1902 – à 943 hommes pour l'ensemble des six D.A.<sup>60</sup>. À ces effectifs, s'ajoutent 1 230 sous-officiers et soldats des différents bataillons de forteresse d'Anvers, Namur et Liège<sup>61</sup>. Ce chantier, par son projet et son ampleur, est titanesque comme l'illustrent Philippe Mignolet<sup>62</sup> et Vincent Scarniet<sup>63</sup> :

*« Il fallait réorganiser les unités, en créer de nouvelles, assurer la mutation de leurs cadres. Un même délai de plusieurs années semblait indispensable pour doter les unités de tout leur armement, matériel, charroi et munitions, ... sans compter la nécessité d'achever l'aménagement des positions fortifiées. [...] En ce qui concerne les effectifs de l'armée de campagne, la réorganisation ne devait cependant porter tous ses fruits que 6 à 7 ans plus tard quand les nouvelles classes de milices issues du service général seraient à même de compléter efficacement les unités. La première levée, rappelons-le, ne devait entrer à l'armée qu'en septembre 1914. »<sup>64</sup>*

Comme l'on pouvait s'y attendre, cette ultime réorganisation n'a cependant pas le temps de porter ses fruits. De plus, elle a pour conséquence désastreuse d'affaiblir considérablement le génie au moment même où sa participation va se révéler décisive. Alors que les nuages de la guerre se font de plus en plus menaçants, les effectifs du génie

---

<sup>59</sup> MIGNOLET, P et SCARNIET, V., *Op. cit.*, p. 50.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>62</sup> Militaire de carrière au sein du génie, il est le conservateur actuel du Musée du Génie et l'auteur de plusieurs ouvrages sur l'histoire de l'arme.

<sup>63</sup> Ancien géniaque, il est administrateur de l'ASBL Musée du génie mais également l'auteur de plusieurs publications sur l'histoire de l'arme au sein de la revue bilingue *Génie Museum News* et de la collection *Histoire du génie pendant la Grande Guerre – 1914-1918*.

<sup>64</sup> Mignolet, P et Scarniet, V., *Op. cit.*, p. 61.

sont insuffisamment dotés en hommes, et en particulier en cadres<sup>65</sup>. À ce contexte, s'ajoute le fait que, malgré le coup de semonce qu'avait été la campagne de 1870, le génie reste le parent pauvre de l'armée belge. Son charroi est archaïque et peu adapté aux exigences du terrain et aux nouvelles affectations qui lui sont données. Cette situation de fait a pour conséquence une importante perte de mobilité qui, comble de malheur, ne leur permet pas de seconder efficacement les différentes armes, qui bénéficient, quant à elles, de matériel beaucoup plus moderne<sup>66</sup>.

## 2 Le rôle du génie : entre défense et neutralité

Lors de l'entrée en guerre, la Belgique, 5<sup>ème</sup> puissance économique mondiale, est peuplée de 7 638 000 habitants<sup>67</sup>. Indépendante depuis 1830, elle doit respecter une stricte neutralité armée, obligatoire et garantie : la Belgique est tenue d'organiser une armée de masse qui lui permettrait de défendre l'intégrité de son territoire en attendant l'arrivée des renforts des garants de sa neutralité. Ces acquis, combinés au faux sentiment de sécurité qu'avait procuré la « campagne » de 1870-1871 et un antimilitarisme latent, détournent l'attention de la population et des autorités politiques vers des dossiers brûlants à l'ordre du jour de l'actualité nationale. Ces dossiers – les guerres scolaires, la lutte pour l'obtention du suffrage universel, la question linguistique, ... – les accaparent, n'accordant que peu d'intérêt aux luttes de pouvoir de leur puissant voisin, et les incidents qu'elles engendrent sur la scène internationale<sup>68</sup>. Dans ce contexte, il semble difficilement justifiable de faire peser sur la population, et surtout sur la bourgeoisie, le coût important que représentent la mise sur pied ainsi que l'entretien d'une armée permanente, suffisamment dotée en hommes et à la pointe du progrès, d'autant plus qu'une telle décision aurait de graves répercussions sur l'image de la Belgique.

Cependant, cet argumentaire vole en éclats quand, à partir de 1904, des fuites concernant le plan d'attaque allemand arrivent aux oreilles des autorités belges. Dès cet instant, d'importants efforts sont consentis (renforcement des différentes positions fortifiées du pays, mise en place du service généralisé, ... ) associés à une augmentation

---

<sup>65</sup> DEMOULIN, E., *L'entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle (1905-1918)*, dans DEMOULIN, E., e.a., *Nouvelle histoire de Belgique. Volume 2 : 1905-1950*, Bruxelles, 2006, p. 90.

<sup>66</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia aanvulling*, Boite 20/1, n°4, *Badoux Émile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 2.

<sup>67</sup> DE VOS, L., *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 1996, p. 17.

<sup>68</sup> SIMOENS, T., *Het Belgische leger*, dans DE VOS, L., SIMOENS, T., WARNIER, D., e.a., *'14-'18 : Oorlog in België*, 2<sup>e</sup> éd., Louvain, 2016, p. 31.

vertigineuse du budget alloué au Ministère de la Guerre. Ce dernier atteint, à la veille du 4 août 1914, 13,81% du budget total de l'État et 29,87% de celui des dépenses extraordinaires<sup>69</sup>. Mais toutes ces réformes n'ont que trop tardé et ne peuvent répondre efficacement à l'ensemble des sollicitations dont elles font l'objet. De plus, elles impactent considérablement la tenue des grandes manœuvres qui s'effectuèrent de manière décousue et trop tardivement pour que leur enseignement porte des fruits. En effet, elles sont déterminantes pour l'élaboration et l'application des concepts tactiques ; aussi leur mise en œuvre par les différents corps d'armée<sup>70</sup>, permet de pointer, comme ce fut le cas pour le génie en 1913, les éventuelles carences dont souffrent certaines unités délaissées par le rythme effréné des réformes.

Cet " oubli " du génie est étroitement lié à son rôle, qui s'inscrit dans une logique essentiellement défensive due au respect de la neutralité belge, moins coûteuse en hommes et en matériel<sup>71</sup>. Le plan de campagne évolue au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, soumis depuis 1851 à des révisions périodiques, en tenant compte des facteurs nouveaux d'ordre politique, stratégique, technique ou fortificatif. Après avoir tout d'abord envisagé une défense pied à pied de la majeure partie du territoire, le plan se rétrécit, il devient moins audacieux, attiré par le noyau aimanté de la position d'Anvers, camp retranché en pleine croissance depuis 1859. Malgré tout, en 1892, faisant suite aux conclusions de la campagne de 1870, on revient aux anciennes idées : l'armée doit être réunie tout d'abord dans le triangle Bruxelles, Louvain, Malines afin d'y occuper les 22 positions reconnues à une ou deux étapes de la capitale. Ce dispositif s'enrichit, en 1894, de « positions d'attente » jusqu'à Marche, Rochefort et Neufchâteau. Les premières années du XX<sup>e</sup> siècle ne modifient pas ces vues, confirmant aux puissances garantes que l'armée belge entraverait, dans la limite du possible, les mouvements de l'envahisseur et ne se réfugierait pas dès le début des hostilités dans le réduit national d'Anvers<sup>72</sup>.

Dans cette optique, l'action de l'arme se limite à la maintenance des différentes places fortes du pays (assurée par le génie de forteresse) ainsi qu'à la mise en œuvre des travaux de fortifications passagères, de communication ou de destruction (assuré par le génie d'armée). Ces attributions tiennent compte du fait qu'au début du siècle, le paysage

---

<sup>69</sup> DEMOULIN, E., *Op. cit.*, p. 76.

<sup>70</sup> SIMOENS, T., *Op. cit.*, p. 39.

<sup>71</sup> MIGNOLET, P et SCARNIET, V., *Le génie belge à la veille de la Grande Guerre, 1911-1914*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014, p. 68.

<sup>72</sup> WANTY, E., *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, Bruxelles, 1957, p. 203-204.

demeure – militairement parlant – une donnée non négligeable pour la mise en œuvre des mouvements de troupes et de leurs voies de ravitaillement. De plus, l'armée belge n'a pas pour vocation de vaincre seule un adversaire, mais de le ralentir suffisamment pour permettre l'arrivée des forces des garants de sa neutralité. Dans ce but, le rôle de destruction et d'édification de systèmes défensifs successifs est primordial.

Sur le théâtre des opérations, les soldats du génie font face à deux situations : ils agissent soit au contact de l'adversaire, soit à l'arrière de la ligne de front. Cependant, les actions requérant des connaissances techniques spécifiques échoient aux hommes du génie seuls (telles le maniement d'explosifs, la mise en place de réseaux complexes de retranchement, ... ). Dans les autres cas, l'arme peut compter sur l'étroite collaboration de l'infanterie. Dans ce cas de figure, l'homme du génie se mue en contremaitre ou conseiller technique, supervisant l'organisation et la bonne réalisation de l'ordre-programme qui lui est assigné<sup>73</sup>. Il est à mentionner ici que, bien qu'il y ait collaboration, le fantassin exerce une sorte d'aversion vis-à-vis de l'exécution des travaux de campagne. C'est pourquoi chaque D.I. se voit attribuer une compagnie du génie équipée d'outils portatifs et de quatre voitures (deux pour le transport des outils lourds et deux pour la poudre)<sup>74</sup>.

### **3 L'homme derrière la fonction**

Dans cette partie, nous nous attellerons à l'élaboration d'un portrait le plus fidèle possible de l'homme du génie à la veille de la Grande Guerre. Nous y aborderons successivement les modalités du recrutement, la formation ainsi que les perspectives de carrière auxquelles étaient soumis les géniaques. Il s'agit d'un passage indispensable pour appréhender au mieux l'état d'esprit qui imprègne les troupes du génie en ce début de XX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>73</sup> DEGUISE, V., *La fortification passagère en liaison avec la tactique*, Bruxelles, 1897, p. 272.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 275.

### 3.1 *Le géniaque : un fantassin pas comme les autres ...*

D'après la loi du 13 août 1913, le génie, tout comme l'infanterie, doit recevoir les hommes les plus vigoureux<sup>75</sup>. Il est exigé pour ces armes<sup>76</sup> :

- Une constitution robuste
- Une poitrine bien développée
- Un dos régulièrement conformé
- Des membres sains et musclés
- Des pieds cambrés
- Des sujets exempts de tares et non sujets à une transpiration abondante
- Une acuité visuelle normale au moins à l'un des deux yeux et, de préférence, le droit

Ces exigences s'expliquent par le fait que le génie, tout comme l'infanterie, est l'arme de la « *fatigue maximale* » qui exige des sujets robustes, endurants et résistants, afin de mener à leur terme – et le plus rapidement possible – les différentes tâches qui leur incombent<sup>77</sup>. De plus, il partage avec cette dernière l'habillement et une grande partie du matériel<sup>78</sup>. Leur équipement ne pesait qu'environ 24,87 kg, ce qui place le soldat du génie belge parmi les combattants les plus favorisés au sein des armées modernes. Cependant, et contrairement aux autres armées européennes, cette charge devait impérativement être maintenue au combat, ce qui engendrait des inconvénients : perte de mobilité, d'énergie et occasionnellement de matériel par suite d'abandon<sup>79</sup>. A cet « accoutrement », s'ajoutent, pour le géniaque, les outils portatifs nécessaires dans la réalisation de ses différentes tâches sur le terrain des opérations. Voici la répartition pour chaque compagnie<sup>80</sup> :

1 sergent-major.....	chacun	1 décimètre à rouleau ;
1 sergent-fourrier.....		1 scie articulée ;

<sup>75</sup> J.M.O., *Loi sur la milice approuvée par arrêté royal du 10 janvier 1914*, T. 1, Bruxelles, 1914, p. 711.

<sup>76</sup> DE BLOCK, F., *Cours d'Hygiène militaire*, Bruxelles, 1921, p. 12-13.

<sup>77</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919, p. 14.

<sup>78</sup> DEGUISE, V., *Op. cit.*, 1897, p. 276.

<sup>79</sup> LIERNEUX, P., éd., *L'armée belge dans la Grande Guerre : uniformes et équipements*, Bruxelles, 2015, p. 88.

<sup>80</sup> DEGUISE, V., *Op. cit.*, p. 276.

		1 lime tiers-point <sup>81</sup> ; 1 pince rosette <sup>82</sup> .
1 premier sergent..... 7 sergents.....	chacun	1 double mètre pliant ; 1 scie articulée ; 1 cordeau à tracer de 20 m.
12 caporaux.....	chacun	1 m pliant ; 1 giberne d'artificier <sup>83</sup> .
3 clairons..... 1 soldat.....	chacun	1 lanterne ; 1 tarrière anglaise.
4 soldats.....	chacun	1 sac à clous renfermant 2kil. de clous et 2 vrilles ; 1 ciseau de charpentier.
195 soldats.....	chacun	96 pelles ; 47 pioches ; 28 grandes haches ; 24 haches à main.

Il est important de rappeler ici que, bien que la comparaison puisse sembler envisageable, un géniaque n'est pas investi du même rôle tactique qu'un fantassin. Et cela bien qu'il en ait reçu une partie des acquis. Nous pouvons citer, par exemple, le fait d'assurer sa propre défense, alors qu'il n'a pas pour vocation de se trouver en première ligne. Son outillage portatif constitue une charge supplémentaire non négligeable lors de manœuvres d'infanterie.

Au spécifié physionomique et technique, s'ajoute le véritable ADN du géniaque au sein de la troupe et qui le préserve d'une exposition volontaire au feu de l'ennemi : la connaissance préalable d'un métier technique. Cette exigence résulte du constat que l'arme, comme celle de l'artillerie, relève d'une haute valeur technique, obligeant un certain bagage professionnel de la part de l'appelé qui doit avoir assimilé, dans un laps de temps de plus en plus court, les tâches qui seraient les siennes au cours d'une hypothétique campagne. En effet, l'augmentation progressive des effectifs, par suite de l'adoption des différentes réformes en matière de recrutement, pèse de plus en plus dans une économie en temps de paix<sup>84</sup>. Cette situation se répercute sur la durée du service

---

<sup>81</sup> La lime tiers-pont permet de couper le fil télégraphique et d'aiguiser la scie.

<sup>82</sup> À l'aide de la pince rosette, on donne la voie à la scie.

<sup>83</sup> Chaque giberne d'artificier contient un canif, une pince de treillageur (pour couper les fils et faire des ligatures), une pince à sertir (pour couper la mèche Bickford et sertir la capsule), une vrille de dix centimètres, un briquet, deux mètres de mèche Bickford, 11 capsules au fulminate, 100 grammes de clous d'épingle, 250 grammes de menu cordage et 1,100 kilogrammes d'explosif brisant.

<sup>84</sup> COHY, J., *Cours d'art militaire : notes sur le recrutement. Recrutement de l'armée belge, Bruxelles, 1910,*

militaire qui passe, pour le génie et l'infanterie, de trois ans avant 1868 (avec un pic de trois ans et deux mois entre 1868 et 1909) à 15 mois entre 1909 et 1913<sup>85</sup>.

### 3.2 Une formation « hightech » et ouverte à tous ?

Dans une société belge marquée par un antimilitarisme de plus en plus présent au sein des différentes couches de la population et très attachée à sa neutralité, la vie militaire apparaît peu attrayante pour des jeunes gens qui possèdent déjà un métier ; d'autant plus que les moyens d'éviter le service militaire sont nombreux. Parmi ceux-ci, citons l'instauration de sociétés d'assurances qui, à côté du risque d'incendie, de grêle ou de fléau quelconque, couvrent le risque militaire. Ce système permet à ses contractants de se soustraire, à moindre prix, aux obligations du service militaire en payant une faible prime annuelle à partir de la naissance d'un fils afin de lui assurer un remplaçant ; l'utilisation de ce procédé eut de graves conséquences sur le niveau qualitatif global de l'armée<sup>86</sup>. En effet, ce niveau, selon le capitaine commandant Cohy, « atteignait l'armée dans sa force organique et morale, car il enlevait à l'armée les hommes de la classe aisée, instruite, pour leur substituer les hommes les plus médiocres de la classe laborieuse, ceux qu'aucun métier, soit par paresse, soit par incapacité, ne pouvait retenir à la vie civile et que l'appât seul d'une prime attirait à la caserne »<sup>87</sup>.

Bien que cette pratique prennent fin suite à la réforme de 1909 – à savoir le service militaire d'un fils par famille<sup>88</sup> – et qu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, « l'instruction a fait des progrès ; le milicien est moins primitif ; le prestige de l'officier ne dépend plus de son passé de guerre, inexistant, mais de sa tenue, de son attitude, de sa dignité, de son savoir, surtout de son esprit de justice »<sup>89</sup> ; l'armée belge demeure encore une représentation défigurée et minoritaire de la Nation. Sur les 14 classes mobilisées en 1914, huit appartiennent au régime du remplacement, une à celui du service général, les autres au système du « un fils par famille ». Ce qui engendre une surreprésentation des classes les

---

p. 22-23.

<sup>85</sup> HALON, M., *Histoire du génie militaire belge de 1870 à 1914*, Jambes, 2004, p. 13.

<sup>86</sup> COHY, J., *Op. cit.*, p. 71.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>88</sup> DEMOULIN, E., *L'entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle (1905-1918)*, dans DEMOULIN, E., e.a., *Nouvelle histoire de Belgique. Volume 2 : 1905-1950*, Bruxelles, 2006, p. 63.

<sup>89</sup> WANTY, E., *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, Bruxelles, 1957, p. 218.

plus défavorisées par rapport à la timide minorité de fils de familles privilégiées<sup>90</sup>.

Dans ce contexte, la formation des cadres est primordiale afin de « *suppléer à l'inexpérience des hommes à peine " dressés ", ayant oublié dans la vie civile le peu qu'on leur avait appris autrefois, arrachés brusquement à leur foyer par la mobilisation et amenés, en quelques jours, sur le théâtre des opérations* »<sup>91</sup>. De ce point de vue, la formation des officiers du génie et de l'artillerie figure parmi les plus prestigieuses d'Europe.

Cette dernière démarre avec un concours qui fait l'objet d'une attention constante de la part des autorités militaires tout au long de l'histoire de l'armée belge. Le déroulement détaillé le plus ancien auquel nous avons eu accès date de 1867, dans *École militaire de Belgique* du Lieutenant Alphonse Moselli. Ce dernier nous rapporte la procédure suivante :

« *Les candidats inscrits pour le concours d'admission à l'École militaire subissent un examen oral sur les mathématiques, et résolvent par écrit une question qui leur est posée successivement sur :*

1. *L'arithmétique ;*
2. *La géométrie ;*
3. *L'algèbre ;*
4. *La trigonométrie.*

*Ces candidats répondent, en outre, par écrit sur l'histoire et la géographie, copient un dessin, font un exercice sur la langue française et un autre soit sur la langue latine, la langue flamande, la langue allemande ou la langue anglaise. »*<sup>92</sup>

Après cette première sélection, le futur candidat sous-officier effectue un parcours académique qui, depuis 1834, dure quatre ans<sup>93</sup>. Durant les deux premières années de son cursus, il reçoit une éducation essentiellement scientifique<sup>94</sup> qui fait l'objet d'une

---

<sup>90</sup> WANTY, E., *Op. cit.*, p. 241-242.

<sup>91</sup> COHY, J., *Op. cit.*, p. 52.

<sup>92</sup> MOSELLI, A., *École militaire de Belgique avec annotation sur les écoles militaires de France, de Hollande et d'Italie, Bruxelles*, 1867, p. 27.

<sup>93</sup> DEGUISE, V., *Histoire de l'École militaire de Belgique*, Bruxelles, 1895, p. 256.

<sup>94</sup> COHY, J., *Op. cit.*, p. 125-126.

attention toute particulière des différents commandants de l'E.R.M., dont la plupart sont issus des promotions artillerie-génie ; ils ne souhaitent pas que leur institution soit réduite à « *une école professionnelle formant des officiers immédiatement utilisables mais [à] une école apprenant à étudier et à penser* »<sup>95</sup>. L'enseignement militaire est dispensé au cours des deux années suivantes, au sein des différentes Écoles d'application, annexes de l'École militaire. L'augmentation progressive de la durée des études, la présence de grandes pointures du monde civil (tel que Quételet ou Stas)<sup>96</sup> et militaire (comme Henri Alexis Brialmont par exemple), ainsi qu'une révision constante du niveau de difficulté de l'examen d'entrée, assurent aux étudiants de la section artillerie-génie, une certaine équité quant aux chances de réussite de leur cursus (où seuls les méritants obtiennent leurs galons), une équivalence des études avec celles d'ingénieur civil et un important prestige social<sup>97</sup>.

Cependant, bien que les autorités académiques prétendent que ces études soit ouvertes à tous, il est à remarquer que, dans les faits, seuls les étudiants issus des franges privilégiées de la population peuvent espérer détenir ce précieux sésame. Cette réalité se justifie par le fait que le candidat officier doit, « *se distinguer par une culture intellectuelle et morale élevée qui lui garantirait, bien que devant débiter comme simple soldat (mais sans être noyé dans la masse des recrues), de ne pas subir par le menu le dressage auquel les recrues sont soumises : les connaissances spéciales et les qualités supérieures dont il fournit la preuve avant de s'engager en font un sujet d'élite dont l'éducation militaire en tant que troupier sera achevée en fort peu de temps* »<sup>98</sup>. Cette situation a pour conséquence, que « *les officiers, malgré une évolution sensible des idées en matière sociale, restent moralement trop loin de leurs hommes et, dans leur grande majorité, ne sentent pas ce besoin d'équité* »<sup>99</sup>.

Cette rupture est d'autant plus acceptée que les élites politiques et militaires du pays considèrent que « *le cadre des officiers constitue une caste brillante, (...) une aristocratie intellectuelle et morale, (...) qui ouvre ses rangs à toutes les classes sociales qui peuvent lui fournir des cœurs hauts et des esprits cultivés, mais ce n'en est pas moins une caste, une sorte de chevalerie moderne jalouse de son honneur, de ses traditions, et*

---

<sup>95</sup> E.R.M., *Histoire de l'École militaire : 1834-1934*, Bruxelles, 1935, p 48.

<sup>96</sup> E.R.M., *Gedenkboek-Mémorial: 1834-2009*, Bruxelles, 2010, p. 14-15.

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> COHY, J., *Op. cit.*, p. 61.

<sup>99</sup> WANTY, E., *Op. cit.*, p. 126-127.

*de ses préjugés et les défendant sans cesse* »<sup>100</sup>. Cette conscience de classe freine l'ascension sociale des sous-officiers (volontaires de carrière issus des classes moins privilégiées), les empêchant d'accéder aux échelons supérieurs du commandement. En effet, ce n'est qu'en 1911 que s'ouvre une « École centrale et cours du génie », chargée d'instruire des illettrés ainsi que de préparer des cadres inférieurs aux examens de caporal, sergent et sous-lieutenant. Cette école sera cependant dissoute dès 1914<sup>101</sup>. Cette volonté affichée de maintenir une caste d'élite est d'autant plus tangible au sein des armes savantes : les 2/3 ou plus des emplois de sous-lieutenant sont réservés aux élèves issus de l'École d'application de l'artillerie et du génie, le dernier tiers est assuré aux sous-officiers issus du rang<sup>102</sup>.

Les raisons d'une telle décision répondent avant tout à une nécessité pratique. Le génie occupe une fonction primordiale. Si ce dernier ne remplit pas ces missions avec précision et efficacité, l'armée adverse pourrait bénéficier d'un avantage certain sur nos propres forces. En effet, s'il ne parvient pas à tirer parti du terrain, des voies de communication et des nouvelles technologies – dont il conserve l'exclusivité – il peut réduire à l'impuissance l'ensemble de l'armée belge qui, faute de mobilité, de moyens de subsistance ou de reconnaissance, ne peut entraver efficacement l'avancée de l'adversaire, l'empêchant *de facto* d'assurer son rôle retardateur.

À ces considérations d'ordre tactique se greffe le profond mépris que contractent les classes les plus favorisées envers les individus qui constituent la cheville ouvrière de l'armée : les soldats. Le prestige de ces derniers est profondément marqué par le remplacement qui ne fournit à l'armée que des « matériaux » de piètre qualité. Cette situation participe activement à la déshumanisation du conscrit (que le sous-officier doit éduquer et dresser)<sup>103</sup> ; elle renforce la légende noire de la caserne, vue comme un lieu de perte, principal cheval de bataille des opposants au service généralisé<sup>104</sup>.

A ces contraintes d'ordre social s'ajoute, pour les candidats du nord du pays, la barrière de la langue. Car, comme le précise Wanty :

---

<sup>100</sup> COHY, J., *Op. cit.*, p. 59.

<sup>101</sup> HALON, M., *Histoire du génie militaire belge de 1870 à 1914*, Jambes, 2004, p. 29.

<sup>102</sup> COHY, J., *Op. cit.*, p. 127.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>104</sup> DEMOULIN, E., *L'entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle (1905-1918)*, dans DEMOULIN, E., e.a., *Nouvelle histoire de Belgique. Volume 2 : 1905-1950*, Bruxelles, 2006, p. 76.

« L'étude du flamand est introduite à l'École militaire en 1888, mais insuffisamment contrôlée, et peu prise au sérieux. (...) En langue flamande, à l'usage des soldats, il n'existe à cette époque que la « Soldatenschool » du capitaine De Block et la traduction du " Manuel ", très répandu, du lieutenant Leruitte, tous deux sans caractère officiel. (...) Les soldats flamands, aux frottements répétés de leurs camarades wallons, et placés devant l'obligation d'exécuter les commandements donnés en français, en arrivent, avec plus ou moins d'efforts, à pratiquer un sabir savoureux, et même à comprendre les explications de la théorie. »<sup>105</sup>

Cette suprématie du français a pour effet que très peu de néerlandophones, issus des classes les moins favorisées de la société, peuvent prétendre au grade d'officier supérieur ou gravir les échelons au sein des différentes armes et ce malgré leur qualification technique.

### 3.3 Une arme estimée ... à l'existence menacée

Au sein de l'armée belge, seuls les sous-officiers fraîchement émoulus des Écoles d'application de l'artillerie et du génie jouissent d'importants privilèges.

Par leur formation et la nature de leur engagement (volontariat), ces nouveaux cadres sont estimés pour leurs connaissances techniques et ce, dès la réussite du concours d'entrée. En effet, comme nous l'avons précisé plus avant, cette première épreuve constitue le précieux sésame pour espérer obtenir les galons de sous-officier au sein de ces armes dites « savantes ». Les " recalés " peuvent en guise de " lot de consolation ", après un second examen, poursuivre leur cursus dans la cavalerie et l'infanterie<sup>106</sup>.

Les avantages que présente une telle position sont nombreux, l'armée ayant investi d'importants moyens financiers et humains dans leur formation, afin de garder dans son giron ces esprits ayant appris « à étudier et à penser ». Elle leur assure cependant l'équivalence de diplôme avec les ingénieurs civils, s'ils décident de quitter ses rangs<sup>107</sup>. Les officiers du génie et de l'artillerie reçoivent un salaire plus élevé que leurs homologues des autres armes. Ils sont également assurés d'un avancement plus rapide qui permet aux plus persévérants d'atteindre le généralat ou le poste d'inspecteur général

---

<sup>105</sup> WANTY, E., *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, Bruxelles, 1957, p. 126-127.

<sup>106</sup> E.R.M., *Histoire de l'École militaire : 1834-1934*, Bruxelles, 1935, p. 34.

<sup>107</sup> E.R.M., *Gedenkboek-Mémorial: 1834-2009*, Bruxelles, 2010, p. 14-15.

des fortifications dont l'importance se renforce de manière éphémère, en ce début de siècle, dans un pays qui, bien que marqué par l'antimilitarisme, prend conscience que son intégrité est de plus en plus menacée<sup>108</sup>.

Ces perspectives sont mises à mal durant les premières années du règne du Roi Albert I<sup>er</sup> ; cette période voit la mise en place d'importantes réformes militaires qui réduisent les effectifs et les prérogatives de certains services, notamment au sein de l'inspection générale des fortifications et du corps du génie<sup>109</sup>. De plus, le nombre de postes à pourvoir n'augmente que faiblement, alors que les détracteurs de l'arme s'insurgent face au « *chiffre ridiculement exagéré d'officiers et d'adjoints du génie à des fonctions sédentaires et infimes qui n'ont aucun rapport avec la guerre ; ils sont chargés avec leurs adjoints d'entretenir le casernement, de faire remettre des carreaux cassés, de réparer des bancs écornés, etc ... toutes choses dont les corps de troupe se chargeraient à meilleur compte (...) s'atrophiant dans un métier de femme de ménage et vivant en lutte continuelle avec le corps de troupe* »<sup>110</sup>. Ce train de vie alimente les préjugés que le haut-commandement nourrit vis-à-vis de l'arme : « *les troupes du génie manquent d'esprit de discipline et on attribue au corps d'officiers l'insouciance de leur participation aux opérations de campagne, (...) leur science technique, très estimée dans le monde civil, leur est de plus reprochée dans certains milieux militaires, la considérant comme inutile au point de vue des besoins réels de l'armée* »<sup>111</sup>.

Ce contexte occasionne de graves préjudices à l'arme, ouvrant la voie à certains projets de fusion avec l'artillerie ou à l'abaissement du niveau d'études des écoles militaires pour les armes spéciales, qui heureusement pour leurs « bénéficiaires », ne furent jamais appliqués. Cependant, cette situation n'était pas étrangère au faible développement de l'arme, les instances politiques hésitant à accorder les crédits destinés à accroître les effectifs rachitiques des différents services et à moderniser leur matériel vieillissant. Cette défiance des instances dirigeantes vis-à-vis du bon usage des deniers publics à destination du génie se marque jusque dans leur réticence à répondre favorablement aux demandes répétées de crédits pour l'amélioration des structures

---

<sup>108</sup> SORGELOOS, C., *L'inspection générale des fortifications et du corps du Génie (1831-1913)*, dans *Revue belge d'histoire militaire*, n° XXIV-7, 1982, p. 662.

<sup>109</sup> *Ibid.*

<sup>110</sup> HALON, M., *Histoire du génie militaire belge de 1870 à 1914*, Jambes, 2004, p. 33.

<sup>111</sup> *Le génie belge dans la Grande Guerre*, dans *Le Courrier de l'Armée*, n° 685, 18/01/1920, p. 34.

vieillissantes des différentes places fortes du pays<sup>112</sup>. Le parlement préfère investir prioritairement dans la modernisation de l'armement et l'équipement de l'artillerie et de l'infanterie.

## 4 Conclusion

Le génie est avant tout une arme de soutien dont la vocation n'est pas de s'exposer volontairement au tir direct de l'adversaire, ce qui affecterait considérablement la mobilité et la bonne mise en œuvre de la cavalerie, l'artillerie ou l'infanterie sur le théâtre des opérations. En effet, c'est au génie qu'incombe, dans une armée belge marquée par la politique de neutralité qui lui est imposée depuis 1834, la lourde tâche d'organiser ou de détruire des voies de communications ou de retraite ainsi que d'ériger et entretenir le réseau de fortifications passagères ou permanentes. Ces applications sont primordiales pour des armées, certes de plus en plus modernes, mais qui restent à la merci de la tyrannie du terrain.

Cependant, l'arme demeure, tout au long de son histoire, le parent pauvre de l'armée belge, ne voyant ses effectifs et son matériel renforcés qu'au compte-gouttes. Cette situation, paradoxale au regard de l'importance de ses attributions et des différents services qu'elle regroupe (télégraphie, aérostation, projecteurs, ...), a pour conséquence que la Grande Guerre surprend l'arme en pleine restructuration ; ce constat est dressé lors des manœuvres de 1913. Mal équipée, souffrant d'un grave déficit en effectifs et en cadres suite au dédoublement de ses effectifs (passant d'un à deux bataillons par D.A. avant 1913) et d'un matériel vieillissant voire à certains égards obsolète, elle n'est pas en mesure de répondre à l'ensemble des sollicitations qu'elle est susceptible de recevoir dans la campagne qui s'annonce.

Or, tout n'est pas joué d'avance. En effet, le génie ainsi que l'artillerie peuvent se vanter de posséder les officiers les mieux formés d'Europe. Ces derniers, grâce à un enseignement de qualité faisant sans cesse l'objet de l'attention des autorités militaires qui défendent bec et ongles la haute valeur de leurs études, peuvent se targuer d'avoir une formation à l'équivalence universitaire. Afin de garder ces esprits « *sachant apprendre et penser* » dans le giron de l'armée, on leur donne accès à de nombreux privilèges (financiers comme professionnels). Ces avantages ne concernent cependant que les

---

<sup>112</sup> *I Le génie belge dans la Grande Guerre*, dans *Le Courrier de l'Armée*, n° 685, 18/01/1920, p. 34.

officiers supérieurs dont la majorité appartient déjà aux couches les plus favorisées de la société qui cautionnent le niveau toujours plus élevé des études et de l'examen d'entrée, lui octroyant la préséance dans l'obtention des galons d'officier. Cette situation renforce d'autant les inégalités sociales au sein même de l'arme. Les sous-officiers issus des classes plus populaires accèdent difficilement aux échelons supérieurs de la hiérarchie ; cette entrave à la mixité sociale renforce l'aversion qu'éprouvent les « cuirs » à l'égard de la troupe. Cet état de fait, bien qu'il puisse sembler révoltant, répond également à l'importance du rôle tactique que remplit l'arme : si elle ne peut répondre efficacement aux sollicitations, elle constitue un profond handicap pour une armée en marche.

Pourtant, bien qu'on lui reconnaisse sa haute valeur technique, le géniaque d'avant-guerre voit son existence menacée. Les instances militaires et politiques ne remettent pas en cause le bien-fondé de son existence. Mais le génie, ayant pour principale responsabilité, en temps de paix, l'entretien des places fortes et leur érection, voit une dévalorisation de sa fonction, souvent réduite par ses détracteurs à celle de femme de ménage, considérant leurs connaissances techniques non adaptées aux besoins de l'armée. Cette situation a pour conséquence la frilosité de l'État à dépenser les deniers publics pour moderniser rapidement son équipement ou les forteresses dont il a la charge.

Le génie est donc, à la veille de 1914, une arme de paradoxe : à la fois adulée et décriée, moderne et vieillissante, impartiale et marquée par les inégalités sociales. C'est pourtant cette arme, aussi imparfaite soit-elle, qui fera face vaillamment au rouleau compresseur allemand.



## Chapitre 2 . Le génie face à l'armée allemande

Ce chapitre aura pour thème l'analyse des premières expériences de guerre du génie. Afin de tirer au mieux parti de notre corpus documentaire, nous esquisserons, dans un premier temps, une brève présentation du déroulement des principaux événements qui ont marqué cette première grande phase de la Grande Guerre afin de mettre en évidence l'action des géniaux durant ce laps de temps.

Cette dernière, une fois réalisée, ouvrira la voie à l'analyse, au moyen des cours de l'E.R.M. et des quelques manuels qui nous sont parvenus, de la mise en œuvre des unités du génie durant cette période. Cette mise en contexte nous permettra de comprendre quelles missions échurent au personnel de l'arme et comment, alors qu'elle commençait sa lente métamorphose, cette dernière a dû répondre aux différentes sollicitations dont elle faisait l'objet.

Enfin, dans un troisième temps, nous tenterons de comprendre comment les hommes du génie vécurent ces événements mais aussi quel était leur état d'esprit durant la longue retraite vers l'Yser. En effet, comme le souligne Benoît Amez, « *les soldats ne connaissaient rien de la guerre ou presque, très peu étaient des militaires de carrière : quelques jours avant leur mobilisation, ils partageaient leur vie entre travail et famille. Puis du jour au lendemain, ces civils sont devenus des soldats, ils ont dû alors assumer une violence extrême, sans temps d'adaptation* »<sup>113</sup>. De plus, comme nous l'avions exposé plus haut, la Grande Guerre surprend l'armée belge, et en particulier le génie, en pleine réorganisation. Dans ce contexte, l'analyse des différents carnets de guerre de notre corpus nous permettra de mesurer l'impact qu'a eu cet événement sur l'implication de l'arme durant les trois premiers mois de conflit tout en évaluant la mise en œuvre des différentes applications théoriques, exposée plus avant, sur le théâtre des opérations.

---

<sup>113</sup> AMEZ, B., *Vie des belges dans les tranchées, Bruxelles-Paris*, 2014, p. 54.

## 1 De Liège à l'Yser (4 août-22 octobre 1914)

Les troupes allemandes pénètrent dans le territoire national le 4 août 1914 au petit matin<sup>114</sup>. Dès cet instant, le génie détruit systématiquement tous les ponts sur la Meuse à l'exception de ceux de la ville de Liège. Cette dernière, au cœur d'une position fortifiée de 12 forts, construits en 1888 sous les ordres du Général Brialmont<sup>115</sup>, est prise le 7 août. Malgré cela, les différents forts résistent à l'avancée allemande. L'envahisseur, surpris par la résistance opiniâtre des bataillons de forteresse, s'emploie à la destruction systématique des places fortes au moyen d'obusiers lourds dont le calibre de 210 mm était de loin supérieur à ses homologues de 1888<sup>116</sup>.

Arrivée à bout des derniers nids de résistance liégeois, le 16 août, l'armée allemande se rue sur Namur qui tombe à son tour le 24<sup>117</sup>. L'armée belge se replie en bon ordre sur le réduit national d'Anvers, où elle devra résister à la force d'invasion jusqu'à l'arrivée des garants de sa neutralité. Il est à remarquer ici qu'il n'existe pas de plan pour « l'après Anvers » car les autorités militaires tenaient pour acquis la rupture du siège par l'arrivée massive de troupes mobilisées par les alliés durant la phase de retardement que devait effectuer notre armée dès la violation de notre sanctuaire national<sup>118</sup>.

Ce bastion inexpugnable possède, cependant, de nombreux défauts structurels : ouvrages inachevés, souvent réparables et inadaptés à la puissance de feu adverse, ne disposant pas d'assez de pièces ou de munitions pour pouvoir se défendre efficacement face à l'armée allemande. C'est pourquoi, dès l'entrée en guerre, ces forts sont renforcés dans la hâte par le génie stationné dans la ville. La pression allemande tend cependant à se faire moins forte : l'essentiel de l'effort, conformément au plan Schlieffen-Moltke, devant s'exercer au sud face à l'armée française et au corps expéditionnaire britannique. À cette fin, et dans l'espoir d'une victoire décisive, le haut commandement allemand ne laisse qu'une simple armée d'observation devant Anvers. Cette brève période de relâchement est mise à profit par nos troupes pour s'établir sur le Rupel et la Nèthe afin de protéger la ville.

Une fois leur position renforcée, les Belges font, le 25 août, une sortie afin de

---

<sup>114</sup> COLLIGNON, J.-M., *1914-1918. Contexte et commentaire*, Namur, 1995, p. 32.

<sup>115</sup> MIGNOLET, P et SCARNIET, V., *Le génie belge à la veille de la Grande Guerre, 1911-1914*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014, p. 77.

<sup>116</sup> WENKIN, H., *1914-1918, l'héroïsme des belges, t. 1 : L'épopée du fort de Loncin*, Longlier, 2018, p. 156.

<sup>117</sup> COLLIGNON, J.-M., *Op. cit.*, p. 32.

<sup>118</sup> GIRALDO, R., *Histoire du génie militaire belge : le génie pendant la Première Guerre Mondiale et l'entre-deux-guerres jusqu'en 1936*, Jambes, 2010, p. 11.

menacer le flanc droit de la *Landwehr* et tenter de ralentir l'afflux de troupes fraîches qui pourraient nuire gravement à nos alliés déjà fortement éprouvés par la bataille de la Sambre et de Mons. Les succès, bien qu'au rendez-vous, demeurent limités. Pour conserver ces faibles acquis et constatant que l'attention allemande demeure tournée vers la Marne et Paris, l'armée belge se lance, entre le 9 et le 12 septembre dans une nouvelle offensive mais dont les résultats restent modestes. Tout au long de cette période, le génie divisionnaire suit vaille que vaille les différents bataillons d'infanterie et d'artillerie dont il doit assurer la mobilité et, le cas échéant, la retraite, changeant régulièrement de cantonnement, travaillant sans relâche, souvent jusqu'à l'épuisement<sup>119</sup>.

Cependant, dès le 13 septembre, l'armée d'observation voit ses effectifs et son armement se renforcer de manière telle qu'à partir du 28 septembre, elle commence à bombarder Anvers. La puissance de feu est écrasante et n'a encore jamais été rencontrée jusqu'alors par nos auteurs. Cette dernière a un effet psychologique d'autant plus important sur le corps du génie qu'un grand nombre des officiers d'active avaient participé activement à leur érection. Ce découragement est prégnant dans le témoignage d'Émile Badoux – alors capitaine en second du bataillon divisionnaire de la 2<sup>e</sup> D.A. – qui, invité par le commandant du fort de Wavre – Sainte-Catherine, vient constater le résultat des derniers bombardements qu'a subis l'ouvrage :

*« J'en demeurais anéanti .Une partie du flanc gauche des tritoyes, avec les affûts et les canons de casemates, était renversée dans le fossé de gorge , la poterne en capitale était trouée et partiellement fermée par un gros tas de décombres provenant des voûtes (ce béton m'a paru pulvérisé, les éléments constitutifs semblaient être aussi désagrégés qu'un mélange à sec de pierraille et de sable), le corridor de fond du bâtiment principal était encombré de débris de toutes sortes, les portes blindées des débouchés pour l'infanterie étaient arrachées et tordues et enfin dans un local du front de tête, un obus de 420 mm avait traversé la voûte sans éclater, avait pénétré dans les fondations et en explosant avait arraché de larges tranches de béton aux deux piédroits et me paraissant, lors de ce coup d'œil rapide, avoir produit un affaissement de la tête de voûte.*

*Ceux qui ont peiné, comme je le fis durant cinq ans, pour édifier un fort voisin et qui avaient mis toute leur foi dans la solidité de ces ouvrages comprendront, peut-être la*

---

<sup>119</sup> MIGNOLET, P et SCARNIET, V., *Op. cit.*, p. 14.

*douleur qu'un tel spectacle me causa. »*<sup>120</sup>

Face à l'écrasante puissance de feu allemande et l'impossibilité pour nos alliés britanniques et français de mettre fin au siège, l'armée belge, le roi et son gouvernement, sont contraints de se replier derrière la rive gauche de l'Escaut le 6 octobre<sup>121</sup>. Le 12, nos troupes traversent l'Yser. Le 15, le roi proclame dans son ordre d'armée : « *La ligne de l'Yser constitue notre dernière ligne de défense en Belgique et sa conservation est nécessaire pour le développement du plan général des opérations. Cette ligne sera donc tenue à tout prix.* »<sup>122</sup> L'armée belge, sous équipée et à court de munitions, est dans un piteux état. L'option d'une inondation de la plaine environnante, effectuée entre le 21 et le 22 octobre, le long de la ligne de chemin de fer Nieuport-Dixmude est donc envisagée afin d'enrayer la progression du rouleau compresseur allemand<sup>123</sup>. La parade rencontre les effets escomptés, le front se stabilisera durant 4 longues années, mais notre armée avait cessé d'être, d'après les mots de Louis Tasnier<sup>124</sup> et Raoul Van Overstraten<sup>125</sup> dans *La Belgique et la Guerre*, « *un instrument de combat, même défensif : la supériorité des moyens matériels de l'ennemi avait acquis sur elle une emprise invincible. Elle était arrivée à l'état de lassitude devant lequel l'autorité et la discipline abdiquent* »<sup>126</sup>.

## **2 Utilisation et rôle du génie dans la marche en retraite**

Afin de comprendre quelles ont été les modalités d'utilisation des différents bataillons du génie d'armée, il est important de dresser un premier constat sur la situation initiale de l'armée lors de la déclaration de guerre. Et ce, afin de comprendre comment l'arme s'est évertuée à remplir son rôle durant la lente retraite de nos troupes de Liège jusqu'à l'ultime réduit national de l'Yser.

---

<sup>120</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia aanvulling*, Boite 20/1, n° 4, *Badoux Emile : Mémoire d'un commandant de compagnie du Génie Divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 9-10.

<sup>121</sup> MIGNOLET, P., *Un autre regard sur les inondations de l'Yser*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014, p. 7.

<sup>122</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *La Belgique et la Guerre. Tome III : Les opérations militaires*, Bruxelles, 1923, p. 176.

<sup>123</sup> REGUENT, R., *Les inondations du front belge, 1914-1918*, Paris-Bruxelles, 1929, p. 19.

<sup>124</sup> Lieutenant colonel B.E.M., chef de section à l'État-Major général de l'armée et chargé de cours à l'École de guerre.

<sup>125</sup> Major d'artillerie B.E.M., officier d'ordonnance du Roi et professeur d'Histoire militaire à l'E.R.M.

<sup>126</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *Op. cit.*, p. 177.

## 2.1 Une armée belge en pleine restructuration

Comme nous l'avions exposé plus avant, la Grande guerre surprind notre armée en pleine réorganisation. Cette dernière – qui ne devait porter ses fruits qu'en 1920 en portant les effectifs du corps mobilisable pour l'armée de campagne à 180 000 hommes – avait fragilisé de manière importante le fonctionnement des différentes armes ; la réforme n'avait encore que peu d'application pratique mais avait momentanément affecté les différents régiments qui ne disposaient ni des effectifs ni du matériel nécessaire à leur bon fonctionnement<sup>127</sup>. Cette situation est d'autant plus marquée, au sein des troupes du génie, que le dédoublement des bataillons de l'arme au sein des différentes D.A. ne fut pas suivi par un dédoublement du matériel roulant mis à la disposition des différents détachements. De plus, le matériel en dotation était insuffisant voire, dans certains cas, suranné – pour le génie des divisions d'armée, les voitures mises à disposition des cinq compagnies de 1913 furent réparties entre les six bataillons à deux compagnies de 1914<sup>128</sup> – ce qui obligea l'arme à avoir recours à la réquisition d'engins civils qui ne comblent que partiellement ce déficit sans pour autant fournir d'apport qualitatif notable. A ce sujet, Émile Badoux mentionne le 19 août 1914 :

*« Mon charroi était fort hétéroclite : une seule voiture réglementaire, deux voitures du type « brasseur », une immense voiture de déménagement et un chariot bâché de maraîcher. »*<sup>129</sup>

Ce matériel, détourné de sa fonction première, était inadapté aux réalités de la guerre et constituait un grave handicap pour les unités qui en avaient l'usage. En effet, souvent sujet aux pannes ou à l'enlisement en terrain peu praticable, il est souvent abandonné, non sans grand regret, par leur propriétaire. Cette pratique est rendue d'autant plus difficile que la retraite effrénée de l'armée, couplée à la pression constante de la *Landwehr* qui la talonne, rend vaine toute entreprise de réparation, de dépannage ou de remplacement. Dans ces conditions, les unités combattantes du génie ne peuvent que regarder, impuissantes, le grignotage progressif de leur parc qui limite inexorablement,

---

<sup>127</sup> DE VOS, L., *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 1996, p. 21.

<sup>128</sup> HALON, M., *Histoire du génie militaire belge de 1870 à 1914*, Jambes, 2004, p. 44.

<sup>129</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvulling*, Boite 20/1, n° 4, *Badoux Emile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 2.

et ce malgré l'important réseau de voies ferrées qui veine notre pays, leur capacité de projection et leur efficacité au sein des différents secteurs dont elles ont la charge. Face à ce constat, l'impératif de maintenir en état un maximum de véhicules demeurait une préoccupation constante des officiers sur le théâtre des opérations. En effet l'abandon d'un d'entre eux signifiait bien souvent, pour les unités du génie, la perte de vivres ou du matériel plus encombrant et plus difficilement transportable qui était nécessaire pour la mise en œuvre de certains travaux. Un tel choix étant, en particulier pour l'arme, lourd de conséquence, les unités s'exposaient dangereusement aux coups de l'adversaire, pour un résultat parfois décevant, car comme le constate Émile Badoux, alors confronté à l'enlèvement de son charroi dans la forêt de Tremeloo :

*« Ces opérations avaient demandé beaucoup de temps et le soir tombait dans les bois. Les coups de feu éclataient autour de nous, nous nous sentions seuls et il fallut, coûte que coûte, abandonner l'espoir de sauver notre dernier chariot que nous abandonnâmes, mais bien à regret ; d'autant qu'il contenait, entre autres, de précieuses réserves de vivres. »*<sup>130</sup>

À ces contraintes d'ordre fonctionnel, s'ajoute l'absence criante de cadres du fait que très peu d'intellectuels avaient effectué leur service militaire avant l'introduction de la conscription généralisée. Dès lors, l'armée belge ne compte à l'entrée en guerre, que 3 657 officiers d'active, auxquels s'ajoutaient 300 à 400 officiers de réserve, pour les 200 000 hommes que compte l'armée de campagne en ce chaud été de 1914<sup>131</sup>. De plus, la moyenne d'âge pour les commandants de compagnie oscille autour de 50 ans et de 53 pour les commandants de bataillon<sup>132</sup>. Cet état de fait est bien entendu inadapté aux rugueuses conditions de vie qu'exige une campagne militaire, ce qui a pour conséquence qu'une partie de ces derniers sera remplacée dès les trois premiers mois de la guerre.

Au sein de l'arme du génie, le Ministre de la Guerre Charles de Broqueville dresse, lors de la séance parlementaire du 17 mars 1914, le constat suivant :

---

<sup>130</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalía aanvulling*, Boîte 20/1, n° 4, *Badoux Emile : : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 3.

<sup>131</sup> DE VOS, L., *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 1996, p. 21.

<sup>132</sup> SIMOENS, T., *Het belgisch leger* dans DE VOS, L., SIMOENS, T., WARNIER, D., e.a., *14'-18' : Oorlog in België*, 2° éd., Louvain, 2014. p. 39.

« Les effectifs organiques du génie avant la réorganisation comportaient 29 officiers supérieurs, 75 capitaines, 71 lieutenants et sous-lieutenants. En réalité, les officiers existants se dénombrèrent comme suit : 29 officiers supérieurs, 75 capitaines, 17 lieutenants et sous-lieutenants. Il y avait donc une pénurie considérable de lieutenants et de sous-lieutenants : 21 officiers manquaient, c'était une situation désastreuse.

Dans la réorganisation, on a pallié à ce grave défaut par la création d'adjudants chefs de peloton. Les cadres du génie réorganisés comportent : 50 officiers supérieurs, 75 capitaines, 71 lieutenants et sous-lieutenants, 29 adjudants.

Il y a actuellement à l'activité : 27 officiers supérieurs, 77 capitaines, 47 lieutenants et sous-lieutenants.

Il manque donc vingt-quatre unités à l'effectif des officiers du génie. On est donc parvenu à réorganiser les troupes du génie, qui ont été cependant considérablement augmentées, sans accroître le déficit en lieutenants et sous-lieutenants. »<sup>133</sup>

Afin de combler temporairement ce manque de cadres, le haut commandement promeut quelques officiers issus de l'infanterie à des postes requérant une connaissance technique moindre, telle qu'au sein du service des sapeurs ou des pontonniers. Cependant, cette « solution temporaire » fait long feu. En effet, le Ministre de la Guerre, par ses préjugés au sujet du rôle des pionniers, néglige le fait que c'est à ces unités qu'incombe la lourde tâche de détruire les différents ouvrages d'art ou de rendre impraticables les voies de communications<sup>134</sup>. Ces « interruptions profondes » relèvent d'une haute connaissance technique : nécessitant l'utilisation d'explosifs, elles doivent être effectuées par des unités spécialisées et ce en dehors ou au contact de l'ennemi<sup>135</sup>. Enfin, cette mesure ne parvient qu'à masquer pour un temps, aux yeux des autorités politiques, le déficit important parmi les plus bas échelons de la hiérarchie. La situation est telle qu'en 1923, le lieutenant-colonel Tasnier et le Major Van Overstraeten esquissent le constat suivant :

« Le génie belge avait un corps d'officiers aussi brillants qu'introuvables et qui

---

<sup>133</sup> CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS, *Session plénière de 1914 : Session du 17 mars 1914* dans Plenum, [https://sites.google.com/site/bplenum/proceedings/1914/k00291566/k00291566\\_16](https://sites.google.com/site/bplenum/proceedings/1914/k00291566/k00291566_16), p. 17 (consulté le 19 juillet 2020).

<sup>134</sup> MIGNOLET, P et SCARNIET, V. , *Le génie belge à la veille de la Grande Guerre, 1911-1914*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014, p. 75.

<sup>135</sup> DEGUISE, V., *La fortification passagère en liaison avec la tactique*, Bruxelles, 1897, p 237.

*ne suffisaient pas aux multiples attributions de l'arme sauf par la diversité de leurs aptitudes et par un esprit d'initiative unanimement reconnu. »*<sup>136</sup>

## 2.2 Le rôle retardateur du génie

Cette situation est d'autant plus problématique pour l'arme que « *la surveillance des travaux doit être constante ; le sous-officier se fait aider par le ou les caporaux mis, le cas échéant, à sa disposition ; il ne peut jamais perdre de vue que le travailleur n'est qu'un outil et que le chef d'atelier – à savoir le sous-officier ayant reçu de l'officier directeur des indications concernant la nature et le lieu d'exécution de sa tâche – est toujours le seul responsable de l'exécution des travaux* »<sup>137</sup>. Le but de ces derniers, durant les premières semaines du conflit est essentiellement de ralentir l'élan initial de l'armée allemande. Dans cette optique, le génie détruit, de manière presque systématique, les ouvrages d'art et les voies de communication (routières et ferroviaires), renforce à la hâte les différentes positions fortifiées du pays et établit des lignes de défense passagère pour l'infanterie au fur et à mesure de sa retraite<sup>138</sup>. Ces tâches, par leur étendue, demandent une importante dépense de moyens humains et matériels. Or, comme nous l'avons souligné plus haut, l'arme n'est pas en mesure de répondre efficacement à ces deux exigences. Les unités disponibles sont donc ballottées, en fonction des sollicitations, sur l'ensemble du secteur dont elles ont la charge, y effectuant vaille que vaille leur laborieuse « *besogne* » à un rythme d'autant plus effréné que la pression de la *Landwehr* se fait de plus en plus pressante au fur et à mesure de la campagne. Cette situation est d'autant plus dommageable pour le génie qu'une grande partie de ses missions de destruction doivent être réalisées par un personnel technique. Ces dernières s'effectuent bien souvent, comme le mentionne Gaspard Vansamilliette, au dernier moment et, de fait, au contact direct de l'ennemi sous peine de ne plus pouvoir l'arrêter<sup>139</sup> :

*« Nous recevons l'ordre de battre en retraite. Nous passons sur le pont de l'Escaut, passage très dangereux. Les shrapnels et les balles tombaient drus sur le pont. Nous suivons le chemin de fer. Le Major demande de la bonne volonté pour défendre le*

---

<sup>136</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *La Belgique et la Guerre. Tome III : Les opérations militaires*, Bruxelles, 1923, p. 56.

<sup>137</sup> *Manuel aide-mémoire à l'usage du sous-officier du génie en campagne*, Paris, 1915, p. 7.

<sup>138</sup> DEGUISE, V., *Op. cit.*, Bruxelles, 1897, p. 238.

<sup>139</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919, p. 19.

*pont. Nous nous présentons à une dizaine. C'était pour sauver deux compagnies d'infanterie du 14e qui étaient restées en arrière. Les deux compagnies passent à temps, puis après, on tâche de faire sauter le pont. Pas moyen, les fils étaient coupés par les shrapnels. Le pont était miné avec pile électrique, il y avait 225 kg de tolite. Nous restons à trois sur le pont. Un des hommes de l'infanterie était justement tombé au milieu du pont. Mes deux camarades vont le chercher tandis que moi je tirais sur les maisons qui étaient de l'autre côté du pont. Les Allemands étaient dans les maisons. J'étais couché à plat ventre sur le pont. Tout de même ils ont réussi et puis nous partons en arrière poursuivis par les balles. »<sup>140</sup>*

L'incapacité d'endiguer le flot allemand occasionne également un important manque de communication entre le commandement et les officiers. Ce dernier, couplé aux mouvements incessants du front, est d'autant plus préjudiciable aux hommes du génie qu'il les expose inconsciemment au feu ennemi comme ami<sup>141</sup>. De plus, il semblerait, selon les observations d'Émile Badoux que les unités du génie sont souvent morcelées au sein des divers échelons des divisions d'infanterie qui ne savent qu'en faire. Dans ce contexte, les différents pelotons mis à disposition, privés de leur commandant, sont utilisés « *comme de simples tirailleurs ou employés dans des tâches techniques d'une utilité douteuse* »<sup>142</sup>. Cette situation, ajoutée au manque de communication sur les réels objectifs à réaliser, cause de nombreux torts à l'arme. Car, en plus d'occasionner des pertes évitables au sein de ses rangs, elle participe activement à l'amenuisement du matériel mis à la disposition de la troupe, « *beaucoup d'hommes utilisés comme tirailleurs lors du premier engagement, sans avoir été avertis au préalable de cette mission et étant gênés aussi par un lourd havresac [pesant environ 24,87 kg]<sup>143</sup> sur lequel était encore arrimé l'outil portatif, abandonnèrent, outil et sac sur le champ de bataille* »<sup>144</sup>.

---

<sup>140</sup> MUSÉE DU GÉNIE, *Fonds 14-18*, Boîte 3, *Vansamilliette, Gaspard : journal de la campagne de 1914-1918*, 4/09/1914, p. 4.

<sup>141</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalía anvulling*, Boîte 20/1, n°4, *Badoux Emile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 6.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>143</sup> LIERNEUX, P., réd., *L'armée belge dans la Grande Guerre : uniformes et équipements*, Bruxelles, 2015, p. 88.

<sup>144</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalía anvulling*, Boîte 20/1, n°4, *Badoux Emile : Op. cit.*, p. 4.

### 3 Les premières expériences de guerre

Le géniaque, comme ses confrères des autres armes souffre de la faim et de la chaleur, des longues marches et de la puissance du feu allemand. Cependant, la guerre que connurent les hommes du génie est sensiblement différente de celles des autres armes.

En effet, l'arme n'a pas dû combattre directement l'adversaire, bien que cette pratique eut cours durant cette première phase comme nous l'avons mentionné plus haut. De fait, l'homme du génie est relativement peu exposé aux dangers qu'encourt un fantassin. Cette situation, bien qu'elle puisse présenter quelques rares avantages, est contrebalancée par l'important effort que doivent fournir les différentes unités afin de réaliser, et ce le plus rapidement possible, les préparatifs éphémères qu'on leur commande.

Dans une telle situation, les soldats du génie connaissent deux expériences majeures : la fatigue et l'abandon.

#### 3.1 La fatigue

La fatigue ressentie est avant tout physique. En effet, dès le commencement des hostilités, les unités du génie doivent répondre rapidement aux différentes sollicitations dont elles font l'objet. Ces dernières consistent principalement, comme nous l'avons mentionné plus avant, en des travaux de force tels que la construction de lignes de tranchée pour accueillir l'infanterie, le renforcement des défenses extérieures des forts, le dégagement des champs de tir, la destruction d'ouvrages d'art ou de route, ... et ce dans un laps de temps de plus en plus court du fait de l'implacable avancée germanique. À cette situation déjà difficile s'ajoutent les difficultés de ravitaillement dont les effets sont accentués par les températures caniculaires de l'été 1914. Ces circonstances pénibles sont particulièrement perceptibles dans le témoignage de Gaspard Vansamillette qui mentionne régulièrement, dans le courant du mois d'août, l'intense chaleur rendant l'atmosphère insupportable car, bien souvent, lui et ses hommes n'ont pas la possibilité de s'hydrater régulièrement. À ces conditions déjà ardues, s'ajoute l'importante quantité de poussière qu'ils produisent en réalisant les travaux défensifs, les rendant, selon les mots de Vansamillette, « *noirs de poussière* »<sup>145</sup>. De plus, du fait de l'étendue des secteurs à parcourir, les hommes ne récupèrent que difficilement de leur longue journée de labeur

---

<sup>145</sup> MUSÉE DU GÉNIE, *Fonds 14-18*, Boîte 3, *Vansamillette, Gaspard : journal de la campagne de 1914-1918*, 11/09/1914, p. 2.

ou de marche, constamment menacés par l'avancée allemande. À cette situation s'ajoute l'absence criante de renseignements quant à la progression des adversaires qui, couplée aux fréquentes marches nocturnes, débouche parfois sur des situations cocasses comme celle que mentionne Émile Badoux le 10 septembre à Betekom (dans le Brabant flamand) :

*« La nuit tombe, nous n'avons pas le moindre renseignement sur la bataille, laissant le soin de nous éclairer à mon chef direct que le hasard des événements a amené à mes côtés et après avoir logé mes hommes et placé quelques sentinelles aux entrées du village, je m'étendis sur le foin dans une grange, réchauffée par l'haleine tiède de mon cheval qui partageait mon heureux sort.*

*Vers 23 heures, je suis brusquement réveillé. Il paraît que nous nous trouvons en avant du réseau de protection d'un régiment de grenadiers ! La nuit est d'encre, on se cogne aux murs, nous appelons et rassemblons péniblement nos hommes qui nous répondent par des jurons bilingues. »<sup>146</sup>*

À cette fatigue physique s'ajoute une fatigue mentale. Cette dernière n'est pas directement mentionnée dans nos écrits mais transparaît plus particulièrement chez Gaspard Vansamilliette. Ce dernier signale, à de nombreuses reprises, que son travail est interrompu de manière de plus en plus régulière par l'avancée de la *Landwehr*. Ce récit témoigne du stress intense que subissent les hommes du génie, et notre auteur en particulier. En effet, les géniaux, dont une partie provient du civil et n'a pas satisfait au service militaire, ne sont pas en mesure de faire face à l'écrasante puissance de feu adverse, les obligeant à battre précipitamment en retraite abandonnant arme et matériel<sup>147</sup>. Cette situation est d'autant plus difficile à supporter que les unités du génie sont, comme nous l'avions mentionné plus avant, morcelées et privées du soutien moral et tactique de leurs officiers. De plus, cet état est aggravé par les coups de butoir de l'armée allemande. Ces derniers isolent d'autant plus ces petites sections, qu'ils empêchent tout renseignement fiable sur la situation de l'unité mère, les contraignant à

---

<sup>146</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia aanvulling*, Boite 20/1, n° 4, *Badoux Emile : Mémoire d'un commandant de compagnie du Génie Divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 6.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 4.

errer dans le secteur sous le contrôle de leur bataillon à sa recherche<sup>148</sup>. Cet état de fait couplé à la crainte constante d'être rattrapés par l'adversaire pèse fortement sur les nerfs des géniaux, et ce, jusqu'à l'Yser.

### 3.2 *L'abandon*

Tout au long de la lente retraite vers l'Yser, le génie dut, comme nous l'avons mentionné plus haut, segmenter ses effectifs déjà fortement restreints. Cette situation est d'autant plus mal vécue que l'arme souffre d'un criant manque d'officiers subalternes, contraignant les géniaux à exercer leur art en quasi-autonomie. Ce sentiment est d'autant plus renforcé que les différentes armes semblent, dans nos témoignages, ne savoir que faire de ces petites entités qui les encomrent, n'hésitant pas à les mettre à disposition des unités britanniques, et ce, alors qu'aucun cours de langue n'était dispensé à cet égard durant le cursus des officiers<sup>149</sup>, renforçant ce ressentiment. En effet, comme le mentionne Emile Badoux :

*« Le 6 octobre [ ... ] nous apprenions que nos troupes du génie étaient adjointes à des troupes anglaises. Nous manquions de fusils et de cartouches, nous n'avions pas la moindre notion de la situation et nous étions liés à des troupes étrangères ! Il fallait aviser !*

*Quelques gaillards débrouillards furent envoyés d'urgence nous chercher à l'arrière ce qui nous manquait et, ma foi, nous fûmes rapidement pourvus de tout le nécessaire. Restait à nous éclairer !*

*Le commandant et moi nous rendîmes à la recherche du chef anglais, mais sans interprète, il nous fut bien difficile de découvrir le gîte de notre maître du moment. »<sup>150</sup>*

De plus, les unités du génie, par leur fonction retardatrice, sont les dernières à quitter les théâtres d'opérations dans lesquels elles sont aux prises avec l'ennemi et ce afin de favoriser la retraite des troupes amies tout en retardant l'avancée de l'ennemi<sup>151</sup>.

---

<sup>148</sup> MUSÉE DU GÉNIE, *Fonds 14-18*, Boîte 3, *Vansamilliette, Gaspard : journal de la campagne de 1914-1918*, 24/10/1914, p. 11.

<sup>149</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boîte 20/1, n° 4, *Badoux Emile : Mémoire d'un commandant de compagnie du Génie Divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 12.

<sup>150</sup> *Ibid.*

<sup>151</sup> PAUWELS, G., *De Belgische genietroepen van de Eerste Legerdivisie achter het Ijzerfront (1915-1918)*, E.R.M., 2009 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et

Dans ce cas de figure, les différentes sections doivent être couvertes par l'infanterie<sup>152</sup>. Or, bien souvent, cette dernière reflue en désordre, obligeant les géniaux à effectuer leur tâche sous une pluie de projectiles, totalement exposés au feu nourri de l'adversaire.

Enfin, l'état du parc automobile ne favorise en rien la possibilité pour la troupe de suivre efficacement le train des autres unités dont elle doit assurer la mobilité, ce qui accentue ce sentiment de délaissement. En effet, le charroi, trop hétéroclite, ne permet pas aux troupes du génie de suivre la cadence car, en plus, elles luttent constamment pour tenter de maintenir l'effectif de leur flotte au plus haut, ce qui les oblige à abandonner leur véhicule au dernier moment, les coupant de tout soutien éventuel en cas d'attaque soudaine de l'adversaire.

## 4 Conclusion

Lors des premiers mois de la campagne, le génie eut pour principale tâche d'assurer la libre circulation des troupes belges tout en contraignant celles de la *Landwehr*, et ce, au travers de destructions ou d'obstructions diverses des voies de communication. À cela s'ajoute le renforcement ou l'amélioration de certaines positions défensives, tant autour des forts que dans les différents secteurs que contrôlait notre armée en retraite.

Cependant, l'arme en pleine restructuration peine à répondre à ces différents objectifs. En effet, son parc est en piètre état et à peine renforcé par les réquisitions, ce qui réduit progressivement sa marge de manœuvre au fur et à mesure que l'état se resserre autour du réduit national d'Anvers. De plus, les cadres subalternes, faméliques, ne permettent pas une mise en œuvre efficace des pelotons dans les différents secteurs que contrôlent les D.A. auxquelles ils sont rattachés. À cela s'ajoute la pression constante et soutenue de l'envahisseur qui empêche toute réorganisation progressive des unités belges alors sur la défensive.

Cette situation débouche sur une paralysie progressive des différentes unités du génie, qui voient leur capacité de mouvement se réduire drastiquement au fur et à mesure des pertes occasionnées au matériel roulant. Ce dernier – majoritairement détourné de son utilité civile est, donc, inadapté aux exigences tactiques de l'arme – est sujet à de fréquentes pannes ou ne peut traverser des terrains difficiles. De fait, une grande partie

---

Militaires), p. 56.

<sup>152</sup> DEGUISE, V., *La fortification passagère en liaison avec la tactique*, Bruxelles, 1897, p. 238.

des véhicules est abandonnée à contrecœur avec les vivres ou le matériel lourd et encombrant – difficilement transportable à dos d’homme ou de bête de bât et nécessaire pour des travaux de plus grande ampleur – qu’ils déplacent. Ces pertes sont d’autant plus critiques qu’il est impossible de les combler rapidement du fait de l’avance rapide de l’adversaire et de l’exode de la population.

À ce constat s’ajoute l’important manque de communication tant au sujet des objectifs que doivent remplir les géniaux que sur la situation réelle du front. Cette dernière demeure la principale préoccupation d’Émile Badoux qui s’insurge régulièrement sur ce flou qui l’empêche de diriger efficacement ses hommes, les contraignant à de longues marches ou certaines mésaventures, comme celle que nous avons mentionnée plus avant. Ces errements paraissent d’autant plus absurdes que l’armée allemande s’est lancée dans une véritable course contre la montre afin d’en finir au plus vite avec les armées française et britannique.

Cette stratégie favorise la désorganisation des différentes unités d’infanterie, occasionnant, par voie de conséquence, d’importants préjudices au génie. En effet, ces dernières, constamment mise à mal par un adversaire qui leur est supérieure, ne savent comment utiliser au mieux les petits effectifs de géniaux qui leur sont alloués, les transformant en simples fantassins ou en les congédiant vers d’autres échelons inférieurs de la hiérarchie voire, dans certains cas, en les mettant à disposition de troupes étrangères. Cette pratique empêche le corps des officiers de diriger efficacement leurs hommes ; en résulte un profond sentiment d’abandon au sein de la troupe.

Ce dernier est d’autant plus exacerbé que le génie doit, du fait de son rôle retardateur, être le dernier à quitter le champ de bataille. En effet, il lui incombe, sous la protection de l’infanterie, de détruire méticuleusement les voies de retraite. Ces actions sont capitales car elles empêchent toute poursuite et favorisent, théoriquement, une réorganisation plus rapide des unités mises à mal par les combats. Cependant, les géniaux doivent bien souvent assurer leur propre sécurité du fait que les fantassins, talonnés par l’armée allemande, refluent en désordre et peinent à se ressaisir. Ces conditions, source de stress, combinées au rythme effréné des travaux, des marches et de l’écrasante puissance de feu allemande, provoquent une intense fatigue tant psychologique que physique, minant insidieusement la force de travail de l’arme au moment même où le Roi en exige le sacrifice ultime.

## Chapitre 3. Le génie dans les boues de l'Yser

La campagne de 1914 constitue, pour l'ensemble des armées du front occidental, un choc. Pour la première fois, l'ensemble des innovations techniques de l'armement se heurte violemment aux tactiques surannées héritées du XIX<sup>e</sup> siècle. Face à ce déluge de fer et d'acier, et dans l'attente d'une évolution significative des tactiques, les soldats érigent progressivement, selon l'expression d'Hugues Wenkin, une « *immense toile d'araignée mortelle* »<sup>153</sup> s'étendant de la frontière suisse à la mer du Nord. L'essentiel de ces travaux, du fait de leur complexité croissante, deviennent progressivement l'apanage du génie. Or son action demeure, à l'heure actuelle, encore peu commentée.

En effet, les ouvrages généraux portant sur le premier conflit mondial ne retiennent de l'action du génie belge que les inondations salvatrices de la plaine de l'Yser. De fait, ils occultent l'important cheminement qu'emprunta notre armée, et à travers elle le génie, durant sa longue convalescence dans le dernier réduit national.

Afin de comprendre au mieux cette évolution, nous décrirons, dans un premier temps, les évènements qui permirent à l'armée belge d'amorcer sa lente métamorphose afin d'en comprendre l'impact sur les structures du génie. Dans un second temps, nous nous attellerons, grâce aux textes théoriques, à comprendre les rôles qu'endossent l'arme durant la guerre de position. Enfin, à la lumière de ces divers éléments et au moyen des différents témoignages qui nous sont parvenus, nous exposerons dans un troisième temps l'expérience de guerre des géniaques.

### 1 La stabilisation du front et ses conséquences

Fortement éprouvée par les premiers mois de la campagne et abandonnée par les garants de sa neutralité qui ne souhaitent pas briser le blocus d'Anvers, l'armée belge, en ce début d'automne 1914, se résout à quitter la protection toute relative de son réduit national. Cette ultime retraite s'effectue en bon ordre et, bien qu'elles se délitent dangereusement, nos troupes continuent à se défendre vigoureusement face à certaines divisions allemandes un peu trop entreprenantes.

Pourtant, l'heure est grave. L'artilleur constate, impuissant, la fonte progressive

---

<sup>153</sup> WENKIN, H., 1914-1918, *l'héroïsme des belges, t. 3 : La tranchée, toile d'araignée mortelle*, Longlier, 2018, p. 5.

de son stock et de son matériel, limitant sa capacité d'action et l'empêchant de défendre efficacement l'infanterie face au déluge de feu adverse<sup>154</sup>. Le fantassin et le géniaque – à bout de force, désorganisés, les nerfs mis à vif par les longues marches et soumis à la pression constante des unités de la *Landwehr*, qui font usage impunément de leur artillerie destructrice – ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes.

### 1.1 Automne 1914 : l'ultime sacrifice

Cette situation, qui n'a pas échappé au haut commandement et au Roi, n'est pourtant pas prise au sérieux par le généralissime Joffre<sup>155</sup>, qui doutant encore de notre loyauté et souhaitant profiter du coup d'arrêt de la Marne pour reprendre l'initiative, exige, le 9 octobre, que les troupes participent activement à la contre-offensive qu'il projette près de Lille afin de, à terme, réaliser l'enveloppement tant recherché de l'aile droite des armées allemandes<sup>156</sup>. Cette décision serait, cependant, le dernier clou dans le cercueil de l'armée belge. En effet, si cette dernière amorce une retraite progressive vers le secteur de l'Yser, c'est dans l'optique de se mettre sous la protection du corps expéditionnaire britannique ou des corps d'armée français, car comme le soulignent le lieutenant-colonel Tasnier et le Major Van Overstraeten :

*« La question qui se posait à la décision du Haut Commandement étant moins de choisir une position favorable pour recevoir un nouveau choc de l'ennemi, que de déterminer une zone qu'on pourrait atteindre avec l'espoir fondé de se procurer une semaine de répit et de tranquillité. [...] il fallait, pour quelques jours, échapper au cauchemar de la canonnade, respirer l'air des grands-routes, dormir tranquille, se recompter, renforcer les unités, reconforter les esprits et le moral. »*<sup>157</sup>

De plus, les positions qui nous étaient initialement assignées par le haut commandement français, entre Eerneghem et Cortemarck, exposaient dangereusement notre flanc droit : l'armée allemande d'Anvers, qui avait finalement succombé le 10

---

<sup>154</sup> DE SHAEPDRIJVER, S., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2004, p. 17.

<sup>155</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *La Belgique et la Guerre. Tome III : Les opérations militaires*, Bruxelles, 1923, p. 179.

<sup>156</sup> *Ibid.*

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 177.

octobre, s'ébranlait le long des deux rives de l'Escaut<sup>158</sup>. C'est pourtant dans ce secteur de 38 km de long que notre armée fit vaillamment face, à partir du 14 octobre, à un nouveau coup de butoir de la *Landwehr*. Malgré sa ferme résolution d'honorer ses engagements vis-à-vis de nos alliés, notre état-major se résigne, dès le lendemain, à initier un mouvement de retraite vers la région de l'Yser afin de se rapprocher des unités britanniques. L'objectif recherché est de resserrer le dispositif défensif des alliés et le secteur hautement stratégique du Pas-de-Calais. Cette décision, bien que déplorée par le haut commandement français, se révèle décisive dans la mise à mal du nouveau plan allemand. Ce dernier visait à anéantir, au moyen de la IV<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> armée, le corps expéditionnaire britannique et les corps français stationnés dans le secteur de Lille afin de s'ouvrir une voie royale vers le Pas-de-Calais et ses ports, détruisant les voies d'approvisionnement anglaises.

L'offensive allemande débute le 18 octobre, mais se heurte violemment à la résistance inattendue des troupes belges. Malgré ses succès initiaux, notre armée est au bord du précipice : « *les soldats étaient épuisés, leurs uniformes étaient en loques, et le manque d'eau potable les faisait souffrir ; plus d'un cinquième des effectifs belges était hors-service, et la plupart des pièces étaient hors d'usage* »<sup>159</sup>.

Le 25 octobre, dans une tentative désespérée d'endiguer l'avance irrésistible de l'adversaire, le haut commandement belge ordonne l'inondation de la plaine de l'Yser au moyen des eaux du Noordvaart.<sup>160</sup> Cette dernière, malgré quelques déconvenues, vient à point nommé enrayant définitivement, et ce dès le 30 octobre, une nouvelle offensive générale allemande. Nos assaillants contraints de se replier sur l'Yser ne gardent sous contrôle que quelques hauteurs : Stuivekenskerke, la ferme de Vicogne et la rive gauche de l'Yser au Sud du pont de Tervate jusqu'à l'actuel boyau de la mort (Dodengang). L'étendue, d'une longueur de 10 km et d'une largeur moyenne de 2 à 3 km, qui sépare l'Yser canalisé et le remblai du chemin de fer Nieuport-Dixmude, se mue en un terrain marécageux ou en un lac duquel émergent quelques fermes, relié à nos lignes par des passerelles, qui constituent des avant-postes très disputés<sup>161</sup>.

---

<sup>158</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *Op. cit.*, p. 179.

<sup>159</sup> DANSART, L., *La vie quotidienne au front sur base des archives de la 1<sup>ère</sup> D.A.*, E.R.M., 2008 (Mémoire de fin d'études en Histoire pour l'obtention du diplôme de master en Sciences Sociales et Militaires), p. 17.

<sup>160</sup> GIRALDO, R., *Histoire du génie militaire belge : le génie pendant la Première Guerre Mondiale et l'entre-deux-guerres jusqu'en 1936*, Jambes, 2010, p. 19.

<sup>161</sup> DE VOS, L., *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 1996, p. 59-60.

Cet état de fait demeure, dans l'esprit de nombreux observateurs étrangers, synonyme de privilège. En effet, les inondations de l'année 1914 forment un *no man's land* quasi ininterrompu<sup>162</sup> rendant impossible pour les deux antagonistes tout affrontement direct sur l'immense majorité du front et met l'armée belge à l'abri des éventuelles grandes offensives. Cependant, ces conclusions ne tiennent que rarement compte de la situation précaire dans laquelle se trouvent nos forces en cette fin d'année 1914. Les longs mois de campagne, l'épée allemande constamment plantée dans les reins, les ont presque réduites à l'impuissance. Saignées à blanc, elles ne pouvaient compter, le 10 novembre 1914, que sur 52 000 hommes (soit 44,25% de son effectif initial) dans un état affligeant : « *tout fait défaut, les cadres manquaient d'au moins 200 officiers, les stocks de munitions étaient inexistantes, l'artillerie transformée en ferraille, et les soldats, épuisés portaient sabots et uniformes déchirés* »<sup>163</sup>.

Cette situation s'ajoute au fait que l'essentiel des combats s'effectue en milieu aquatique. Cette particularité exerce une grande influence sur le dispositif défensif qui y est mis en place. En effet, alors que sur les autres secteurs du front, les tranchées sont essentiellement souterraines, celles du front belge sont surélevées, ce qui les expose davantage au tir de l'artillerie<sup>164</sup>. De plus, cette disposition pratique n'empêche pas les fréquentes inondations du dispositif qui, couplées à des températures faibles, entraînent sur les corps affaiblis par les privations et mal protégés par un uniforme inadapté à la réalité du terrain, de forts taux d'hospitalisation pour des cas de « pied de tranchée »<sup>165</sup>. En été, le paludisme fait des ravages à cause de la proximité de grandes étendues d'eau stagnante. La situation sanitaire est telle que, sur l'ensemble de la guerre, un belge sur trois mourra de maladie<sup>166 167</sup>. La gravité de ces éléments ne semble pas avoir été prise en compte par les états-majors de nos garants qui, désapprouvant notre retrait des grandes offensives, ne participent que mollement à la remise sur pied de notre armée, dont le moral, en cette fin d'automne 1914, est proche de 0.

En effet, bien qu'il marque un coup d'arrêt définitif à l'avancée allemande dans

---

<sup>162</sup> DEMOULIN, M., *L'entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle (1905-1918)* dans DEMOULIN, M., e.a., *Nouvelle histoire de Belgique. Volume 2 : 1905-1950*, Bruxelles, 2006, p. 156.

<sup>163</sup> DE SHAEPDRIJVER, S., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2004, p. 171.

<sup>164</sup> WENKIN, H., 1914-1918, *l'héroïsme des belges, t. 3 : La tranchée, toile d'araignée mortelle*, Longlier, 2018, p. 130.

<sup>165</sup> engelure sévère pouvant mener à l'amputation des membres atteints

<sup>166</sup> Ce ratio, pour nos alliés, n'est que de six pour un sur les autres théâtres d'opération du front occidental.

<sup>167</sup> DANSART, L., *Op. cit.*, p. 19.

ce secteur tout en permettant à nos forces de jouir d'un bref répit qu'elles appellent de leurs vœux depuis tant de semaines, le « miracle de l'Yser » peut s'apparenter à une victoire de la *Keiserher*. Car, conformément à l'enseignement de Moltke, « *l'affaiblissement de l'ennemi n'est pas la seule bonne façon de faire la guerre, il faut diriger l'attaque contre tous les moyens, toutes les ressources dont l'ennemi dispose : ses finances, ses chemins de fer, son ravitaillement et même son prestige* »<sup>168</sup>.

Notre armée, vaincue, discréditée aux yeux des alliés du fait de sa réticence à participer activement aux grandes offensives qu'ils pensent décisives, privée de son réduit national et de ses infrastructures industrielles, ne se relèvera que difficilement de sa première campagne. Pourtant, et bien que la situation soit critique en cette fin d'année 1914, la petite armée belge s'attache désespérément à ce dernier lambeau de territoire, attendant patiemment que le temps joue pour elle, tirant les conclusions de ses errances et préparant sa vengeance.

## 1.2 1915-1917 : une lente maturation

La priorité est cependant ailleurs : il faut, avant toute chose, « *s'atteler à un long travail de réorganisation et de reconstruction d'autant plus laborieux qu'il s'effectuerait dans le dénuement le plus total, en terre d'exil, lorsque les Alliés se trouveraient eux-mêmes aux prises avec les pires difficultés* »<sup>169</sup>.

### 1.2.1 La situation du front belge au lendemain de la bataille de l'Yser

En ce début d'année 1915, l'armée belge manque de tout : les rares stocks sauvés d'Anvers n'ont pas encore été débarqués. Cette situation est d'autant plus problématique que notre armée ne dispose plus des ressources industrielles nécessaires pour répondre, de manière efficace et autonome, aux différentes sollicitations du front. L'intendance militaire française ne parvenant pas à pallier efficacement à nos besoins immédiats, le gouvernement belge est contraint de passer des contrats avec des industriels français et anglais, dans un premier temps, puis américains<sup>170</sup>. Cette situation n'est pas idéale : les entreprises, déjà fortement sollicitées par l'effort de guerre de leurs nations respectives et

---

<sup>168</sup> PARK, R., *L'armée allemande : l'organisation militaire la plus parfaite du monde* dans *La documentation française : Les champs de Mars*, t. 2, n°12, 2002, p. 176.

<sup>169</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *La Belgique et la Guerre. Tome III : Les opérations militaires*, Bruxelles, 1923, p. 236.

<sup>170</sup> LIERNEUX, P., *Le soldat belge*, Bayeux, 2018, p. 11 (Collection 1914-1918).

ne parvenant qu'à grand peine à répondre aux nécessités sans cesse changeantes de la guerre moderne, ne parviennent pas à honorer leurs contrats, prolongeant la convalescence de nos forces. Cette dernière est d'autant plus accentuée que, du fait de l'invasion, l'armée ne peut compter sur les faibles infrastructures industrielles de la région de l'Yser et des quelques firmes mises à sa disposition dans les régions adjacentes. De plus, un grand nombre de ces entreprises souffrent d'une grave pénurie de main-d'œuvre, ce qui limite grandement leur participation<sup>171</sup>.

Dans de telles conditions, nos troupes, déguenillées et sous-équipées, souffrent de l'humidité dans un dispositif qui n'a de défensif que le nom, bien que le génie, avec le concours sporadique de l'infanterie, s'attelle à l'érection de cette ultime rempart depuis le début du mois d'octobre 1914.<sup>172</sup> Les fréquents mouvements de troupes, qu'avait occasionnés la bataille de l'Yser, empêchent, comme le déplore le capitaine commandant Émile Badoux, toute cohésion de l'ensemble tant en première ligne qu'à l'arrière du front:

*« La situation est lamentable. Les tranchées de la tête de pont et de la digue de l'Yser, les seules existantes d'ailleurs, ne renferment que des trous repoussants où doivent se terrer nos hommes ; la circulation en arrière de ces tranchées s'effectue dans la boue et l'eau. Les relèves doivent se faire à découvert faute de boyaux de communications.*

*Les abris n'existent pas, car ce ne sont pas des abris, que des trous dont le sol est recouvert de paille humide, dont la toiture est formée d'une couche de paille ou d'une vieille capote supportée par des vieux fusils français.*

*Tout proche de ces trous dans lesquels doivent vivre nos hommes de garde, des cadavres à peine recouverts d'une mince couche de terre. »*<sup>173</sup>

De plus, l'armée allemande, loin d'avoir été vaincue, continue à prélever, dans les quelques zones de contact du front, un lourd tribut sur nos effectifs déjà durement éprouvés.

---

<sup>171</sup> SIMOENS, T., *De chaos van het slagveld : het belgisch leger in de loopgraven 1914-1918*, Anvers, 2016, p. 103.

<sup>172</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *Op. cit.*, p. 236.

<sup>173</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia aanvulling*, Boite 20/1, n° 4, *Badoux Émile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 18.

## 1.2.2 Les grandes réorganisations et leurs conséquences

Pour faire face à cette situation, le haut commandement amorce, dès le début de l'année 1915, un lent processus de rationalisation des forces. Ces restructurations successives sont le fruit de l'incorporation progressive des contingents de volontaires et de miliciens de l'été 1914, des six levées issues des dernières parcelles de notre territoire et de l'étranger que viennent compléter les « évadés » de Belgique occupée<sup>174</sup> <sup>175</sup>. De cette manière, l'armée belge dépasse son effectif initial, alignant en septembre 1918 un effectif total de 221 000 hommes dont 168 000 composent l'armée de campagne<sup>176</sup>.

Cependant, il faut, dans un premier temps, renforcer les unités combattantes. En absence des premiers contingents de milice, les unités de forteresse, formées des classes les plus anciennes, sont dissoutes, leurs effectifs répartis entre les différentes armes<sup>177</sup>. L'excédent se voit offrir des postes dans des compagnies non combattantes, regroupées sous la dénomination de « troupes auxiliaires du génie »<sup>178</sup>. C'est à ces unités, sous la supervision des officiers du génie comme leurs homologues des *Pioneer battalions* britanniques<sup>179</sup> ou les unités territoriales du génie français<sup>180</sup>, qu'incombe la lourde tâche d'organiser et d'ériger l'impressionnant complexe routier de l'arrière-pays<sup>181</sup>. Composées initialement des soldats issus des classes antérieures à 1905, ces troupes voient leurs effectifs croître de manière exponentielle tout au long du conflit : leurs effectifs passent de 19 compagnies, au 1<sup>er</sup> février 1915, à 51 compagnies en janvier 1916, avant de connaître une lente décroissance, ne comptant plus « que » 42 compagnies à la fin de la guerre<sup>182</sup>. Cette diminution trouve son explication dans le fait que ces unités, à cause de la grave pénurie que traversent nos forces armées, ne sont pas armées. Cette situation, similaire dans l'armée britannique<sup>183</sup>, oblige les états-majors à les utiliser uniquement

---

<sup>174</sup> Soit un total, selon les estimations de Sophie de Shaepdrijver, de 130 000 hommes.

<sup>175</sup> DEMOULIN, M., *L'entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle (1905-1918)* dans DEMOULIN, M., e.a., *Nouvelle histoire de Belgique. Volume 2 : 1905-1950*, Bruxelles, 2006, p. 117.

<sup>176</sup> DE SHAEPDRIJVER, S., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2004, p. 171.

<sup>177</sup> SIMOENS, T., *Op. cit.*, p. 103.

<sup>178</sup> PAUWELS, G., *De Belgische genietroepen van de Eerste Legerdivisie achter het Ijzerfront (1915-1918)*, E.R.M., 2009 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et Militaires), p. 7.

<sup>179</sup> MITCHINSON, K., *Pioneer battalions in the great war. Organized and intelligent labour*, Barnsley, 1997, p. XV

<sup>180</sup> MUSÉE DU GÉNIE D'ANGERS, *Le rôle du génie dans la logistique de la bataille de Verdun, 1915-1916*, <https://www.musee-du-genie-angers.fr/support-pedagogique-histoire-technique-armee-angers/#consulter> (consulté le 10/08/2020).

<sup>181</sup> MITCHINSON, K., *Op. cit.*, p. XV.

<sup>182</sup> PAUWELS, G., *Op. cit.*, p. 8.

<sup>183</sup> Les hommes n'avaient reçu qu'une brève formation de fantassin, étant recrutés essentiellement pour leur

dans des secteurs éloignés du feu adverse. De plus, et à l'inverse des autres armées alliées, les hommes ne disposent pas des connaissances nécessaires pour effectuer des tâches trop techniques, telles que la construction de ponts ou de pontons, ce qui limite leur impact tactique<sup>184</sup>. Pourtant, comme nous l'avons mentionné plus en avant, la situation du front au lendemain de la bataille de l'Yser est telle que chaque division se dote, en plus de deux bataillons de génie à deux compagnies, de deux compagnies de troupes auxiliaires (soit un effectif allant de 500 à 600 hommes issus des classes de 1904 et 1905)<sup>185</sup>.

Pourtant l'instauration de ces unités fait rapidement l'objet de critiques dès décembre 1916. Ces doléances, peuvent, selon le sous-lieutenant Geert Pauwels, être résumées comme suit :

*« Outre le fait que les modalités de déploiement étaient limitées, il y avait le problème du faible moral des auxiliaires non armés des compagnies. Il s'est avéré que les auxiliaires se servaient parfois de leur statut pour échapper à toute tâche dangereuse et supposaient souvent qu'ils ne pouvaient plus être appelés aux armes. Cela créait déjà des désagréments pour les commandants, et la question a été posée de savoir quelle serait la valeur de ces troupes lors d'opérations ou de campagnes majeures. Le commandant de la première division de l'armée a donc proposé au G.Q.G. d'armer tous les hommes des troupes auxiliaires, qui appartenaient aux classes 1904 et 1905. Après tout, il était d'avis que si l'on comptait sur des volontaires issus des rangs des auxiliaires pour former une compagnie de génie régulière, la participation serait presque certainement triste. »<sup>186</sup>*

C'est pourtant ces mêmes unités d'auxiliaires qui formeront la base des bataillons des premiers régiments du génie d'armée. Cette nouvelle structure, instaurée à partir du printemps 1916, nécessite la mise en place, par D.A., d'un état-major régimentaire – composé de 3 officiers et de 15 sous-officiers – et de deux bataillons de pionniers – formés d'un état-major ayant sous son commandement une compagnie de pionniers, une de pionniers pontonniers, et une de pionniers-sapeurs<sup>187</sup>. Cependant, l'arme doit faire face à des sollicitations de plus en plus complexes auxquelles seule la science technique

---

valeur technique dans une armée caractérisée par le volontariat.

<sup>184</sup> PAUWELS, G., *Op. cit.*, p. 8.

<sup>185</sup> SIMOENS, T., *Op. cit.*, p. 103.

<sup>186</sup> PAUWELS, G., *Op. cit.*, p. 10.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 11.

de ses officiers est à même de répondre<sup>188</sup>. Or, comme nous l'avons mentionné plus avant, l'essentiel des officiers mis à sa disposition depuis le début de la guerre sont issus de l'infanterie. Cette solution temporaire atteint progressivement ses limites avec la fulgurante évolution de l'armement et, par voie de conséquence, des tactiques. Afin de pallier ce manque, l'armée belge ouvre, dès le 24 avril 1915, le Centre d'Instruction pour Sous-Lieutenants Auxiliaires du Génie (C.I.S.L.A.G.) Cette infrastructure a pour objectif de « *donner aux candidats<sup>189</sup> une instruction théorique et pratique les mettant à même d'appliquer en connaissance de cause les règlements techniques* »<sup>190</sup>.

L'arrivée progressive de ces nouveaux cadres permet, au cours des réorganisations successives de 1917 et 1918, une augmentation significative de ses effectifs<sup>191</sup> <sup>192</sup>. Cette évolution coïncide avec le renforcement progressif de notre dispositif défensif.

## **2 L'intervention du génie dans l'érection d'un nouveau système défensif**

Peu d'armées européennes avaient pris la réelle mesure de l'impact qu'aura le nouveau pouvoir d'arrêt de l'armement moderne sur les tactiques d'attaques héritées du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette réalité a pour conséquence, selon Hugues Wenkin, que du « *général au soldat, l'hécatombe des premiers mois de la guerre provoque un choc, celui de la prise de conscience que la révolution industrielle a irrémédiablement changé la façon de se battre* »<sup>193</sup>. Pourtant, les techniques de combat n'évoluent pas aussi vite que l'armement : elles sont sujettes à de nombreux tâtonnements, souvent sanctionnés violemment par le feu. Face à cette situation, et dans un esprit de conservation, les hommes vont chercher, dans un premier temps, à s'enterrer.

À l'origine simple position de retranchement individuel temporaire, la tranchée va devenir, suite à la stabilisation du front, un impressionnant système défensif. Par sa complexité, et bien qu'ils échoient habituellement à l'infanterie, le renforcement et

---

<sup>188</sup> *Le génie belge dans la Grande Guerre*, dans *Le courrier de l'Armée*, n° 685, 18 janvier 1920, p. 35.

<sup>189</sup> Ces candidats sont, originellement, sélectionnés au sein des sous-officiers ou de certains adjoints du génie mais aussi des ingénieurs ayant participé activement aux premières campagnes de l'armée belge. Par la suite, la sélection s'ouvrit aux volontaires de guerre porteurs d'un diplôme d'ingénieur des mines, du génie civil, puis aux soldats universitaires ayant effectué, au minimum, deux années d'étude.

<sup>190</sup> *Écoles d'officiers de l'Armée belge*, dans *Le courrier de l'Armée*, n°324, 30 septembre 1916, p. 1.

<sup>191</sup> Son pourcentage, selon l'étude de Tom Simoens, passe au sein de la 1<sup>ère</sup> D.A. de 2,20% en 1914 à 6,95% en décembre 1917.

<sup>192</sup> SIMOENS, T., *Op. cit.*, p. 147.

<sup>193</sup> WENKIN, H., *1914-1918, l'héroïsme des belges*, t. 3 : *La tranchée, toile d'araignée mortelle*, Longlier, 2018, p. 7-8.

l'entretien de ce dispositif vont progressivement devenir l'apanage du génie<sup>194</sup>. Ce dernier, doit constamment améliorer sa pratique aux nouveaux impératifs du front, devant composer à la fois, sur l'Yser, avec l'omniprésence de l'eau mais aussi le développement de l'aviation et de l'artillerie<sup>195 196</sup>.

## 2.1 L'organisation du terrain

Il faut, avant toute chose, permettre à nos forces de se maintenir sur l'ultime parcelle de notre sol national. Or en ce début d'hiver 1914, « à l'exception du providentiel remblai de 1m20 du chemin de fer Nieuport à Dixmude, de la digue de l'Yser entre la borne 16 et le confluent de Knocke, et de très modestes têtes de pont sur le canal de Loo, on peut dire qu'elles n'existaient que sur les croquis des états-majors »<sup>197</sup>.

La mise en œuvre et le renforcement des positions déjà existantes de cet ensemble incombent, cependant, prioritairement au fantassin<sup>198</sup>. Ce dernier doit également, dans un premier temps, construire les abris qui lui assurent une protection toute relative face à l'artillerie allemande.

Cette nécessité cause de nombreux torts aux unités du génie. En effet, du fait des graves pénuries dont souffre notre armée au début de sa sédentarisation, il n'est pas rare de constater des vols de matériaux de construction au sein même des dépôts ou des ponts et passerelles mis à la disposition du génie<sup>199</sup>. Leur détresse est telle que les soldats, n'ayant pas suffisamment de bottes en caoutchouc, entourent leurs chaussures ou les passerelles rendues glissantes par la boue, de sacs à terre ; ce détournement fait l'objet de nombreux rappels à l'ordre du haut commandement durant les premières années de la guerre de position<sup>200</sup>.

Le génie, bien que présent sur le front, est sollicité uniquement pour établir le tracé des positions de première ligne ou de retraite<sup>201</sup>, son intervention étant indispensable pour

---

<sup>194</sup> GIRALDO, R., *Histoire du Génie militaire belge : le Génie pendant la Première Guerre Mondiale et l'entre-deux-guerres jusqu'en 1936*, Jambes, 2010, p. 37.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>196</sup> Cette dernière a pour particularité la trajectoire parabolique de ses projectiles lui permettant d'atteindre n'importe quelle position retranchée.

<sup>197</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *La Belgique et la Guerre. Tome III : Les opérations militaires*, Bruxelles, 1923, p. 236-237.

<sup>198</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919, p. 133.

<sup>199</sup> PAUWELS, G., *De Belgische genietroepen van de Eerste Legerdivisie achter het Ijzerfront (1915-1918)*, E.R.M., 2009 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et Militaires), p. 22.

<sup>200</sup> GIRALDO, R., *Op. cit.*, p. 38.

<sup>201</sup> *Manuel aide-mémoire à l'usage du sous-officier du génie en campagne*, Paris, 1916, p. 93.

contrer les fréquentes inondations accidentelles ou du fait de l'ennemi qui menacent l'intégrité de nos défenses<sup>202</sup>. Cependant, sa principale participation aux premiers renforcements de notre dispositif défensif est à rechercher, particulièrement durant les premiers mois de la guerre de position, dans l'érection de nombreuses voies de communication en arrière des lignes : ces dernières formant les artères indispensables au cheminement tant des troupes que des matériaux de construction nécessaires au renforcement des abris sommaires de première ligne<sup>203</sup>. En effet, comme nous l'avons mentionné plus avant, l'armée belge n'avait pas anticipé, dans ses plans d'avant-guerre, la chute du réduit national d'Anvers. De plus, bien que la région de l'Yser offre de nombreux avantages défensifs, la nature de son sol ainsi que les nombreux cours d'eau et canaux qui l'irriguent constituent autant d'obstacles qui ralentissent grandement l'acheminement des matériaux de construction, des fournitures militaires et des hommes<sup>204</sup>.

## 2.2 Vers un renforcement du dispositif

Ces premiers travaux effectués, l'arme, en réaction à la puissance sans cesse décuplée de l'artillerie allemande, renforce sa présence en première ligne en introduisant, au cours de l'été 1915, les premières structures en béton armé. Cette transition, selon le capitaine du génie Collette, atteste d'une intégration, par l'ensemble des états-majors, des premiers enseignements des sanglantes campagnes de 1914 :

*« jusqu'à la guerre actuelle, l'utilisation du béton n'était prévue que pour les ouvrages préparés dès le temps de paix ; les règlements des différentes armées ne parlaient pas de son utilisation possible dans la guerre de campagne. »*

*La nécessité de donner aux troupes, sur les fronts stabilisés, une protection d'autant plus grande que la force destructive des engins augmentait, fit, dès 1915, envisager partout l'utilisation du béton dans les travaux.*

*En 1915, lorsque les Allemands firent paraître les « Enseignements de la guerre relatifs à la fortification de campagne », ils commencèrent à préconiser, pour une longue*

---

<sup>202</sup> MUSÉE DU GÉNIE, *Fonds 14-18*, Boîte 3, Vansamilliette, Gaspard : *journal de la campagne de 1914-1918*, 19/02/1915, p. 21.

<sup>203</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvulling*, Boîte 20/1, n° 4, Badoux Emile : *Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 6.

<sup>204</sup> *Ibid.*, p. 20.

*durée de combats de position, l'utilisation de couvertures en béton (de 50 cm à 1m) coulé sur une couche de rails de chemin de fer. [...]*

*De notre côté, [...] des notices ne faisaient qu'étendre aux ouvrages de fortifications de campagne l'utilisation du béton d'une manière sensiblement identique à celle que les expériences du temps de paix l'avaient fait adopter pour les ouvrages fortifiés préparés de longue date. [...]*

*Ce n'est cependant qu'en octobre 1917, que les prescriptions antérieures furent repensées, précisées et augmentées. »<sup>205</sup>*

Du fait de ces nouveaux enseignements et bien que l'infanterie demeure en charge de leur entretien, la construction et le renforcement des différentes positions fortifiées du front relèvent, dès 1915, uniquement des hommes du génie. L'ensemble des travaux de terrassement effectués tout au long de la guerre sur un front de 40 km de long, formé de plus de 400 km de tranchées et de boyaux de communication, a nécessité plus de 500.000 m<sup>3</sup> de béton<sup>206</sup>.

### **2.3 Un nouvel ennemi : l'aviation**

La mise en œuvre de ce chantier titanesque doit, cependant, être effectuée avec beaucoup de prudence et de discrétion. En effet, la majorité des abris bétonnés doivent être constitués d'un bloc de béton d'un seul tenant, dans une région où l'humidité est omniprésente. À cette contrainte climatique, s'ajoutent les fréquentes patrouilles aériennes de reconnaissance. Ces dernières, qui ont prouvé leur valeur à l'état-major allemand lors de la bataille du Tannenberg, demeuraient la principale hantise des soldats du génie.

Par leur action, elles les exposent au tir dévastateur de l'artillerie lourde car, comme le mentionne le capitaine du génie Collette dans la seconde partie de son cours de fortification :

*« il ne suffisait plus de se défiler aux vues obliques des observatoires terrestres ; il fallait encore éviter tout ce qui se révèle aux vues verticales de l'observateur en avion. L'emploi de photographies permet, en outre, de se rendre compte avec précision des*

---

<sup>205</sup> COLLETTE, *Cours de Fortification. 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> Divisions. 2<sup>e</sup> Partie. La Fortification pendant la guerre 1914-1918*, Bruxelles, 1920, p. 20.

<sup>206</sup> GIRALDO, R., *Op. cit.*, p. 59.

*modifications apportées à l'aspect du terrain par les organisations de la défense et de les étudier à loisir. De plus, les procédés stéréoscopiques permettaient d'avoir la sensation de relief et de percevoir à jour les procédés de camouflage trop simplistes. »*<sup>207</sup>

Afin de s'en prémunir, le G.Q.G. renforce progressivement, dès 1915, la compagnie des aviateurs, « *la supériorité aérienne étant la première condition du travail de l'aéronautique* »<sup>208</sup>. Cette nouvelle arme appartient, avant-guerre, à la 3<sup>ème</sup> compagnie spéciale du génie<sup>209</sup>. Active dès le début des hostilités, elle profite de ce regain d'intérêt pour prendre définitivement son envol à partir de mars 1915, échangeant son statut de compagnie des aviateurs pour celui d'aviation militaire. À partir de cet instant, elle ne cesse de croître, passant d'une vingtaine d'appareils en 1914 à plus de 200, le 11 novembre 1918, répartis dans 12 escadrilles, effectuant tant des missions de reconnaissance que de pointage d'artillerie ou de bombardement<sup>210</sup>.

Cependant, l'aviation allemande constitue tout au long de la guerre un adversaire redoutable. En réaction, l'armée belge s'inspire des nouvelles techniques de dissimulation mises au point dès le début de la guerre par l'armée de terre française. À cette fin, elle envoie en février 1916 un officier du génie et un groupe de spécialistes à la section de camouflage française du Groupe d'armée du Nord, stationnée à Amiens, afin de se familiariser avec ces pratiques innovantes pour l'époque et leur application concrète sur le théâtre des opérations<sup>211</sup>. Ces pionniers formeront le noyau de la première section de camouflage de nos forces armées. Cette nouvelle unité, bien qu'elle ne relève pas du génie, lui demeurera étroitement liée tout au long du conflit. En effet, les cadres et les effectifs qui la composent sont issus des unités d'auxiliaires du génie. De plus, dans un souci d'efficacité, ces deux entités doivent régulièrement travailler main dans la main<sup>212</sup>. Les liens étroits entre ces deux ensembles déboucheront, dans l'immédiat après-guerre, sur l'implantation définitive de la section de camouflage au sein des compagnies du génie<sup>213</sup>.

---

<sup>207</sup> COLLETTE, *Op. cit.*, p. 15.

<sup>208</sup> MUSÉE DU GÉNIE D'ANGERS, *évolution de l'armée de terre durant la Première Guerre mondiale*, <https://www.musee-du-genie-angers.fr/support-pedagogique-histoire-technique-armee-angers/#consulter> (consulté le 10/08/2020).

<sup>209</sup> HALON, M., *Histoire du génie militaire belge de 1870 à 1914*, Jambes, 2004, p. 60.

<sup>210</sup> GIRALDO, R., *Op. cit.*, 2010, p. 90.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>212</sup> PAUWELS, G., *De Belgische genietroepen van de Eerste Legerdivisie achter het Ijzerfront (1915-1918)*, ERM, 2009 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et Militaires), p. 60-61.

<sup>213</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919, p. 129.

### **3 Expérience de guerre du génie durant la guerre de position**

Au sein de la littérature portant sur l'expérience de la Grande Guerre, l'image du génie est souvent associée à celle d'une caste privilégiée<sup>214</sup>. Cette affirmation se fonde sur l'analyse des nombreux témoignages laissés par nos aïeux, dont l'écrasante majorité a servi sous les drapeaux au sein de l'infanterie.

Bien qu'elle ait étroitement collaboré avec le génie tout au long du conflit, il semble évident, à l'heure actuelle, que son regard soit biaisé. En effet, comme nous l'affirmions dans l'introduction de ce travail, chaque arme, du fait de ses spécificités tactiques et techniques, a appréhendé la première guerre mondiale de manière singulière. Dans cette optique nous présenterons brièvement, dans un premier temps, les conditions de vie de l'infanterie sur le front. Nous aborderons, dans un second temps, l'expérience de guerre des hommes du génie dans l'optique de répondre à la question suivante : le génie était-il une arme privilégiée ?

#### **3.1 Des conditions de vie difficiles**

Pour une grande partie des combattants belges de la Grande Guerre, la longue période de sédentarisation constitue un important traumatisme. Notre front, bien qu'étroit et relativement préservé des grandes offensives allemandes, passe pour être le plus désagréable de l'ensemble de la ligne alliée, comme le souligne commandant le Menzel dans son article « Les derniers Troglodytes » :

*« Ce qu'étaient les tranchées de l'Yser, on se le figure difficilement, si l'on n'y a pas vécu. C'étaient des villages souterrains ; c'étaient des quartiers de villes, plus misérables que les plus atroces impasses des faubourgs populeux. Rien de plus muet et de plus sauvage que ces inextricables enchevêtrements de boyaux, de parapets, de traverses, de sapes, de ponceaux, de caillebotis.*

*Ces voies enterrées, aux parois et aux fonds de bourbiers étaient des gîtes d'immobilité et de silence. Partout des trous étroits, masqués par des battants arrachés aux portes des étables, des salons ou des églises, aboutissaient à des abris. Les parois intérieures de ceux-ci étaient tapissées de paille qui pourrissait et formait fumier sous les*

---

<sup>214</sup> AMEZ, B., *Vie des belges dans les tranchées*, Bruxelles-Paris, 2014, p. 165.

*couches toujours renouvelées.* »<sup>215</sup>

L'insalubrité des positions de première ligne se conjugue, durant l'hiver 1914-1915, aux maigres rations journalières<sup>216</sup>. La stabilisation du front permet, pourtant, une structuration progressive du service d'approvisionnement. En termes de quantité, l'état-major veille à ce que tous les hommes mangent à leur faim, « *les troupes au repos, éloignées quelque peu du front et donc plus facilement accessibles, disposaient de rations fraîches ou mixtes, tandis que les troupes aux tranchées ou de piquet étaient approvisionnées en rations mixtes ou conservées* »<sup>217</sup>. Cependant, la distribution des repas en première ligne ne s'effectue, dans les deux camps, qu'une fois la nuit tombée. Les hommes de corvée doivent remonter vers l'arrière afin d'aller chercher le seul repas chaud de la journée et effectuer le chemin inverse. Dès cet instant, l'artillerie et des tireurs d'élite adverses, alertés par le bruit métallique des bacs, se livrent à une chasse nocturne dans l'espoir d'empêcher cette précieuse livraison. Cette pratique, bien que déloyale et condamnée par les deux camps, est monnaie courante car elle participe efficacement à l'ébranlement psychologique de l'adversaire<sup>218</sup>.

À ces conditions de vie éprouvantes s'ajoutent les fréquentes destructions du dispositif sous l'effet conjugué des inondations, des pluies et de l'ennemi. Cette situation est rendue d'autant plus insupportable que l'infanterie doit systématiquement participer, avec le concours du génie, à leur reconstruction. En effet, bien que les géniaux participent de plus en plus activement au renforcement de la ligne de front, leur effectifs n'est pas suffisant pour en assurer l'entretien journalier. Face à ce constat et le peu d'exigence technique que nécessite l'essentiel du travail à effectuer, les fantassins en cantonnement sont mis à disposition des unités du génie durant la nuit. Or il est un fait connu depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : le fantassin éprouve de la répugnance pour l'exécution des travaux de campagne<sup>219</sup>. Cette aversion peut s'expliquer en ces termes :

« *Le travail, c'est ce que le fantassin déteste le plus à la guerre. Peut-être même*

---

<sup>215</sup> MENZEL, *Souvenir du front : Les derniers Troglodytes*, dans *Le courrier de l'Armée*, n° 817, 15 novembre 1923, p. 219

<sup>216</sup> WENKIN, H., *1914-1918, l'héroïsme des belges, t. 2 : Vivre et mourir sur l'Yser*, Longlier, 2018, p. 125.

<sup>217</sup> LECOMTE, Q., *L'alimentation des militaires belges de 1830 à nos jours*, E.R.M., 2010 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et Militaires), p. 62.

<sup>218</sup> DANSART, L., *La vie quotidienne au front sur base des archives de la Première D.A.*, E. R.M., 2008 (Mémoire de fin d'études en Histoire pour l'obtention du diplôme de master en Sciences Sociales et Militaires), p. 58.

<sup>219</sup> DEGUISE, V., *La fortification passagère en liaison avec la tactique*, Bruxelles, 1897, p. 272.

*s' il lui fallait choisir, préférerait-il la garde aux tranchées à ces jours de corvées où il lutte de tous ses muscles fatigués contre la terre lourde et grasse de la Flandre , élevant lentement, à coup de sueur et de sang les innombrables tranchées qui couvrent le sol de l'Yser. Il faut les avoir vus peinant, par tous les temps, sous l'ardeur des soleils d'été, dans les grands champs sans ombre où sous les pluies battantes éventrant la terre qui résiste. Cette terre argileuse, pétrifiée les temps secs ou tellement gluante qu'à chaque pelletée il faut laver le fer ... Il faut les avoir vus dans l'eau vaseuse jusqu'à mi-corps creusant à 2m50 sous le sol où la nappe aquifère affleure les caniveaux étroits où s'enterrent les câbles téléphoniques.*

*Il faut avoir vécu ces heures de travail pour se représenter l'immensité de l'effort déployé, et ce qu'il a fallu à ces hommes d'endurance, de ténacité, de stoïcisme, pour accomplir tout entier ce devoir. Pour ces organismes appauvris par les privations et les fatigues, pour ces nerfs usés d'avoir trop intensément vibré dans les heures ardentes des batailles, le sacrifice du repos était peut-être plus dur même que le sacrifice de la vie. »<sup>220</sup>*

### 3.2 Vers un renforcement des inégalités sociales

L'ensemble de ces éléments constitue un choc pour une importante partie des militaires belges et en particulier les hommes issus des couches aisées de la population, peu familiarisés avec les exigences d'une longue guerre de position. Ces derniers, à l'instar d'un René Decker, ont majoritairement incorporé l'infanterie pensant mieux aider leur pays comme simple soldat<sup>221</sup>. Cependant, ces nobles idéaux ne survivent pas au choc que constituent les premiers mois de guerre et les conditions insalubres du front durant l'hiver 1914-1915<sup>222</sup>. À partir de cet instant, René Decker critique ouvertement le système militaire basé sur le favoritisme et l'arbitraire<sup>223</sup>. Afin de s'en prémunir, il décide d'accepter, dans un premier temps, un poste beaucoup moins pénible : téléphoniste<sup>224</sup>. Cependant, grâce aux réorganisations de 1915 et 1916, il lui est offert d'intégrer les rangs des sous-officiers du génie. Notre auteur accepte cette proposition, « ne voyant, dans cette

---

<sup>220</sup> LONG, *Trois nuits de guerre au front. Première nuit : la nuit de travail*, dans *Le courrier de l'Armée*, n° 782, 1<sup>er</sup> juin 1922, p. 72.

<sup>221</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvuulling*, Boite 20/3, n° 16, *Deckers René : Journal de la campagne de 1914-1918*, 27/07/1917, p. 287.

<sup>222</sup> AMEZ, B., *Vie des belges dans les tranchées*, Bruxelles-Paris, 2014, p. 194.

<sup>223</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvuulling*, Boite 20/3, n° 16, *Deckers René : Op. cit.*, 15/08/1915, p. 119.

<sup>224</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvuulling*, Boite 20/3, n° 16, *Deckers René : Op. cit.*, 15/12/1915, p. 216.

recherche de grade, que le confort »<sup>225</sup>.

De ce point de vue, et contrairement à une idée souvent véhiculée, la guerre n'a pas joué le rôle de grand égalisateur. En effet, les restructurations successives de l'armée ne favorisaient pas la valeur de l'homme mais son niveau d'études, n'offrant que peu de possibilités d'avancement à un simple soldat issu de la classe ouvrière ou néerlandophone<sup>226</sup>. Cette inégalité trouve son explication, dans les armes techniques, par l'importance du niveau des études d'avant-guerre qui, rappelons-le, était équivalent au diplôme d'ingénieur civil<sup>227</sup>. Ce choix est également motivé par le profond mépris, hérité de l'époque du tirage au sort avec possibilité de remplacement, qu'éprouvent les cadres vis-à-vis du troupier, alors issu des classes les plus misérables de la société<sup>228</sup>.

Cette injustice est d'autant plus mal vécue que les candidats officiers et sous-officiers doivent, avant d'effectuer un stage satisfaisant comme chef de section et de peloton, suivre une formation accélérée de quelques mois dans un centre de formation en France spécifique à chaque arme<sup>229</sup>. Cette période d'acclimatation offre, aux yeux des candidats, l'avantage d'être tenu éloigné des dangers et des vicissitudes du front. Cette réalité, alliée aux nombreux avantages que permet un avancement au sein de la hiérarchie militaire, renforce le ressentiment que contractent les soldats issus des couches les moins favorisées à leur égard, les considérant comme des *embusqués*<sup>230 231</sup>. Dans ce contexte, les armes savantes sont méprisées par la troupe qui, du fait de leur implication et de leurs critères de sélection, sont considérées comme des armes privilégiées, bien que leur contribution participe activement à la victoire finale<sup>232</sup>. Cette notion, bien qu'elle ternisse l'image du génie, n'est, comme le souligne Émile Wanty, pas spécifique aux armes savantes :

« Elles n'étaient d'ailleurs pas les seules à être dépeintes de la sorte, il en allait de même de l'état-major, des corps des transports et des motocyclistes par exemple. Pour

---

<sup>225</sup> *Ibid.*, 7/07/1917, p. 259.

<sup>226</sup> DE VOS, L., *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 1996, p. 62.

<sup>227</sup> E.R.M., *Gedenkboek-Mémorial: 1834-2009*, Bruxelles, 2010, p. 14-15.

<sup>228</sup> COHY, J., *Cours d'art militaire : notes sur le recrutement. Recrutement de l'Armée belge*, Bruxelles, 1910, p. 40

<sup>229</sup> *Écoles d'officiers de l'armée belge*, dans *Le courrier de l'Armée*, n° 324, 30 septembre 1916, p. 1.

<sup>230</sup> Ce terme désigne, selon Benoit Amez, toute personne qui égoïstement pense avant tout à sa survie au détriment d'autrui en ne comprenant pas le devoir que la Patrie attend de lui.

<sup>231</sup> AMEZ, B., *Vie des belges dans les tranchées, Bruxelles-Paris*, 2014, p. 192.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 192.

*les « purs », c'est-à-dire les hommes des avant-postes et des premières lignes, même le mitrailleur était parfois considéré comme un « embusqué » du fait qu'il était assuré d'une certaine stabilité au cantonnement, et de la permanence de sa mission aux tranchées, où il occupait presque toujours le même abri. »<sup>233</sup>*

### 3.3 *Le génie, une arme privilégiée ?*

Le géniaque jouit de certains avantages vis-à-vis de ses homologues des autres armes. Parmi ceux-ci, le soin apporté à son cantonnement constitue un luxe non négligeable durant la longue période de veille sur l'Yser ; ainsi le consigne Carl Suzanne :

*« Qu'il est privilégié le jas qui peut se nicher ailleurs que dans son baraquement, qui est trop froid, trop grand, trop nu, véritable hôtel des courants d'air, où catarrhes et bronchites le guettent à chaque pas »<sup>234</sup>*

Cette situation trouve son explication dans le fait que les unités du génie changent de secteur de manière beaucoup moins régulière<sup>235</sup>. De plus, grâce à leurs compétences techniques, la facilité de disposer du matériel et des outils nécessaires du fait de la proximité des cantonnements avec les dépôts du génie, les hommes ont le temps et la possibilité de rendre leur logis beaucoup plus agréable, comme le souligne René Decker:

*« Mon abri se trouve dans les tranchées du chemin de fer de Dixmude à Nieuport au kilomètre 10,7 près de la gare de Pervyse. On y est bien ; du reste le génie s'installe confortablement, l'extérieur est la réduction d'une chambre ordinaire ; les lits sont des sommiers, quatre planches formant un cadre et tendu de fil de fer recouvert de sacs, les chaises sont des tabourets. La table est coupée à mi-hauteur des abris. L'abri est bétonné ; il faut un obus de 21 cm pour le réduire. [...] Comble du luxe, dans cette petite baraque, on a aménagé un réduit, constituant une chambre noire où je développe mes clichés. C'est drôle cette guerre de siège, à part l'amour, c'est une transposition de la vie tout à fait ordinaire, à part aussi le danger, mais on n'y prend plus garde. »<sup>236</sup>*

---

<sup>233</sup> WANTY, E., *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, Bruxelles, 1957, p. 73.

<sup>234</sup> SUZANNE, CARL, *Le confort du jas*, dans *Le Courrier de l'Armée*, n° 759, 19 juin 1921, p. 394.

<sup>235</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boite 20/1, n° 4, *Badoux Émile : Mémoire d'un commandant de compagnie du Génie Divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 23.

<sup>236</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalialia anvulling*, Boite 20/3, n° 16, *Deckers René : Journal de la*

Cependant, les géniaux, suite à l'augmentation progressive du front, partagent les rudes conditions des fantassins de première ligne. En effet, les compagnies du génie qui, à l'inverse des auxiliaires du génie, sont armées, ont montré leur valeur en tant que fantassins durant les premiers mois de la guerre. Cette expérience permet aux états-majors d'assigner, de manière temporaire, certains secteurs aux géniaux qui y effectuent les travaux<sup>237</sup>. Lors d'une attaque ou d'une prise de position, les unités reçoivent, cependant, le soutien de l'infanterie. Cette situation, bien qu'elle mette en exergue l'étroite collaboration entre les deux armes, demeure une expérience éprouvante pour les géniaux. En effet, conscients de l'animosité que certains fantassins contractent à leur égard, quelques géniaux éprouvent de la honte mais aussi la peur d'être mal jugés. Ce sentiment les pousse à prendre des risques inconsidérés, comme le mentionne Henri Gorreux. Ce dernier se trouve en 1916 au sein d'une unité du génie qui a pris position sur une tête de pont au-dessus de l'Yser, près du boyau de la mort, dans le secteur de Dixmude<sup>238</sup>. Suite à un assaut fructueux les Allemands ont pris pied dans la position. Les hommes de son unité, fortement éprouvés par les conditions climatiques, sont à bout de force et beaucoup d'entre eux se plaignent de céphalées. Cependant, tous se lancent à l'assaut de la tête de pont allemande avec le soutien d'une unité d'infanterie. L'assaut est un succès mais notre auteur en reste amer :

*« L'attaque terminée, le boyau récupéré, je revins trouver un camarade qui, expirant, me dit : « Voilà, on ne croira plus que j'étais un carottier ! ». »*<sup>239</sup>

Cette crainte du regard des autres armes n'est jamais directement abordée par nos auteurs. Cependant, le soin apporté aux détails de leur participation au conflit et des conditions dans lesquelles ils les effectuent peut trahir ce sentiment de mal-être. Ce dernier semble d'autant plus difficile à accepter du fait de l'important esprit de corps qui imprègne l'arme<sup>240</sup>.

Dans l'ensemble de nos carnets, nos auteurs font souvent mention d'accrochages

---

*campagne de 1914-1918, 4/07/1917, p. 252.*

<sup>237</sup>M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvuulling*, Boîte 20/7, n° 33, Gorreux, Henri-Lucien, *Lettre à Léonie Gorreux*, 6/01/1934, p. 1.

<sup>238</sup> *Ibid.*, p. 1.

<sup>239</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>240</sup> *Le génie belge dans la Grande Guerre dans Le Courrier de l'Armée*, n° 685, 18/01/1920, p. 35.

voire d'attaques allemandes sur leur position. Ces dernières s'effectuent essentiellement de nuit, à l'heure où, selon la chanson du « *Petit mineur* »<sup>241</sup>, le génie se met en branle<sup>242</sup>. En effet, l'essentiel des travaux effectués dans les avant-postes et les premières lignes s'effectue, par souci de discrétion, à la lumière des étoiles. À cet instant, les géniaques sont particulièrement vulnérables. En effet, et malgré les nombreuses précautions prises à cet égard (comme couvrir les têtes de piquets de feutre, cuir ou toile de sac afin d'atténuer le bruit lors de leur enfoncement)<sup>243</sup>, les travaux pendant cette période produisent invariablement du bruit. Ce dernier trahit non seulement la position des manœuvriers mais aussi celle d'éventuelles failles dans le dispositif défensif, offrant un point d'entrée privilégié pour les raids et coups de mains<sup>244</sup>. Ces risques obligent les géniaques à travailler dans des conditions d'autant plus désagréables et difficiles qu'elles se couplent à la nature particulière du front de l'Yser ; ce qui entrave la progression ou la retraite au sein du dispositif, comme le souligne Gaspard Vansamilliette :

*« Mardi 13 juillet 1915 : Travail de nuit. J'ai une besogne pénible à faire avec ma section. Je suis commandé d'aller mettre les chevaux de frise. [...] Il faut traverser en radeau le canal. Je m'embarque le premier avec huit hommes. Une fusée monte. Obligés de rester couchés à plat sur le radeau. Tout de même, on nous tire de l'autre côté. Arrivé là, je mets mes hommes de côté et j'examine le terrain. En face de la tranchée, presque toutes les nuits, les Boches viennent nous chercher les chevaux de frise. On passe les chevaux de frise au radeau. Aussitôt à l'autre côté nous les disposons à leur place. Nous en mettons une douzaine. [...] Ça va bien jusque-là. Tout d'une fois le lieutenant de la tranchée demande après moi. Il me demande si j'ai des hommes à 30 mètres de la tranchée. Je lui dis non. Alors il me dit que les Boches s'approchent. Là-dessus je dis à mes hommes de se replier dans la tranchée. J'oubliais de vous dire qu'il fallait toujours se cacher pour les fusées. Alors les balles nous sifflaient de façon désagréable. Quand tous mes hommes ont été dans la tranchée on attend une dizaine de minutes. On entend*

---

<sup>241</sup> La marche des « Petits mineurs » a été composée par le lieutenant du génie Beaupain au cours de la guerre 1914-1918. Elle demeure, à l'heure actuelle, l'une des seules chansons attribuées aux hommes du génie.

<sup>242</sup> QUOIDBACH, TH., *le Chansonnier du Soldat Belge*, Bruxelles, s. d., p. 229.

<sup>243</sup> ARMÉE BELGE, *Manuel du sous-officier du génie en campagne. Tome 2 : Travaux de mines, destructions et obstruction des communications, travaux de fortifications, travaux de logements*, Bruxelles, 1919, p. 164.

<sup>244</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia aanvulling*, Boite 20/3, n° 16, Deckers René : *Journal de la campagne de 1914-1918*, p. 253.

*tout d'une fois une salve d'une batterie. Trois obus viennent tomber à côté de nous. Nous sommes recouverts de terre puis une deuxième, deux dans l'eau et l'autre dans la rive opposée. On finit; j'avais encore quatre chevaux de frise à placer. Je les place vivement. De suite encore deux salves de trois obus. On a des blessés. Un obus est tombé en plein dans la tranchée à un mètre de nous. Il y a eu un tué et deux blessés. On redoutait une attaque des Boches; on cherche les blessés et on les repasse le canal. Nous subissons encore deux salves d'obus, un tombe à cinq mètres de nous dans l'eau. Nous recevons une forte douche. »<sup>245</sup>*

De fait, le travail de nuit, comme le mentionne le médecin militaire Frédéric de Block, provoque une forte charge émotionnelle pour les soldats :

*« La nuit, l'homme privé du sens de la vue, ne connaît plus l'automatisme et son attention est tendue au maximum. [...] Les brusques illuminations des fusées aux approches des tranchées ou de l'ennemi font l'obscurité plus noire et rendent la démarche incertaine. Le silence obligatoire, la défense de fumer, de chanter sont pénibles et déprimantes. Et enfin, les repos de jour qui se proposent de compenser la fatigue [...] n'arrivent jamais à couvrir la dépense d'énergie. »<sup>246</sup>*

Cette usure morale et physique semble être particulièrement ressentie par les nouveaux cadres effectuant leur stage au sein des unités du génie. Cette réalité transparaît particulièrement dans les écrits de René Decker qui souligne, deux mois jour pour jour après son incorporation, être éreinté par la vie qu'il mène, n'ayant que peu d'heures de sommeil<sup>247</sup>. À cette fatigue morale et physique, s'ajoute un sentiment constant d'insécurité. En effet, comme nous l'avons exposé plus avant, le développement de l'aviation permet à l'artillerie d'effectuer des tirs de destruction en arrière de la première ligne de front. Cette situation oblige les géniaux à constamment observer le ciel, conscients que leur survie et la réussite de leurs opérations dépend de leur capacité à

---

<sup>245</sup> Musée du Génie, Fonds 14-18, Boîte 3, Vansamilliette, Gaspard : journal de la campagne de 1914-1918, 13/07/1915, p. 33.

<sup>246</sup> DE BLOCK, F., *Cours d'Hygiène militaire*, Bruxelles, 1921, p. 23.

<sup>247</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvuulling*, Boîte 20/3, n° 16, Deckers René : *Journal de la campagne de 1914-1918*, 5/07/1917, p. 264.

réagir promptement afin de ne pas trahir leur présence<sup>248</sup>.

## 4 Conclusion

La stabilisation du front permet à notre armée, malmenée depuis le début du conflit, de panser ses plaies. Cependant, il faut avant tout renforcer les positions qui avaient déjà été esquissées par le génie durant la lente retraite de l'automne 1914. Cet ensemble, du fait des fréquents mouvements de troupes dans cette dernière parcelle de notre territoire national, manque de cohésion.

Pourtant le génie participe peu aux premiers travaux sur les premières lignes durant les premiers mois de la stabilisation du front. En effet, il doit assurer, avant toute chose, le maintien des inondations et la création d'un important réseau routier dans l'arrière-pays aux infrastructures industrielles inexistantes et dont le paysage est marqué par de nombreux canaux et cours d'eau. Cette tâche titanesque ne peut être réalisée par les faibles effectifs du génie. Pour y remédier, le haut-commandement amorce une première réforme en février 1915. Cette dernière met à la disposition des D.A. deux compagnies de travailleurs auxiliaires du génie formées à partir des contingents de 1904-1905. Ces nouvelles unités non armées sont cantonnées aux travaux s'effectuant à l'arrière de la ligne de front. Cette décision permet au génie de participer plus activement au renforcement de nos positions.

Du fait de ses hautes compétences techniques et en réaction au développement de l'artillerie, l'arme effectue un bétonnage progressif des différents abris, postes d'observation, routes, ... de notre secteur à partir de 1915. Malheureusement, son activité est l'objet de l'attention particulière de l'aviation qui, grâce à la mise en place de la T.S.F. et au développement de la photographie aérienne, devient un ennemi mortel pour les géniaux. En effet, elle les expose à la menace constante de l'artillerie qui peut atteindre des positions très éloignées du front tout en effectuant un pointage plus efficace grâce à son concours. Afin de s'en prémunir, l'état-major crée les premières unités de camouflage sous le patronage de l'armée française.

Ces nombreuses évolutions des attributions de l'arme sont confortées par les multiples réformes qui s'effectueront tout au long de la guerre. Ce faisant, et en réponse

---

<sup>248</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvulling*, Boite 20/29, n° 651, *Badoux Émile : 5<sup>e</sup> Journal de campagne, décembre 1917-juillet 1918*, 14/01/1918, p. 23.

à l'évolution du secteur du front sous le contrôle de l'armée belge, elles créent une importante demande en cadres que les effectifs familiaux de l'arme ne peuvent fournir. Dans ce but, et grâce à la reconstitution progressive des différentes unités, l'état-major offre aux soldats détenteurs d'un diplôme d'ingénieur civil, puis d'université, d'intégrer les rangs des cadres de l'arme.

Cette situation, bien qu'elle permette au génie de se renforcer sur le plan numérique, lui porte un grave préjudice moral. En effet, les conditions d'accès à ces postes avantage grandement les classes favorisées renforçant les inégalités sociales au sein de la troupe ; ces dernières sont à l'origine du profond mépris que nourrissent les troupes des premières lignes vis-à-vis de ceux qu'ils appellent les *embusqués*. Cette réalité, bien qu'elle ne soit que très rarement évoquée, marque les géniaux.

Ce reproche est d'autant plus difficile à accepter que bien qu'ils jouissent de certains privilèges liés à leur activité, tel que l'accès plus aisé aux matériaux et aux outils de construction indispensables pour l'amélioration des cantonnements, les hommes du génie partagent bien des souffrances de leurs camarades de l'infanterie. En effet, tout au long de la guerre, les unités du génie sont employées en certaines occasions comme de simples soldats, protégeant les secteurs dans lesquels ils effectuent des travaux de toutes sortes. Ils réalisent également les périlleuses réparations et constructions nocturnes dans les avant-postes, s'exposant dangereusement au tir adverse, effectuant leur besogne dans des conditions souvent misérables. Ces conditions impactent durement les âmes et les corps déjà très éprouvés et affaiblis par les rudes conditions du front belge au moment où l'arme amorce un nouveau chapitre de son histoire.



## Chapitre 4. L'offensive libératrice

L'année 1918, bien qu'elle soit le dernier acte de la première guerre industrielle européenne, est marquée par une importante activité militaire et politique. En effet, l'Allemagne, forte de ses victoires à l'Est, est à la recherche d'une offensive décisive à l'Ouest. Cette situation la pousse à effectuer de grandes offensives durant le printemps. Cependant, les armées alliées de 1918 ont appris de leurs erreurs. Bien que malmenées initialement, elles parviennent à se lancer à leur tour dans une importante campagne de reconquête ayant pour but de vaincre définitivement la Landwehr.

Pour la première fois de la guerre, l'armée belge devient un acteur à part entière de ces opérations, le roi obtenant le commandement des forces interalliées des Flandres. En effet sa longue convalescence derrière l'Yser lui a permis de rationaliser ses effectifs tout en les formant aux nouvelles techniques de combat de la guerre moderne. Cependant, si l'évolution et les actions de l'infanterie, de l'artillerie et de l'aviation belge sont bien documentées, celles du génie demeurent très peu abordées. Or, comme nous l'avons mentionné plus avant, l'arme connut une fulgurante évolution au cours de la guerre de position. De plus, il semblerait étrange que le génie ne prenne aucune part aux offensives de l'armée belge alors que « *la guerre moderne transformait chaque bataille en une succession d'attaques de positions fortifiées* »<sup>249</sup>.

De ce constat, il nous a semblé légitime de nous interroger sur le rôle qu'endosse le génie dans l'offensive. Pour ce faire, nous aborderons, un premier temps, les grandes lignes des événements qui secouèrent le front de l'Ouest au cours de cette dernière année de guerre. Dans un second temps, nous nous attellerons à comprendre, au moyen des textes théoriques, comment le génie fut employé durant la guerre de mouvement. Enfin, à partir de ces différents éléments, nous tenterons de décrire, au moyen des dernières notes consignées par Émile Badoux et Gaspard Vansamilliette, ce qu'ont été les dernières expériences de guerre des géniaques.

---

<sup>249</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919, p. 6.

## 1 L'ultime sacrifice

Au début de l'année 1918, les Puissances Centrales se trouvent dans une position ascendante. Leurs effectifs et leurs ressources sont temporairement renforcés par la fin de la guerre à l'Est et les nombreux traités de paix séparés qui en découlent<sup>250</sup>. Cependant les Allemands ont bien conscience que cet avantage n'est que temporaire. En effet, d'une part, les troupes américaines renforcent leur présence sur le front de l'Ouest et, d'autre part, leurs alliés autrichiens, fortement affaiblis par la guerre, ne peuvent leur offrir leur concours en cas de revers. De plus, l'armée allemande constate avec horreur que ses ressources en hommes se tarissent.<sup>251</sup>

Face à ce constat, le général en chef Ludendorff souhaite profiter de son avantage en lançant la Landwehr dans une ultime campagne qu'il espère décisive.

### 1.1 Un ennemi affaibli mais pas vaincu (21 mars-11 juin 1918)

Pour ce faire, il concentre sur le front de l'Ouest, dans le plus grand secret, 80 divisions afin de pouvoir reproduire les mêmes succès que ceux rencontrés contre les Russes, à Riga, et contre les Italiens à Caporetto.<sup>252</sup> Cette tactique consistait, d'après le lieutenant-colonel Tasnier et le Major Van Overstraeten, « à déterminer minutieusement un point faible du front adverse, à réunir devant ce point une accumulation écrasante de batteries et de divisions ; à pulvériser les organisations de la défense par un tir relativement court – quelques heures seulement – mais d'une violence extrême ; à mettre hors de cause l'infanterie et l'artillerie ennemies par l'emploi massif d'obus à gaz ; enfin, l'adversaire asphyxié, abruti, anéanti, lui passer sur le corps en ordre et en masse, avec un barrage d'accompagnement irrésistible, et détruire ses réserves en rase campagne »<sup>253</sup>.

Pour mener à bien son plan, Ludendorff porte son attention sur le secteur de la Picardie. Cette région, très peu défendue, est le point de rencontre des armées britannique et française. Or, et Ludendorff le sait, les généraux en chefs des armées alliées se sont opposés à maintes reprises à la mise en place d'un commandement unique. Ce dernier,

---

<sup>250</sup> L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie signent successivement des traités de paix séparés avec l'Ukraine (le 9 février) le traité de paix de Brest-Litovsk avec la Russie (le 3 mars) le traité de Bucarest, qui officialise la capitulation de la Roumanie (le 7 juin).

<sup>251</sup> COLLIGNON, J.-M., 1914-1918. *Contexte et commentaire*, Namur, 1995, p. 67.

<sup>252</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *La Belgique et la guerre. Tome III : les opérations militaires*, Bruxelles, 1923, p. 358.

<sup>253</sup> *Ibid.*

leur aurait permis, entre autres, de coordonner de manière plus efficace, un plan d'ensemble en cas de rupture du front<sup>254</sup>.

L'offensive minutieusement préparée se déclenche le 21 mars. L'avancée allemande est fulgurante, aidée en cela par les divergences de point de vue des états-majors alliés sur les mesures à prendre. Cette situation contribue à affaiblir grandement la cohésion d'ensemble du dispositif. Cependant, face à ce péril, le général Foch est désigné, par l'ensemble des généraux alliés, pour coordonner l'ensemble de leurs actions sur le front Ouest.

Grâce à cette décision, l'offensive allemande, qui se heurte progressivement à une résistance de plus en plus structurée, s'enlise définitivement le 4 avril. Ludendorff a cependant enfoncé profondément le dispositif allié, menaçant de ses canons la ligne ferrée Paris-Amiens, artère vitale d'approvisionnement du front des Flandres.

Pourtant, la victoire décisive qu'il appelle de tous ses vœux s'éloigne. La situation lui est d'autant plus défavorable que son offensive permet aux alliés de jeter les bases d'un commandement unique sous l'égide du maréchal Foch.<sup>255</sup> Cette nouvelle organisation, couplée à l'adoption du système défensif en profondeur<sup>256</sup>, contribue grandement à l'endiguement des offensives allemandes en Flandre (du 9 au 30 avril) et en Champagne (du 27 mai au 11 juin).<sup>257</sup>

Sur le front belge, la menace d'une offensive allemande se fait ressentir dès l'hiver 1917-1918. En effet, la *Landwehr* a pris conscience, suite à la bataille de Riga<sup>258</sup>, que l'Yser pouvait être franchi si l'on fournissait aux D.A. une quantité importante de bouches à feu<sup>259</sup>. Ces craintes sont confirmées par les offensives allemandes de Reigersvliet (du 6 au 9 mars) et de Merckem (17 avril)<sup>260</sup>. Cependant, le front belge avait été renforcé et échelonné en profondeur afin de réduire l'impact d'une longue préparation d'artillerie et de contenir l'attaque qui s'ensuit<sup>261</sup>. Ces préparatifs endiguèrent le flot prussien, ce qui

---

<sup>254</sup> COLLIGNON, J.-M., *1914-1918. Contexte et commentaire*, Namur, 1995, p. 67.

<sup>255</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>256</sup> MUSÉE DU GÉNIE D'ANGERS, *Le front continu, 1915-1918*. <https://www.musee-du-genie-angers.fr/support-pedagogique-histoire-technique-armee-angers/#consulter> (consulté le 10/08/2020).

<sup>257</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *Op. cit.*, p. 360.

<sup>258</sup> Cette bataille s'effectue du 1<sup>er</sup> au 5 septembre 1917. Les allemands, grâce à leur puissante artillerie, réussirent à prendre pied de l'autre côté de la Dvina occidentale, un fleuve large de 300 m, dont la rive droite était tenue par les Russes. Cette victoire prouve au haut commandement allemand que le retranchement derrière une grande étendue d'eau peut ne constituer qu'une défense aléatoire.

<sup>259</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *Op. cit.*, p. 361.

<sup>260</sup> LIERNEUX, P., *Le soldat belge*, Bayeux, 2018 (Collection 1914-1918), p. 17.

<sup>261</sup> WENKIN, H., *1914-1918, l'héroïsme des belges, t. 3 : La tranchée, toile d'araignée mortelle*, Longlier,

permet aux unités belges de résister victorieusement.

Suite à ses échecs successifs, l'armée allemande constate, contre toute prévision, que le front allié a plié mais ne s'est point rompu. De plus, face à l'importance des pertes subies, Ludendorff ne peut se lancer dans une ultime offensive et perd définitivement l'initiative des opérations. Cependant, il tente de compenser les pertes humaines en renforçant la puissance de feu individuelle, car comme le constatent le lieutenant-colonel Tasnier et le Major Van Overstraeten :

*« Ce ne sont plus des régiments d'infanterie, mais des régiments de mitrailleuses que les alliés affrontent. Chaque régiment possède en effet 72 mitrailleuses légères et 36 lourdes. Dans ces engins redoutables, servis par des hommes choisis, se condensent les dernières énergies de l'armée allemande. »*<sup>262</sup>

De plus, les troupes allemandes peuvent compter sur un impressionnant système défensif. S'échelonnant sur trois lignes de défense successives, il est garni de nombreux nids de mitrailleuses bétonnés, constituant la pierre angulaire de ce dispositif. Ces constructions sont d'autant plus efficaces que, selon Hugues Wenkin, elles sont très difficiles à localiser et, surtout à détruire (ne pouvant être réduites au silence qu'au moyen d'obus de gros calibre).<sup>263</sup>

## 1.2 Vers la victoire (août-novembre 1918)

Les alliés se lancent, au début du mois d'août, dans une série d'offensives ayant pour but de résorber l'hémorragie causée par les attaques allemandes du printemps. En cas de victoire, elles permettraient de mettre hors d'atteinte les infrastructures industrielles du Pas-de-Calais. Aculée et à bout de souffle, l'armée allemande se replie sur la ligne Hindenburg, le 3 septembre.<sup>264</sup> Encouragé par ses succès, Foch, commandant en chef des armées alliées en France, passe à la seconde partie de son plan que Jean-Marie Collignon résume en ces termes :

*« Dans les grandes lignes, le plan d'actions de Foch se compose de trois*

---

2018, p. 148-149.

<sup>262</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *Op. cit.*, p. 378.

<sup>263</sup> WENKIN, H., *Op. cit.*, p. 154-155.

<sup>264</sup> COLLIGNON, J.-M., *Op. cit.*, p. 73.

*offensives, à entreprendre presque en même temps. La première serait franco-américaine (I<sup>ère</sup> armée américaine et IV<sup>e</sup> armée française). Elle se déroulerait entre la Meuse et Reims, de part et d'autre de l'Argonne. Franco-britannique (I<sup>ère</sup>, III<sup>e</sup>, IV<sup>e</sup> armées britanniques et I<sup>ère</sup> armée française), la deuxième aurait lieu entre Douai et Saint-Quentin. La troisième, franco-anglo-belge (divisions d'infanterie françaises, armée belge, II<sup>e</sup> armée britannique), serait conduite par le roi Albert dans les Flandres, en direction de la côte et de Gand. »<sup>265</sup>*

Le 28 septembre, malgré les risques encourus, l'armée belge, revigorée grâce à sa longue convalescence derrière l'Yser, se lance à l'assaut des positions allemandes. Nos 167 000 soldats<sup>266</sup> sont soutenus par les divisions françaises, dans le secteur de Dixmude, et britanniques, entre Ypres et la Lys. Les deux lignes de défense allemandes qui leur font face sont franchies successivement en l'espace de 3 semaines<sup>267</sup>. Le 15 octobre le front allemand s'effondre. Le 19, l'ensemble de la côte belge est sous le contrôle de l'armée des Flandres.<sup>268</sup> Cependant, les forces alliées sous notre commandement s'essoufflent. Le généralissime Foch envoie immédiatement des divisions françaises et américaines nous renforcer afin de reprendre l'offensive dès le 31 octobre<sup>269</sup>. L'Allemagne, exsangue et ébranlée par d'importants troubles politiques internes, ne peut plus assurer la survie de son armée. Le 9 novembre, l'Empereur Guillaume II abdique et s'enfuit aux Pays-Bas avec son G.Q.G., rejoignant Ludendorff dans l'exil<sup>270</sup>. Le 11 novembre à 11h, l'armistice devient réalité.

Cette ultime offensive aura coûté la vie, selon les estimations de Luc de Vos, à 253 officiers et 3 083 sous-officiers et soldats, blessant 759 officiers et 25 973 sous-officiers et soldats à des degrés divers<sup>271</sup>.

---

<sup>265</sup> COLLIGNON, J.-M., *Op. cit.*, p. 74.

<sup>266</sup> DE VOS, L., *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 1996, p 156 .

<sup>267</sup> *Ibid.*, p 157.

<sup>268</sup> TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *Op. cit.*, p. 294.

<sup>269</sup> HALON, M., *1918 – Le Génie américain dans la bataille des Flandres*, dans *Génie Museum News*, n° 59, juillet-août-septembre 2008, p. 12.

<sup>270</sup> DE VOS, L., *Op. cit.*, p 159.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p 158.

## 2 Quand le génie se lance à l'assaut

L'offensive libératrice de 1918 constitue un cap important dans l'histoire du génie. En effet, et pour la première fois de son histoire, l'arme devient un acteur de la guerre de mouvement. Renforcé et rationalisé tout au long du conflit, ses nombreuses attributions lui permettent d'intervenir durant les 3 phases de la bataille : la préparation, l'attaque et l'exploitation du succès.

### 2.1 La préparation

Au cours de cette période plus ou moins longue, le génie doit effectuer l'ensemble des travaux nécessaires à l'acheminement et au logement de l'ensemble des armes sur le front<sup>272</sup>. Cette tâche titanesque nécessite, pour la réussite des opérations, d'être effectuée dans la plus grande discrétion.

Cependant, cette phase a également pour but de se renseigner sur les intentions de l'ennemi, de connaître son état d'usure morale et matérielle ainsi que d'éprouver son dispositif défensif. Afin d'y parvenir, l'armée belge, mit en œuvre, dès la stabilisation du front, de nombreux raids.

Ces actions avaient pour but premier d'envoyer de petites unités hétéroclites pour infiltrer le dispositif défensif allemand aux rares endroits où les inondations n'avaient pas rompu le front. Ces attaques permettaient également, selon Tom Simoens, de perfectionner la collaboration interarmes qui faisait tant défaut aux premiers mois de la campagne de 1914.<sup>273</sup>

La composition de ces unités n'était pas fixe et se faisait sur base volontaire. L'effectif, une fois constitué, était divisé en petits groupes autonomes. Chacun d'entre eux était composé d'une dizaine de soldats et quelques sous-officiers avec un officier à leur tête qui se voyait assigner un objectif précis (destruction de nids de mitrailleuses, capture de positions, augmenter les brèches provoquées par l'artillerie, ...)<sup>274</sup>.

Ces différentes opérations permirent à de nombreux officiers et soldats du génie, de tirer de précieux enseignements sur la structure du dispositif défensif adverse et les

---

<sup>272</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919, p. 8.

<sup>273</sup> SIMOENS, T., *De chaos van het slagveld : het belgisch leger in de loopgraven 1914-1918*, Anvers, 2016, p. 81.

<sup>274</sup> PAUWELS, G., *De Belgische genietroepen van de Eerste Legerdivisie achter het IJzerfront (1915-1918)*, E.R.M., 2009 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et Militaires), p. 72.

moyens de le réduire à l'impuissance. De plus, elles permettaient de redorer partiellement le blason de l'arme en montrant son investissement dans cette entreprise périlleuse<sup>275</sup>.

## 2.2 L'attaque

Durant cette phase, le génie d'armée joue un rôle prépondérant car, comme le souligne le règlement d'armes, l'infanterie n'a aucune puissance offensive contre les obstacles :

« Contre un réseau de fils de fer défendu par une mitrailleuse, tous les assauts des fantassins, quelque nombreux et braves qu'ils soient, iront se briser »<sup>276</sup>

Partant de ce constat le génie doit, dans un premier temps, soutenir l'assaut de l'infanterie en facilitant le franchissement du No man's land au moyen de planches et de passerelles. Son concours est également sollicité pour la destruction des réseaux de barbelés car, bien que ce rôle échoit prioritairement à l'artillerie, il est fréquemment observé que certains pans entiers demeurent intacts.<sup>277</sup> Afin de se prémunir d'une telle situation, une partie des soldats sont équipés de pinces coupe fil. Pourtant, les fantassins sollicitent souvent l'intervention de certaines unités du génie équipées de tiges métalliques où est accrochée à l'extrémité une charge explosive.<sup>278</sup>

L'action du génie ne se limite pas, cependant, à l'environnement immédiat du champ de bataille. En effet, il est également chargé du déminage des zones libérées car, comme le souligne le *Manuel du sous-officier du génie en campagne* :

« l'Armée allemande, dans les zones qu'elle a été obligée d'abandonner, a multiplié l'emploi de ces pièges ;

- Caillebotis placé en porte à faux, qui bascule au moment du passage et arrache la goupille d'un allumeur ;
- Fausse marche d'un escalier de maison provoquant un contact électrique lorsque l'on marche dessus ;

---

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>276</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Op. cit.*, p. 12.

<sup>277</sup> *ibid.*

<sup>278</sup> ARMÉE BELGE, 1919 *Manuel du sous-officier du génie en campagne. Tome 2 : Travaux de mines, destructions et obstructions des communications, travaux de fortifications, travaux de logements*, Bruxelles, 1919, p. 197.

- *Contrepoids relié par ficelle à la porte d'un abri et arrangé de façon à tomber dans une caisse de détonateurs mettant le feu à la charge ;*
- *Pièce de bois ou fil de fer obstruant le passage et tels qu'en déplaçant la première ou en coupant le second, on établit un contact électrique ;*
- *Insignes, fusées, éclats d'obus et autres objets capables d'être ramassés comme souvenir, déposés en vue sur des meubles et reliés à des charges, etc. ;*
- *Cadavres de soldats alliés ayant une grenade attachée au poignet ou à la cheville de manière qu'elle explose dès qu'on la déplace avec précaution ;*
- *Outils, brouettes abandonnées à proximité de travaux et dont le déplacement provoque l'explosion des charges ;*
- *Bombes avec fusée à ressort dans le fond d'une tranchée »<sup>279</sup>*

### 2.3 L'exploitation du succès

Lors de cette ultime phase, les unités du génie attachées aux premiers éléments de l'infanterie continuent leur marche afin de mettre en place, le plus rapidement possible, les premières lignes de communications<sup>280</sup>. Cette action est d'autant plus importante, si les unités sont dispersées, car elle assure la cohésion d'ensemble de l'offensive.<sup>281</sup>

Cependant, l'essentiel de l'effort de l'arme doit s'exercer, selon les *Règlements d'Armes*, en arrière de la première ligne de bataille :

*« L'entretien, la construction et la reconstruction des routes, des chemins et des travaux d'art sont d'une importance capitale : toute continuité dans l'effort est impossible sans bonnes routes ; tout le fruit d'une bataille est perdu si l'adversaire s'enfuit sans qu'il soit possible de le poursuivre. »<sup>282</sup>*

Or, les secteurs que traverse l'armée belge lors de sa marche victorieuse sont profondément marqués par les conflits qui ravagent la région depuis quatre longues

---

<sup>279</sup> ARMÉE BELGE, *Manuel du sous-officier du génie en campagne. Tome 2 ...*, 1919 *Manuel du sous-officier du génie en campagne. Tome 2 : Travaux de mines, destructions et obstructions des communications, travaux de fortifications, travaux de logements*, Bruxelles, 1919, p. 187.

<sup>280</sup> ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919, p. 132.

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 19

années. L'effort principal des unités du génie réside donc prioritairement dans la réfection des routes et des ponts afin de permettre l'avancée des différents services nécessaires au maintien de notre armée en territoire reconquis. Cette situation, d'après Émile Badoux, est source de nombreuses frustrations au sein des compagnies chargées de cette dure besogne :

*« Je parvins difficilement à intéresser mes hommes, pendant les deux jours qui précèdent la bataille, à la réfection indispensable du réseau routier lamentable de la région de Droogenbroodenhoeck lez Moorslede et je n'exagère rien en déclarant que plus d'un de mes braves hommes envièrent le sort du fantassin ou de l'artilleur qui pouvaient détendre leurs nerfs en cognant sur les « Fritz » de la « Flandren Stellung ». »<sup>283</sup>*

### **3 Les derniers ressentis**

Les préparatifs et la mise en œuvre de l'offensive libératrice sont très éprouvants pour les unités du génie. En effet, comme nous l'avons souligné plus haut, l'arme prit une part très importante dans la marche vers la victoire en réhabilitant les infrastructures routières. Ce tour de force, couplé à la longue épreuve de guerre, fait l'objet d'une grande fierté au sein du corps des officiers, dont Émile Badoux se fait le porte-parole :

*« Nous étions bien loin de l'époque où on négligeait notre participation, la bataille de l'Yser et la longue stabilisation du front avaient appris à nos chefs à nous connaître. »<sup>284</sup>*

La dernière campagne de l'armée belge laisse cependant un goût amer à l'auteur par l'utilisation abusive et irraisonnée de ses unités lors des attaques des positions allemandes :

*« Dans presque toutes les opérations offensives où mon unité a été engagée, depuis l'Yser jusqu'à la fin de la campagne, de petits groupes d'hommes du génie*

---

<sup>283</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia aanvulling*, Boite 20/1, n° 4, *Badoux Émile : Mémoire d'un commandant de compagnie du Génie Divisionnaire de l'armée de campagne*, p. 25.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 26.

*recevaient comme mission, soit de porter des planches, des madriers ou des passerelles pour le franchissement d'obstacles de minime importance, soit encore pour couper des fils de fer que l'infanterie pouvait rencontrer, soit même sans mission déterminée.*

*J'ai également constaté que nos hommes isolés, non commandés par leurs chefs qui ont un ascendant sur eux pour les guider, les faire avancer, les faire produire, ont un rendement nul et sont définitivement perdus dans une grande partie de l'action. »<sup>285</sup>*

Un tel sentiment n'est cependant jamais évoqué dans les mémoires de Gaspard Vansamilliette. Ce dernier ne semble pas non-plus ressentir le changement de regard que les officiers des autres armes portent à l'égard du génie. Seul apparaît un profond sentiment de fatalisme face à la situation, l'auteur continuant à égrener les jours, preuve, s'il en est, que la victoire tant espérée n'était qu'une question de perspective.<sup>286</sup>

## **4 Conclusion**

L'ultime acte de la geste du génie, que constitue l'offensive libératrice de septembre 1918, marque un tournant dans l'utilisation de l'arme sur le champ de bataille. En effet, la guerre moderne avait transformé profondément la réalité même de la bataille. Cette dernière se limitait désormais à une succession de prises de positions fortifiées. Dans ce contexte, le concours des unités du génie se révéla indispensable tant en tête de l'assaut qu'à l'arrière des lignes. Ce faisant, l'arme participait activement, et pour la première fois de son histoire aux trois phases de la bataille moderne.

Cependant, cette innovation s'accompagna de quelques errances du haut-commandement quant à l'usage des petites unités du génie lors de la phase d'attaque, les exposant à de graves périls.

Pourtant cette situation renforça définitivement l'estime que l'ensemble des autres armes portaient désormais aux hommes du génie car, comme concluait le colonel Roland Giraldo :

*« Voici « l'homme du génie » à l'écusson noir orné du casque romain.*

*C'est l'ouvrier qualifié, le technicien, le spécialiste du grand'œuvre qu'est le*

---

<sup>285</sup> M.R.A., *Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvulling*, Boîte 20/1, n°4, *Badoux Émile : Op. cit.*, p. 26.

<sup>286</sup> *Musée du Génie, Fonds 14-18*, Boîte 3, *Vansamilliette, Gaspard : journal de la campagne de 1914-1918*, 1/09/1918-11/11/1918, p. 129-137.

*champ de bataille.*

*Rien ne se fait, ne se bâtit, ne se détruit, ne s'attaque, ne se défend sans lui. Il est présent partout, de l'extrême avant à l'extrême arrière. Le premier à l'attaque il est le dernier en retraite. Partout et toujours, il besogne non pas pour lui mais pour les autres. Son unique préoccupation : l'intérêt général. Si son cœur marque parfois quelques préférences, c'est pour son ami le fantassin dont il connaît mieux que tout autre, les peines et les souffrances.*

*Son activité est multiforme. [...] Mais il sait aussi, quand il le faut, lâcher l'outil pour le fusil et mourir sur place pour son Pays et l'honneur de son Arme. »<sup>287</sup>*

---

<sup>287</sup> GIRALDO, R., *Histoire du génie militaire belge : le génie pendant la Première Guerre mondiale et l'entre-deux-guerres jusqu'en 1936*, Jambes, 2010, p. 38.



## Conclusion

Auxiliaire privilégié des autres armes, le génie occupe une place essentielle dans une armée belge marquée profondément, depuis 1834, par la politique de neutralité du Royaume. En effet, c'est à lui seul qu'incombe la lourde tâche d'organiser ou de détruire des voies de communications ou de retraite ainsi que d'ériger et entretenir le réseau de fortifications passagères ou permanentes. Ces attributions sont d'autant plus importantes que les armées, bien qu'elles se modernisent à grande vitesse, restent soumises à la tyrannie du terrain.

Pourtant, l'arme demeure, jusqu'à la veille de la Grande Guerre, le parent pauvre de nos forces armées. Ses effectifs faméliques, tant en hommes qu'en matériel, ne font l'objet que de réformes éparses. Ce constat n'est cependant pris en compte par les instances politiques qu'en 1913. À cet instant, le gouvernement belge, alerté par la situation internationale, se lance dans une grande réorganisation de son armée. Mal équipée, souffrant d'un grave déficit en effectifs et en cadres suite au dédoublement de ses effectifs (passant d'un à deux bataillons par D.A. avant 1913) et d'un matériel vieillissant voire à certains égards obsolète, le génie n'est pas en mesure de répondre à l'ensemble des sollicitations qu'il est susceptible de recevoir dans la campagne qui s'annonce.

Cette situation est, cependant, partiellement compensée par la qualité de la formation des cadres. Cette dernière, réputée dans l'Europe entière, se base sur une sélection drastique des aspirants au travers d'études poussées de niveau universitaire. Cette formation doit permettre de constituer un corps d'officiers aptes « *à apprendre et à penser* ». Ce faisant, elle contribue malencontreusement au renforcement des inégalités sociales au sein de l'arme. Les sous-officiers issus des classes plus populaires accèdent difficilement aux échelons supérieurs de la hiérarchie.

Pourtant, bien qu'on lui reconnaisse sa haute valeur technique, le géniaque d'avant-guerre voit son existence menacée. Les instances militaires et politiques ne remettent pas en cause le bien-fondé de son existence. Mais le génie, ayant pour principale responsabilité, en temps de paix, l'entretien des places fortes et leur érection, voit une dévalorisation de sa fonction, souvent réduite par ses détracteurs à celle de femme de ménage, considérant ses connaissances techniques non adaptées aux besoins de l'armée. Dans ce contexte, l'État rechigne à dépenser les deniers publics pour moderniser

rapidement son équipement ou les forteresses dont il a la charge.

Cette situation débouche, sur une douloureuse expérience de guerre au cours des premières semaines de la campagne de 1914. En effet, le génie parvient difficilement à remplir son rôle, se trouvant progressivement paralysé, au fur et à mesure des pertes occasionnées à son matériel roulant. Ce dernier – majoritairement détourné de son utilité civile est, donc, inadapté aux exigences tactiques de l'arme – est sujet à de fréquentes pannes ou ne peut traverser des terrains difficiles. Ces pertes sont d'autant plus critiques qu'il est impossible de les combler rapidement du fait de l'avance rapide de l'adversaire et de l'exode de la population.

À ce constat, s'ajoute l'important manque de communication tant au sujet des objectifs que doivent remplir les géniaux que sur la situation réelle du front. Ces errements paraissent d'autant plus absurdes que la pression constante de l'infanterie allemande, couplée au pouvoir destructeur de son artillerie, favorisent la désorganisation des différentes unités d'infanterie. Le chaos ainsi créé occasionne, par voie de conséquence, d'importants préjudices aux unités du génie. En effet, les cadres de l'infanterie, constamment mis à mal par un adversaire qui leur est supérieur, ne savent comment utiliser au mieux les petits effectifs de géniaux qui leur sont alloués, les transformant en simples fantassins ou les congédiant vers des échelons inférieurs de la hiérarchie voire, dans certains cas, en les mettant à disposition de troupes étrangères. Cette pratique empêche les officiers de diriger efficacement leurs hommes ; en résulte un profond sentiment d'abandon au sein de la troupe.

Ce dernier est d'autant plus exacerbé que le génie doit, du fait de son rôle retardateur, être le dernier à quitter le champ de bataille. En effet, il lui incombe, sous la protection de l'infanterie, de détruire méticuleusement les voies de retraite. Cependant, les géniaux doivent bien souvent assurer leur propre sécurité du fait que les fantassins, talonnés par l'armée allemande, refluent en désordre et peinent à se ressaisir. Ces conditions, sources de stress, combinées au rythme effréné des travaux, des marches et de l'écrasante puissance de feu allemande, provoquent une intense fatigue tant psychologique que physique, minant insidieusement la force de travail de l'arme au moment même où le Roi en exige le sacrifice ultime.

La stabilisation du front permet à notre armée, malmenée depuis le début du conflit, de panser ses plaies. C'est durant cette période que l'intervention et l'importance de l'expertise des unités du génie dans le domaine de la fortification vont être décisives. Pourtant le génie participe peu aux premiers travaux sur les premières lignes durant les

premiers mois de la stabilisation du front. En effet, il doit assurer prioritairement le maintien des inondations et la création d'un important réseau routier dans un arrière-pays aux infrastructures industrielles inexistantes et dont le paysage est marqué par de nombreux canaux et cours d'eau. Cette tâche titanesque ne peut être réalisée par les faibles effectifs du génie. Pour y remédier, le haut-commandement amorce une première réforme de l'arme en février 1915. Cette dernière met à la disposition des D.A. deux compagnies de travailleurs auxiliaires du génie formées à partir des contingents de 1904-1905. Ces nouvelles unités non armées sont cantonnées aux travaux s'effectuant à l'arrière de la ligne de front permettant au génie divisionnaire de participer plus activement au renforcement de nos positions notamment par un emploi intensif du béton à partir de 1915. Tout au long de la guerre, le génie servira de vivier à de nombreuses innovations prometteuses telles que le camouflage ou l'aviation.

Ces nombreuses évolutions des attributions de l'arme sont confortées par les multiples réformes qui s'effectueront tout au long de la guerre. Ce faisant, et en réponse à l'évolution du secteur du front sous le contrôle de l'armée belge, elles créent une importante demande en cadres que les maigres effectifs de l'arme ne peuvent fournir. Dans ce but, et grâce à la reconstitution progressive des différentes unités, l'état-major offre aux soldats détenteurs d'un diplôme d'ingénieur civil, puis d'université, d'intégrer les rangs des cadres de l'arme.

Cette situation, bien qu'elle permette au génie de se renforcer sur le plan numérique, lui porte un grave préjudice moral, renforçant les inégalités sociales au sein de la troupe. Ces dernières sont à l'origine du profond mépris que nourrissent les troupes des premières lignes vis-à-vis de ceux qu'ils appellent les *embusqués*. Cette réalité, bien qu'elle ne soit que très rarement évoquée, marque les géniaques.

Ce reproche est d'autant plus difficile à accepter que bien qu'ils jouissent de certains privilèges liés à leur activité, tel que l'accès plus aisé aux matériaux et aux outils de construction indispensables pour l'amélioration des cantonnements, les hommes du génie partagent bien des souffrances de leurs camarades de l'infanterie. En effet, tout au long de la guerre, les unités du génie sont employées en certaines occasions comme de simples soldats, protégeant les secteurs dans lesquels elles effectuent des travaux de toutes sortes. Elles réalisent également les périlleuses réparations et constructions nocturnes dans les avant-postes, s'exposant dangereusement au tir adverse, effectuant leur besogne dans des conditions souvent pénibles. Ces circonstances impactent durement les âmes et les corps déjà très éprouvés et affaiblis par les rudes conditions du front belge

au moment où l'arme amorce un nouveau chapitre de son histoire.

Cette ultime acte de la geste du génie marque un tournant dans l'utilisation de l'arme sur le champ de bataille. En effet, la guerre moderne avait transformé profondément la réalité même de la bataille. Cette dernière se limitait désormais à une succession de prises de positions fortifiées. Dans ce contexte, le concours des unités du génie se révéla indispensable tant en tête de l'assaut qu'à l'arrière des lignes. Ce faisant, l'arme participait activement, et pour la première fois de son histoire aux trois phases de la bataille moderne. Cependant, cet innovation s'accompagna de quelques errances du haut-commandement quant à l'usage des petites unités du génie lors de la phase d'attaque, les exposant à de graves périls.

Pourtant cette situation renforça définitivement l'estime que l'ensemble des armes portait désormais au génie car, comme concluait le colonel Roland Giraldo :

*« Sans doute en temps de paix, dans certaines de leurs missions, les officiers du génie sont exposés à des critiques parfois acerbes. Ils partagent en cela le sort général de tous ceux qui doivent faire observer la loi, comme aussi celui des régisseurs d'immeubles appartenant à des propriétaires dont les ressources ne permettent pas toujours de donner satisfaction aux demandes d'aménagements même justifiées de leurs locataires.*

*Ces critiques n'avaient cependant pas entamé la confiance de l'artillerie, la cavalerie et l'infanterie dans le génie. Il semble au contraire que le sentiment dominant fut que le développement de la quatrième arme ne pouvait leur être que profitable parce qu'il créait la possibilité de développer les moyens d'assurer leur sécurité. »<sup>288</sup>*

La guerre avait permis aux troupes du génie, *ad augusta per angustia*, de redorer définitivement leur blason. En effet, bien que souvent chargées de tâches méconnues de la plupart des hommes qui les côtoyaient, elles faisaient l'objet, à la fin de la guerre, de l'affection et de la reconnaissance de ceux à qui elles avaient dédié leur art.

Nous souhaiterons conclure ce travail en soumettant à nos lecteurs quelques pistes d'analyse qui pourraient leur sembler pertinentes pour une étude plus approfondie du sujet que nous venons de traiter. En effet, ce panorama de l'expérience de guerre du génie

---

<sup>288</sup> GIRALDO, R., *Histoire du génie militaire belge : le génie pendant la Première Guerre mondiale et l'entre-deux-guerres jusqu'en 1936*, Jambes, 2010, p. 46.

belge n'a pas pour prétention d'être exhaustif. Car, comme nous l'avions mentionné dans notre introduction, nous n'avons pu approcher le vécu de l'ensemble des unités qui composent le génie belge durant la première guerre mondiale. Il serait pertinent d'analyser d'autres carnets inédits, peut-être conservés au sein des réserves du In Flanders Fields Museum, du Cégesoma ou du Mons Mémorial Museum.

L'étude de l'évolution des corps de génie étrangers, tant au sein de la Landwehr que parmi les armées des garants de notre neutralité, ouvrirait la voie à une analyse plus internationale. Un tel projet permettrait, dans un premier temps, de caractériser l'évolution de l'expérience de guerre de ces soldats en la comparant, potentiellement, avec celle de l'armée belge. Cette base, une fois établie, pourrait mener à une recherche plus nuancée sur le ressenti de nos alliés et de nos ennemis au sujet de notre arme offrant, par ce biais, un nouvel angle d'approche à notre esquisse de l'expérience de guerre des soldats du génie belge.



# Bibliographie

## 1 Sources

### Carnets de guerre

*M.R.A., Fonds 1914-1918 – I. Personalia anvulling*

Boîte 20/1, n°4, *Badoux Emile : Mémoire d'un commandant de compagnie du génie divisionnaire de l'armée de campagne.*

Boîte 20/29, n°651, *Badoux Emile : 5<sup>e</sup> Journal de campagne, décembre 1917-juillet 1918.*

Boîte 20/3, n°16, *Deckers René : Journal de la campagne de 1914-1918.*

Boîte 20/3, n°16 *Deckers, René : Annexes du Journal de la campagne de 1914-1918.*

Boîte 20/7, n°33, *Gorreux, Henri-Lucien, Lettre à Léonie Gorreux, 6 janvier 1934.*

Boîte 20/16, n°61, *Ruttiens, Maurice, Lettre au Ministre de la Guerre, 9 juillet 1916.*

*Musée du Génie, Fonds 14-18*

Boîte 3, *Vansamilliette, Gaspard : journal de la campagne de 1914-1918.*

### Cours de l'École Royale Militaire

*Aide-mémoire de Fortification de Campagne, Bruxelles, 1921*

ARMÉE BELGE, *Manuel du sous-officier du génie en campagne, Tome 1 : outillage-moyens de fixation – manœuvre de force - communication, Bruxelles, 1919.*

ARMÉE BELGE, *Manuel du sous-officier du génie en campagne. Tome 2 : Travaux de mines, destructions et obstruction des communications, travaux de fortifications, travaux de logements, Bruxelles, 1919.*

CAUWE, M. et TOLLEN, M., *Aide-mémoire de Fortification de campagne*, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, 1906.

COHY, J., *Cours d'art militaire : notes sur le recrutement. Recrutement de l'armée belge, Bruxelles, 1910.*

COLLETTE, *Cours de Fortification. 1<sup>ère</sup> et 2<sup>e</sup> Divisions. 2<sup>e</sup> Partie. La Fortification pendant la Guerre 1914-1918, Bruxelles, 1920.*

DE BLOCK, F., *Cours d'Hygiène militaire, Bruxelles, 1921.*

DEGUISE, V., *La fortification passagère en liaison avec la tactique, Bruxelles, 1897.*

ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Artillerie Allemande. Annexes : Artilleries Autrichienne, Britannique et Italienne, Bruxelles, 1918.*

ÉCOLE MILITAIRE DE L'ARTILLERIE, *Règlements d'Armes*, Bruxelles, 1919.

*Manuel aide-mémoire à l'usage du sous-officier du génie en campagne*, Paris, 1915.

*Manuel aide-mémoire à l'usage du sous-officier du génie en campagne*, Paris, 1916.

*Manuel aide-mémoire à l'usage du sous-officier du génie en campagne. Tome 1 : outillage – moyens de fixation – manœuvre de force - communication*, Paris, 1918.

### Presse officielle

*Le Courrier de l'Armée* de 1914 à 1930

### Acte notarial

ARCHIVE DE LA VILLE DE BRUXELLES, *Actes de mariage*, n° 63, Bruxelles, 18/01/1913.

## **2 Travaux sources**

### Sur la Grande Guerre

BOUVARD, H., *Les leçons militaires de la guerre*, Bruxelles, Paris, 1919.

### Sur l'armée belge

TASNIER, L. et VAN OVERSTRAETEN, R., *La Belgique et la guerre. Tome III : les opérations militaires*, Bruxelles, 1923.

THYS, R., *Nieuport 1914-1918 : les inondations de l'Yser et la compagnie des sapeurs-pontonnières du Génie belge*, Liège, 1922.

### Sur l'histoire de l'E.R.M.

E.R.M., *Histoire de l'École Militaire : 1834-1934*, Bruxelles, 1935.

MOSELLI, A., *École Militaire de Belgique avec annotation sur les écoles militaires de France, de Hollande et d'Italie*, Bruxelles, 1867.

### Sur les chansons de tranchées

GENVAL, ER., *La chanson des « Jass » : recueil de chansons et poèmes de guerre dits par l'auteur aux soldats de l'armée belge : Yser 1914-1915-1916*, Bruxelles, 1919.

QUOIDBACH, TH., *le Chansonnier du Soldat Belge*, Bruxelles, s. d..

### 3 Recueils bibliographiques

LEFÈVRE, P. et LORETTE J., dir., *La Belgique et la Première Guerre mondiale : bibliographie*, t. 1, Bruxelles, 1987 (Centre d'histoire militaire, Travaux, 21).

LEFÈVRE, P. et LORETTE J., dir., *La Belgique et la Première Guerre mondiale : bibliographie*, t. 2, Bruxelles, 2001 (Centre d'histoire militaire, Travaux, 35).

M.R.A., *Bibliographie d'histoire militaire belge des origines au 1<sup>er</sup> août 1914*, Bruxelles, 1979.

ONGHENA, S. et TALLIER, P.-A., *Cent ans (et plus) d'ouvrages historiques sur la Première Guerre mondiale en Belgique*, t. 1 et 2, Bruxelles, 2019.

### 4 Monographie

#### Sur la Grande Guerre

COLLIGNON, J.-M., *1914-1918. Contexte et commentaire*, Namur, 1995.

DEMOULIN, M., e.a., *Nouvelle histoire de Belgique. Volume 2 : 1905-1950*, Bruxelles, 2006, p. 76.

DE SHAEPDRIJVER, S., *La Belgique et la Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 2004.

DE VOS, L., *La Première Guerre mondiale*, Bruxelles, 1996.

#### Sur les armées étrangères

MITCHINSON, K., *Pioneer battalions in the great war. Organized and intelligent labour*, Barnsley, 1997.

#### Sur l'armée belge

AMEZ, B., *Vie des belges dans les tranchées*, Bruxelles-Paris, 2014.

ARMÉE BELGE, *Histoire de l'armée belge de 1830 à nos jours*, vol. 1, Bruxelles, 1982.

BRAGARD, PH., dir., *Un été militaire en Namurois : les grandes manœuvres de l'armée belge en 1913*, Namur, 2013.

CRAHAY, A., *L'armée belge entre les deux guerres*, Bruxelles, 1978.

E.R.M., *Gedenkboek-Mémorial: 1834-2009*, Bruxelles, 2010.

LIERNEUX, P., réd., *L'armée belge dans la Grande Guerre : uniformes et équipements*, Bruxelles, 2015.

LIERNEUX, P., *Le soldat belge*, Bayeux, 2018 (Collection 1914-1918).

SIMOENS, T., *De chaos van het slagveld : het belgisch leger in de loopgraven 1914-1918*, Anvers, 2016.

WENKIN, H., *1914-1918, l'héroïsme des belges, t. 2 : Vivre et mourir sur l'Yser*, Longlier, 2018.

WENKIN, H., *1914-1918, l'héroïsme des belges, t. 3 : La tranchée, toile d'araignée mortelle*, Longlier, 2018.

ZUBER, T., *Ten days in August : the siege of Liège, 1914*, Gloucestershire, 2014.

WANTY, E., *Les pensées militaires des origines à 1914*, Bruxelles, 1962.

WANTY, E., *Le milieu militaire belge de 1831 à 1914*, Bruxelles, 1957.

### Sur le Génie Belge

DE VOS, L., SIMOENS, T., WARNIER, D., e.a., *14'-18' : Oorlog in België*, 2<sup>e</sup> éd., Louvain, 2014.

GIRALDO, R., *Histoire du génie militaire belge : le génie pendant la Première Guerre mondiale et l'entre-deux-guerres jusqu'en 1936*, Jambes, 2010.

HALON, M., *Les origines du génie militaire belge avant 1830*, Jambes, 1999.

HALON, M., *Histoire du génie militaire belge de 1870 à 1914*, Jambes, 2004.

HALON, M., *Histoire du génie militaire belge de 1830 à 1870*, Jambes, 2009.

MIGNOLET, P., *Un autre regard sur les inondations de l'Yser*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014.

MIGNOLET, P et SCARNIET, *Le génie belge à la veille de la Grande Guerre, 1911-1914*, 2<sup>e</sup> éd., Jambes, 2014.

SCARNIET, V., réd., *D'Anvers à l'Yser : la Compagnie de chemin de fer du génie et les trains blindés*, 3<sup>e</sup> éd., Jambes, 2015.

## **5 Articles de revues ou de périodiques**

### Sur l'armée belge

DUCHESNE, A., *L'armée et la politique belges de 1871 à 1920 jugées par les attachés militaires de France à Bruxelles*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 39, fasc. 2, 1961, p. 391-430.

DUCHESNE, A., *L'armée et la politique belges de 1871 à 1920 jugées par les attachés militaires de France à Bruxelles*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire (suite)*, t. 39, fasc. 4, 1961, p. 1092-1126.

DUCHESNE, A., *L'armée et la politique belges de 1871 à 1920 jugées par les attachés militaires de France à Bruxelles*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire (suite)*, t. 40, fasc. 2, 1962, p. 371-384.

DUCHESNE, A., *L'armée et la politique belges de 1871 à 1920 jugées par les attachés*

*militaires de France à Bruxelles*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire (suite et fin)*, t. 40, fasc. 4, 1962, p. 1188-1219.

SORGELOOS, C., *L'inspection générale des fortifications et du corps du génie (1831-1913)* dans *Revue belge d'histoire militaire*, n° XXIV-7, 1982, p. 654-665.

#### Sur les armées étrangères

HALON, M., *1918 – Le Génie américain dans la bataille des Flandres*, dans *Génie Museum News*, n° 59, juillet-août-septembre 2008, p. 10-17.

PARK, R., *L'armée allemande : l'organisation militaire la plus parfaite du monde* dans *La documentation française : Les champs de Mars*, t. 2, n°12, 2002, p. 167-182.

## **6 Mémoires**

DANSART, L., *La vie quotidienne au front sur base des archives de la Première Division d'Armée*, E.R.M., 2008 (Mémoire de fin d'études en Histoire pour l'obtention du diplôme de master en Sciences Sociales et Militaires).

LECOMTE, Q., *L'alimentation des militaires belges de 1830 à nos jours*, E.R.M., 2010 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et Militaires).

PAUWELS, G., *De Belgische genietroepen van de Eerste Legerdivisie achter het Ijzerfront (1915-1918)*, E.R.M., 2009 (Mémoire de fin d'études pour l'obtention du diplôme de licencié en Sciences Sociales et Militaires).

## **7 Ressources électroniques**

#### Musée du Génie d'Angers

*Le front continu, 1915-1918.* <https://www.musee-du-genie-angers.fr/support-pedagogique-histoire-technique-armee-angers/#consulter> (consulté le 10/08/2020).

*Le rôle du génie dans la logistique de la bataille de Verdun, 1915-1916,* <https://www.musee-du-genie-angers.fr/support-pedagogique-histoire-technique-armee-angers/#consulter> (consulté le 10/08/2020).

*Évolution de l'armée de terre durant la première guerre mondiale,* <https://www.musee-du-genie-angers.fr/support-pedagogique-histoire-technique-armee-angers/#consulter> (consulté le 10/08/2020)

## Table des matières

<b>Avant-propos</b> .....	<b>5</b>
<b>Table des abréviations</b> .....	<b>7</b>
<b>Introduction</b> .....	<b>9</b>
<b>1 Problématique</b> .....	<b>9</b>
<b>2 État de l'art</b> .....	<b>11</b>
<b>3 Présentation des sources</b> .....	<b>13</b>
3.1 Sources théoriques .....	13
3.2 Sources privées.....	13
3.2.1 Présentation des témoins.....	14
3.3 Sources officielles .....	16
<b>Chapitre 1. Le génie à la veille de la Grande Guerre</b> .....	<b>19</b>
<b>1 Les grands jalons de l'histoire du génie de 1830 à 1914</b> .....	<b>19</b>
1.1 Des débuts difficiles (1830-1834) .....	20
1.2 La structuration du génie (1834-1900).....	22
1.3 Le génie à la veille de la Grande Guerre (1900-1914) .....	24
<b>2 Le rôle du génie : entre défense et neutralité</b> .....	<b>27</b>
<b>3 L'homme derrière la fonction</b> .....	<b>29</b>
3.1 Le géniaque : un fantassin pas comme les autres .....	30
3.2 Une formation « hightech » et ouverte à tous ?.....	32
3.3 Une arme estimée ... à l'existence menacée .....	36
<b>4 Conclusion</b> .....	<b>38</b>
<b>Chapitre 2 . Le génie face à l'armée allemande</b> .....	<b>41</b>
<b>1 De Liège à l'Yser (4 août-22 octobre 1914)</b> .....	<b>42</b>
<b>2 Utilisation et rôle du génie dans la marche en retraite</b> .....	<b>44</b>
2.1 Une armée belge en pleine restructuration.....	45

2.2	<i>Le rôle retardateur du génie</i> .....	48
<b>3</b>	<b>Les premières expériences de guerre</b> .....	<b>50</b>
3.1	<i>La fatigue</i> .....	50
3.2	<i>L'abandon</i> .....	52
<b>4</b>	<b>Conclusion</b> .....	<b>53</b>
<b>Chapitre 3. Le génie dans les boues de l'Yser</b> .....		<b>55</b>
<b>1</b>	<b>La stabilisation du front et ses conséquences</b> .....	<b>55</b>
1.1	<i>Automne 1914 : l'ultime sacrifice</i> .....	56
1.2	<i>1915-1917 : une lente maturation</i> .....	59
1.2.1	La situation du front belge au lendemain de la bataille de l'Yser .....	59
1.2.2	Les grandes réorganisations et leurs conséquences .....	61
<b>2</b>	<b>L'intervention du génie dans l'érection d'un nouveau système défensif</b> .....	<b>63</b>
2.1	<i>L'organisation du terrain</i> .....	64
2.2	<i>Vers un renforcement du dispositif</i> .....	65
2.3	<i>Un nouvel ennemi : l'aviation</i> .....	66
<b>3</b>	<b>Expérience de guerre du génie durant la guerre de position</b> .....	<b>68</b>
3.1	<i>Des conditions de vie difficiles</i> .....	68
3.2	<i>Vers un renforcement des inégalités sociales</i> .....	70
3.3	<i>Le génie, une arme privilégiée ?</i> .....	72
<b>4</b>	<b>Conclusion</b> .....	<b>76</b>
<b>Chapitre 4. L'offensive libératrice</b> .....		<b>79</b>
<b>1</b>	<b>L'ultime sacrifice</b> .....	<b>80</b>
1.1	<i>Un ennemi affaibli mais pas vaincu (21 mars-11 juin 1918)</i> .....	80
1.2	<i>Vers la victoire (août-novembre 1918)</i> .....	82
<b>2</b>	<b>Quand le génie se lance à l'assaut</b> .....	<b>84</b>
2.1	<i>La préparation</i> .....	84
2.2	<i>L'attaque</i> .....	85

2.3	<i>L'exploitation du succès</i> .....	86
<b>3</b>	<b>Les derniers ressentis</b> .....	<b>87</b>
<b>4</b>	<b>Conclusion</b> .....	<b>88</b>
	<b>Conclusion</b> .....	<b>91</b>
	<b>Bibliographie</b> .....	<b>97</b>
<b>1</b>	<b>Sources</b> .....	<b>97</b>
<b>2</b>	<b>Travaux sources</b> .....	<b>98</b>
<b>3</b>	<b>Recueils bibliographiques</b> .....	<b>99</b>
<b>4</b>	<b>Monographie</b> .....	<b>99</b>
<b>5</b>	<b>Articles de revues ou de périodiques</b> .....	<b>100</b>
<b>6</b>	<b>Mémoires</b> .....	<b>101</b>
<b>7</b>	<b>Ressources électroniques</b> .....	<b>101</b>



**UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN**  
**Faculté de philosophie, arts et lettres**

Place Blaise Pascal, 1 bte L3.03.11, 1348 Louvain-la-Neuve, Belgique | [www.uclouvain.be/fial](http://www.uclouvain.be/fial)